This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06728864 1

NCT
V.2

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME II.

AMELIE BOOTH,

Hiſtoire Angloiſe.

TOME SECOND.

A GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.

PUBLIC LIBRARY

PUBLIC
70087A

AMELIE
BOOTH.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

Où le lecteur retrouvera une ancienne connoiſſance.

A la fin du dernier livre nous avons laiſſé Amelie occupée de ſa petite fille malade, quoique le lecteur ait ſans doute envie de ſavoir le ſuccès d'une ſi grande inquiétude ; nous le prierons de ſuſpendre ſa curioſité juſqu'au retour de M. Booth, qui vouloit profiter de la commodité d'un jour entre ſept pour prendre l'air.

A neuf heures du matin, il alla rendre viſite à ſon ancien ami le colonel James, réſolu, s'il étoit poſſible, de s'expliquer avec

22X2 68

lui ſur une conduite qui lui paroiſſoit ſi myſtérieuſe. Le colonel fut auſſi inacceſſible que la forteresſe la mieux défendue ; & il fut impoſſible à Booth de percer au-delà de l'entrée. On lui fit la réponſe ordinaire, d'abord qu'il ne faiſoit pas encore jour ; & une heure après, qu'il étoit ſorti : tout ce qu'il put gagner à force de queſtions, fut d'entendre des réponſes encore plus bruſques : enſorte qu'avec un peu de pénétration, il auroit dû ſentir combien il avanceroit peu en inſiſtant à vouloir entrer. Car un portier, chez un grand, eſt une eſpece de thermometre, à l'aide duquel on peut découvrir le dégré de chaleur ou de froid de l'amitié de ſon maître. Il y a plus ; de même que dans les plus grandes maiſons le maître a différentes façons de ſaluer depuis le baiſer, l'embraſſade & *mon cher Lord*, juſqu'à : *hé bien*, *monſieur tel*, *que voulez-vous de moi ?* de même le portier ſalue les uns avec reſpect, les autres avec un ſourire ; pour les uns il s'incline plus, pour d'autres moins, enfin pour un troiſieme point du tout. Il y en a qu'il laiſſe entrer ſimplement, d'autres à qui il ferme ſa porte ; & dans tout cela le maître & le portier ſont ſi bien d'accord, qu'on ſeroit tenté de croire qu'ils ſe ſont communiqué leur rôle entr'eux, comme deux acteurs qui doivent repréſenter différens perſonnages dans la même ſcene, s'exercent en-

ſemble en particulier avant de s'expoſer à jouer en public.

Quoique Booth ne vît peut-être pas les choſes ſous ce point de vue, qui eſt réellement exact, il en diſtingua aſſez pour conclure d'après les façons du domeſtique, ſur-tout quand il vit que la conduite du maître y étoit très-conforme, qu'il avoit entiérement perdu l'amitié de M. James. Cette conviction lui donna un chagrin, qui, non-ſeulement ne put être balancé par l'eſpoir flatteur de la faveur du Lord, mais qui effaça même, & lui fit oublier pour quelque tems, la ſituation où il avoit laiſſé Amelie. Il ſe promena de côté & d'autre pendant près de deux heures, ſans ſavoir où il alloit, juſqu'à ce qu'enfin il entra dans un caffé près de St. James, où il ſe repoſa.

A peine avoit-il pris ſa taſſe de caffé, qu'il entendit un jeune officier des Gardes crier à un autre : ma foi, Jacques, le voici.... ma foi, c'eſt lui avec ſon honneur & ſa dignité.... Auſſitôt on ouvrit une chaiſe, d'où il vit ſortir une figure droite & empeſée, enſevelie dans une ample perruque, avec un grand chapeau ſous le bras. Cet auguſte perſonnage, étant entré dans la ſalle, alla droit juſqu'au bout, où, ayant ſalué tous les gens d'une certaine ſorte qu'il y trouva, chacun ſuivant leur rang d'ancienneté, jetta à la fin les yeux ſur Booth,

& lui demanda avec politeſſe, quoiqu'un peu froidement, comment il ſe portoit.

Booth, qui avoit déjà reconnu depuis longtems les traits de ſon ancien ami le major Bath, lui rendit ſon compliment avec une révérence fort baſſe; mais il n'oſa faire les avances de familiarité : il poſſédoit vraiment cette qualité que les Grecs honoroient ſouverainement, & qu'ils appelloient modeſtie, quoique notre langue ni même la latine n'aient point de termes qui répondent parfaitement à l'idée de l'original.

Le colonel, après avoir débité deux ou trois nouvelles, & fait ſes commentaires, vit une chaiſe vacante auprès de lui, & appela Booth pour la venir occuper. Il le queſtionna ſur l'état de ſes affaires; & quand il apprit qu'il ne ſervoit plus, il lui conſeilla très-ſérieuſement de rentrer dans le ſervice, diſant qu'il étoit un bon enfant, & qu'il ne falloit pas le perdre.

Booth lui dit à l'oreille qu'il auroit bien des choſes à lui dire là-deſſus, s'ils étoient en particulier : ſur quoi le colonel lui propoſa de faire un tour dans le parc, ce que l'autre accepta volontiers.

Durant leur promenade, Booth ouvrit ſon cœur, & entr'autres choſes il dit au colonel Bath, qu'il craignoit d'avoir perdu l'amitié du colonel James. Je ne ſache pour-

tant point, ajouta-t-il, avoir rien fait qui le mérite.

Bath lui répondit : vous vous êtes trompé assurément, M. Booth ; il est vrai que je n'ai guere vu mon frere depuis mon arrivée à la ville ; il n'y a que deux jours que je suis ici, mais c'est un homme trop délicat sur l'honneur, pour rien faire qui soit incompatible avec la dignité d'un gentilhomme. Booth lui répondit qu'il étoit bien éloigné de l'accuser d'avoir rien fait de déshonorant. Morbleu, dit Bath, il n'y a homme sur terre qui pût ou qui osât le faire. Si vous avez le moindre sujet de lui en vouloir, que n'allez-vous le trouver ? Vous êtes un gentilhomme, & son rang ne le dispense pas de vous donner satisfaction. Nous n'avons rien de pareil à démêler ensemble, dit Booth ; au contraire, j'ai de grandes obligations au colonel, & j'ai beaucoup plus lieu d'être affligé que de me plaindre de lui. Si je pouvois seulement le voir, je suis convaincu que tout cela s'expliqueroit : mais je ne puis obtenir d'entrer chez lui : j'y suis allé il n'y a pas une heure ; un domestique m'a durement fermé la porte. Un domestique de mon frere vous a traité durement ? dit le colonel avec beaucoup de gravité. Je ne sais, monsieur, sous quel point de vue vous envisagez les choses ; pour moi je regarde l'affront du domestique comme un affront de la part du maître, &

j'en tire vengeance ſur le champ. Par toute la dignité de l'homme, je prendrois un tel maître par le nez. Booth voulut s'expliquer ; mais en vain ; le colonel étoit monté ſur les échaſſes, & il fut impoſſible de l'en faire deſcendre. Booth eut toutes les peines du monde à ſe tirer d'avec lui ſans avoir une querelle enſemble ; il n'en ſeroit peut-être pas même venu à bout, ſi par haſard le colonel n'eût pas pris le parti de Booth : avant que de ſe ſéparer, il jura ſes grands Dieux que James lui donneroit bientôt une ſatisfaction convenable.

CHAPITRE II.

Qui contient une conſultation de médecine, & autre matiere de même genre.

TELLE fut la fin de cette entrevue, qui tourna ſi peu à la ſatisfaction de Booth, qu'il fut très-mortifié de lui avoir parlé de cette affaire. Il s'en retourna fort mécontent auprès de ſon Amelie, & la trouva dans une ſituation peu propre à le conſoler. Cette pauvre femme étoit dans les plus vives appréhenſions, à cauſe de ſa fille, dont la fievre commençoit à devenir très-violente : qui pis eſt, un apothicaire étoit venu la voir, & l'avoit miſe preſqu'au point de perdre eſpérance ; il lui avoit fait la maladie de l'enfant extrêmement ſérieuſe, & l'avoit engagée à appeler un médecin.

Il n'y avoit qu'un inſtant que Booth étoit de retour, quand le médecin arriva, ſuivi de l'apothicaire : ils approcherent tous les deux du lit, où le premier tâta le pouls de la malade, & fit pluſieurs autres cérémonies du métier : enſuite il demanda à l'apothicaire ce qu'il avoit déjà fait à la petite fille ; quand il en fut informé, il approuva tout. Alors il s'aſſit, demanda une plume & de l'encre, remplit tout un côté d'une feuille de papier d'une ordonnance, reçut

une guinée & s'en alla. L'apothicaire l'accompagna juſqu'au bas de l'eſcalier, comme en venant.

Toute la nuit Booth & Amelie veillerent près de cet enfant, qui ne fit qu'empirer, au lieu d'être ſoulagée. Au matin, Me. Elliſon trouva beaucoup de fievre à la petite fille, une chaleur brulante, & la tête fort légere. La mere étoit dans le plus grand découragement : car le mal n'avoit pas cédé aux efforts du médecin ni de l'apothicaire ; elle paroiſſoit au contraire braver tout leur art, & tout l'appareil des phioles & des pots dont toute la chambre étoit garnie.

Me. Elliſon voyant l'inquiétude & la déſolation d'Amelie, entreprit de la conſoler, en lui donnant l'eſpérance de tirer la petite fille d'affaire. Madame, dit-elle, j'ai vu un enfant de même âge à-peu-près que Miſſ, qui, à mon ſentiment étoit beaucoup plus mal : un médecin de ma connoiſſance lui a rendu la ſanté en peu de jours : je lui ai vu auſſi guérir pluſieurs perſonnes de fievres très-opiniâtres ; & ſi Miſſ étoit entre ſes mains, j'oſe jurer qu'elle s'en trouveroit bien. O ciel, madame, répondit Amelie, que ne m'en avez-vous parlé plutôt ? pour moi je ne connois aucuns médecins, pas même celui que l'apothicaire nous a amené. Madame, s'écria madame Elliſon, vous ſavez que c'eſt une choſe délicate que de prôner un médecin ; quant

au mien, il y a bien des gens qui en disent du mal; il est vrai qu'il m'a guérie deux fois de la fievre, & d'autres personnes de ma connoissance aussi, & je n'ai jamais entendu dire qu'aucun de ses malades, excepté un seul, soit mort entre ses mains; cependant tous les médecins & les apothicaires le dépriment, & j'ai craint.... Booth s'informa du nom de ce médecin, qu'il dit à sa femme de mander à l'instant, d'autant qu'il en avoit entendu faire les plus grands éloges par un officier de mérite. Amelie y consentit, & on lui envoya sur le champ un exprès.

Avant que le second médecin fût arrivé, le premier revînt avec l'apothicaire à sa suite, comme auparavant. Il examina encore & tâta le pouls de la malade; & quand Amelie lui demanda s'il y avoit quelqu'espérance, il secoua la tête & dit: il est certain, madame, que Miss est en grand danger. Il n'y a point de tems à perdre. Si les vésicatoires que je vais lui faire appliquer, ne la soulagent pas, je crains.... nous ne pourrons plus rien y faire.... Monsieur, dit l'apothicaire, ne seriez-vous pas d'avis qu'on réitérât les poudres & les boissons? .... combien les a-t-on administré de fois? s'écria le docteur. Seulement de trois en trois heures, dit l'apothicaire.... Qu'on les donne à chaque heure absolument, s'écria le docteur, &.... voyons je vous

prie; une plume & de l'encre.... Si vous croyez l'enfant en danger, dit Booth, permettez-nous d'appeler un autre médecin à votre aſſiſtance.... ma femme.... Je le veux bien, dit le docteur; c'eſt ce que je demande. Voyons, M. Arſenic, qui appellerons-nous? que penſez-vous du docteur Doſewel, dit l'apothicaire?... rien de mieux, s'écria le médecin. Je n'ai rien à dire contre ce docteur, répondit Booth, mais on en a recommandé un autre à ma femme. Il nomma donc le médecin qu'on étoit allé chercher; qui, monſieur, s'écria le docteur en trempant ſa plume; quand Booth eut répété le nom de Thompſon. Excuſez-moi, monſieur, dit le docteur, je ne conſulterai pas avec lui. Pourquoi donc, répondit Booth? Je ne conſulte pas avec lui, repliqua le docteur. Quoi je me trouverai avec un homme qui croit en ſavoir plus que tout le college, qui veut bouleverſer toute la pratique, ſi bien établie, & dont perſonne encore n'a oſé s'écarter! Monſieur, dit l'apothicaire, vous ne ſavez ce que vous faites, avec votre permiſſion. Quoi! il tue tous les malades à qui il a affaire. Cela n'eſt pas vrai, dit Me. Elliſon, j'ai été deux fois entre ſes mains, & me voilà encore.... Vous êtes bien heureuſe, repondit l'apothicaire; car il tue tous ceux qu'il approche. Non, dit Me. Elliſon, j'ai encore plus de douze per-

ſonnes de ma connoiſſance qu'il à guéries toutes.... Cela peut être, madame, s'écria Arſenic; mais malgré cela il tue tous ceux qui.... oui madame.... n'avez-vous pas entendu parler de Mr ... je ne puis pas me rappeler ſon nom, ... un homme de diſtinction.... tout le monde ſait qui je veux dire. En effet, dit Me. Elliſon, tout le monde ſait ce que vous voulez dire; jamais je n'ai entendu parler que d'un ſeul, & il y a fort longtems.

La diſpute n'étoit pas encore paſſée, que le docteur lui-même entra dans la chambre. C'étoit un homme bien élevé & fort poli: il s'adreſſa d'abord au médecin ſon confrere avec beaucoup de civilité. Celui-ci ne fut pas ſi poli. Quoiqu'il en ſoit, il laiſſa conduire le nouveau docteur au lit de la malade à la priere de Booth, & lui laiſſa dire ſon avis.

La diſpute qui s'éleva entre les deux médecins, ſeroit peut-être inintelligible pour tout autre que ceux de la faculté, & même ne les amuſeroit pas beaucoup. Le portrait que l'officier & Me. Elliſon avoient fait du ſecond, avoit déja bien diſpoſé Booth en ſa faveur; ſes raiſonnemens lui parurent en effet plus juſtes. Booth déclara donc qu'il s'en tenoit à ſon avis. Sur quoi le premier opérateur avec ſon apothicaire vuida les lieux & céda la place à l'autre.

La premiere choſe que fit le nouveau

docteur fut de faire disparoître le magasin de drogues. Toutes les poudres & les potions furent ôtées auſſi-tôt par ſon ordre. Il y a, diſoit-il, un moyen plus prompt & meilleur de les envoyer dans la garderobe, que de les faire paſſer par un corps humain. Enſuite il fit ſaigner l'enfant, lui ordonna un clyſtere & quelque remede rafraîchiſſant. Pour ne pas inſiſter plus long-tems ſur une partie ſi déſagréable de notre hiſtoire, en trois jours de tems il guérit la petite fille: au grand contentement de Me. Elliſon & d'Amelie.

Quelques lecteurs croiront peut-être qu'on auroit pu obmettre ce Chapitre; quoiqu'il ne ſoit pas des plus amuſans, il peut ſervir à faire connoître à la poſtérité l'état actuel de la médecine à Londres.

CHAPITRE III.

Booth rend ſa viſite au jeune lord.

QUAND le jour où Booth avoit coutume de remettre ſes promenades les plus éloignées fut arrivé, ſa fille étant bien rétablie & Amelie devenue plus gaie, il ſe mit en chemin pour aller viſiter le noble Pair, qui l'avoit invité de l'aller voir.

Booth trouva près du portier de ce Seigneur, un accueil bien différent de celui qu'il avoit reçu chez ſon ami le colonel. Il n'eut pas plutôt prononcé ſon nom, que le portier, en ſe courbant bien bas, dit que milord étoit chez lui. Auſſi-tôt la porte lui fut ouverte & on l'introduiſit dans une anti-chambre, où un domeſtique d'un air empreſſé alla l'annoncer à ſon maître. Au bout de quelques minutes ce domeſtique revint & le fit entrer dans l'appartement de milord.

Milord étoit ſeul; il en fut reçu avec toute la politeſſe imaginable. Après les premieres cérémonies d'uſage, ce Seigneur ouvrit la converſation de la maniere ſuivante. Je vous aſſure, Mr. Booth, que vous avez de grandes obligations à ma couſine Elliſon. Elle m'a fait de vous un

portrait ſi avantageux, que je ferai avec plaiſir tout ce qui ſera en moi pour vous ſervir.....mais je crains qu'il ne ſoit bien difficile de vous procurer un emploi dans l'Iſle. Peut-être la choſe ſeroit plus aiſée pour les Indes Occidentales ou dans quelque régiment hors d'Angleterre ; & quand je conſidere votre caractère comme ſoldat, je ne doute pas que vous ne ſoyez diſpoſé à aller par-tout où le ſervice de votre pays vous appellera. Booth répondit qu'il étoit extrêmement obligé à Milord, & qu'il iroit avec joie remplir ſes devoirs en quelque partie du monde que ce fût. La ſeule choſe qui me feroit quelque peine, ajouta-t-il, en quittant le pays, eſt de laiſſer derriere moi les perſonnes que j'aime ; je n'aurai jamais à cet égard un ſecond aſſaut pareil au premier. Il étoit bien dur pour moi, Milord, de quitter une jeune femme groſſe de ſon premier enfant, & ſi affligée de mon abſence que j'avois la plus forte raiſon de craindre de ne plus la revoir. Dans la réſolution où je ſuis de ſacrifier toute autre conſidération à mon devoir, je me flatte que Milord me fera l'honneur de croire que je n'aurai de répugnance pour aucun pays. Mon cher Mr. Booth, répondit le Lord, vous parlez en vrai ſoldat, & j'honore beaucoup votre façon de penſer. J'avoue en effet la juſteſſe de votre conſéquence, d'après l'exemple que vous avez

déja donné. Quitter, comme vous dites, une femme dans les premiers tems d'un mariage, c'eſt, je le reconnois, mettre ſa réſolution à une forte épreuve. Booth fit une inclination profonde; après quelques momens de converſation indifférente, milord promit de parler dans peu au miniſtre, & recommanda à Mr. Booth de revenir le voir le mercredi matin, qu'il l'inſtruiroit alors de ſa réuſſite auprès du patron. Le pauvre homme rougit, devint honteux, juſqu'à ce qu'enfin quelque tems après il rappela tout ſon courage, & comptant ſur l'amitié de l'autre, il lui déclara toutes les circonſtances de ſes affaires, & lui avoua qu'il n'oſoit ſortir que les Dimanches. Milord marqua beaucoup de peine de ſa ſituation, & promit gracieuſement de ſaiſir quelque occaſion pour l'aller voir chez ſa couſine Elliſon, où il eſpéroit, diſoit-il, avoir de bonnes nouvelles à lui annoncer.

Bientôt après Booth prit congé de milord, après lui avoir exprimé ſa reconnoiſſance pour tant de bontés, & courut vîte annoncer à Amelie cette nouvelle qui l'avoit comblé de joie. Elle le félicita d'avoir trouvé un ami ſi généreux & ſi puiſſant, pour qui leur cœur bruloit des ſentimens de la plus vive gratitude. Cependant elle ne fut pas contente, juſqu'à ce que Booth lui eût renouvellé de la maniere la plus ſolemnelle la promeſſe de l'emmener avec

lui. Après quoi ils ſe mirent à table avec leurs enfans pour manger la ſoupe & un reſtant de mouton ; &, remplis de ſatisfaction, ils burent de bon cœur à la ſanté de Milord.

L'après dîner cet heureux couple, ſi le lecteur me permet d'appeler heureux des gens qui ſont pauvres, prirent le thé avec Me. Elliſon, qui ſe joignit avec le mari & la femme pour célébrer hautement les louanges de Milord. Ils en étoient là, lorſque la jeune Dame, dont nous avons parlé à la fin du livre précédent, qui avoit fait la quatrieme au Whiske, & pour qui Amelie ſembloit avoir pris du goût, entra. Elle ne faiſoit que d'arriver à la ville d'une viſite qu'elle avoit été faire à la campagne, & Me. Elliſon ne l'attendoit pas. Sa préſence fut cependant fort agréable à Amelie, qui l'aima encore mieux à cette ſeconde entrevue, & réſolut de former avec elle une connoiſſance plus intime.

Me. Bennet avoit toujours gardé un air réſervé ; peu-à-peu elle devint plus familiere & plus communicative. Enfin elle parut auſſi ennemie de la cérémonie que Me. Elliſon l'avoit annoncée ; reçut très-volontiers l'excuſe d'Amelie de ne lui avoir pas rendu ſa premiere viſite, & conſentit de prendre le thé avec elle cette après dîner.

Toute la compagnie étoit raſſemblée dans

la ſalle baſſe de Me. Elliſon, lorſque le ſergent paſſant le long des fenêtres heurta à la porte. Sitôt que Me. Elliſon le vit, elle dit à Booth : Monſieur, dites-moi, je vous prie, qui eſt ce jeune ſergent ſi poli ? Il eſt venu tous les jours de la ſemaine derniere s'informer de la ſanté de Miſſ; & dans le tems qu'elle étoit en danger, il en marquoit un chagrin preſqu'auſſi vif que vous avez pû faire vous-même. Le fait étoit vrai; mais comme c'étoit le domeſtique de Me. Elliſon qui lui donnoit toujours les réponſes, Booth n'en avoit rien ſu. Il fut enchanté de ce qu'on lui apprenoit alors, & ſe répandit en éloges ſur le compte du ſergent; il fut ſecondé par Amelie, qui ajouta que c'étoit ſon frere de lait, & qu'elle le garantiſſoit pour un des plus honnêtes garçons de la terre.

Et même, s'écria Me. Elliſon, je jurerois qu'il eſt un des plus jolis..... priez-le d'entrer, Mr. Booth. Un ſergent des gardes eſt un gentilhomme; & j'aime bien mieux préſenter une taſſe de thé à un homme tel que vous nous le peignez, qu'au plus aimable de tous les petits maîtres.

Il ne fallut pas preſſer beaucoup Booth, pour lui faire marquer des attentions à Atkinſon; on fit donc entrer le ſergent, non ſans bien des façons de ſa part. Il n'y a peut-être rien de plus embarraſſant

que cette timidité qu'on appelle *mauvaise honte*, ni de plus difficile à ſurmonter. Je ſuis ſûr que le pauvre Atkinſon auroit mieux aimé monter à une brêche, que de ſe trouver dans un appartement avec trois Dames, dont deux lui vouloient du bien & le diſoient hautement.

Quoique je ne penſe pas tout-à-fait comme Mr. Eſſex, habile maître de danſe, que le principe de la belle éducation eſt la danſe, parce qu'il en voudroit, je crois, exclure tous les autres arts & les ſciences; il faut convenir que les gens qui n'ont jamais paſſé par les mains des maîtres de cet art, ſe préſentent mal, & que leurs pieds à chaque mouvement annoncent le défaut de leur éducation, & même auſſi leur contenance, ſoit qu'ils ſoient aſſis ou debout. En effet, ils paroiſſent embarraſſés de leurs membres, dont ils ne ſavent que faire, comme ſi ce n'étoit pas aſſez que la nature eût fait ſon ouvrage, & que le maître à danſer fût encore néceſſaire pour le mettre en mouvement.

Atkinſon étoit alors un exemple de cette remarque, qui fait tant d'honneur à une profeſſion que je conſidere beaucoup. Il étoit bel homme & parfaitement bien taillé; cependant, comme il n'avoit jamais appris à danſer, il avoit une contenance ſi embarraſſée dans la ſalle de Me. Elliſon, que la

bonne Dame qui l'avoit invité d'entrer, eut peine à s'empêcher de rire de ſa façon de ſe préſenter.

Il n'eut pas reſté long-tems dans la chambre, que les agrémens de ſa figure ſupprimerent ces envies de rire; tant la beauté a d'avantages dans les hommes ainſi que dans les femmes; & tant elle eſt ſûre, par-tout où elle ſe rencontre, d'attirer des regards de tous ceux qui en ſont les ſpectateurs.

La conduite extrêmement polie de Me. Elliſon, jointe à celle de Booth & d'Amelie, diſſiperent enfin l'embarras d'Atkinſon; il prit aſſez d'aſſurance pour faire à la compagnie le récit amuſant de quelques incidens qui étoient arrivés dans l'armée à ſa connoiſſance, & qui, quoiqu'ils firent plaiſir alors, ne ſont pas aſſez intéreſſans pour trouver place dans cette hiſtoire.

Me. Elliſon fit tant d'inſtance à toute la bande de reſter à ſouper chez elle, que tous y conſentirent. Pour le ſergent, il ne parut pas un des moins bien venus. Elle étoit ſi charmée de ce qu'elle avoit entendu dire de lui, & de ce qu'elle en avoit vu, que quand elle fut un peu animée par le vin, (car la bonne Dame n'étoit pas ennemie de la bouteille,) elle commença à prendre, en converſant avec lui, certaines libertés, qui allarmerent un

peu la délicateſſe d'Amelie, & même ne furent pas trop approuvées par l'autre Dame. Ce n'eſt pas que je veuille inſinuer qu'elle ſortît des bornes de la décence, ou même que ces libertés fuſſent plus fortes, que ne s'en permettent fréquemment les femmes d'un certain âge & ſur-tout les veuves.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Qui concerne principalement les affaires du Sergent Atkinſon.

LE lendemain toute la compagnie, à l'exception d'Atkinſon, s'aſſembla dans l'appartement d'Amelie; Me. Elliſon fit tomber la converſation ſur le ſergent, dans des termes qui marquoient, non-ſeulement qu'elle le trouvoit à ſon goût, mais même qu'elle avoit pris pour lui une certaine affection. Elle l'appeloit ſon joli ſergent, ſon cher ſergent; répétoit ſouvent qu'il étoit le plus bel homme de l'armée; que c'étoit dommage qu'il n'eût pas une commiſſion; & que s'il en avoit une, elle étoit perſuadée qu'il deviendroit un jour Officier-Général.

Je ſuis de votre avis, Madame, répondit Booth: il a deja épargné cent livres ſterlings; s'il trouvoit maintenant une femme qui lui en donnât encore deux ou trois cent, je crois qu'il pourroit facilement ſe procurer une commiſſion dans un régiment actuellement de ſervice. Je ſuis ſûr qu'il n'y a point de colonel dans l'armée qui le refuſât.

Le refuſer! dit Me. Elliſon: ce ſeroit un joli colonel, ma foi! Sur mon hon-

neur il n'y a guère de Dames non plus qui le refuſaſſent, s'il avoit ſeulement une occaſion favorable de leur faire la cour. Le colonel auſſi bien que la Dame auroient plus lieu d'être contens de lui, que de ces petits freluquets que je vois roder & traîner de longues épées, quand ils devroient encore traîner leur liziere.

—Fort bien dit, s'écria Booth : c'eſt parler en femme d'eſprit ; & je crois qu'ils en ſeroient tous les deux mieux ſervis.

En effet, capitaine, répondit Me. Elliſon, dans le mot gentilhomme, j'abandonnerois plutôt les deux premieres ſillabes que le reſte.

D'ailleurs, repliqua Booth, il n'y a pas au monde un garçon plus tranquille. Quoique brâve comme un lion, il a la douceur d'un agneau ; je pourrois vous dire aſſez d'hiſtoires de cette nature ; ma chere Amelie vous en raconteroit bien auſſi, quand il étoit enfant.

S'il ne tenoit qu'à cela pour conclure un mariage, s'écria Amelie, je ne ferois certainement pas manquer ſa fortune par mon ſilence. Je puis répondre que dans ſon enfance il avoit le meilleur naturel du monde. Je vais vous en dire un ou deux traits, dont je puis certifier la vérité, parce qu'ils ſont à ma connoiſſance. Il n'avoit encore que ſix ans, & il jouoit avec moi dans la maiſon de ma mere, quand un

grand chien d'arrêt le mordit à la jambe. Le pauvre garçon, malgré la douleur de ſa bleſſure, dit qu'il étoit bien aiſe que cela ne fût pas arrivé à Miſſ; car le même chien s'étoit jetté à moi un peu auparavant, & mes cotillons m'avoient garantie de ſa dent. Voici un autre trait de ſa bonté qui plût beaucoup à mon pere, & pour lequel je l'ai toujours aimé depuis. Mon pere, qui aimoit beaucoup les oiſeaux, avoit défendu expreſſément d'en détruire les nids. Un jour le pauvre Joſeph fut pris ſur le fait ſur un arbre; il n'en fallut pas davantage pour le croire coupable, & il fut fouetté vigoureuſement. On découvrit enſuite que c'étoit un autre petit garçon de ſes amis qui avoit déniché les oiſeaux, & que le pauvre Joſeph avoit monté ſur l'arbre pour les rapporter; malgré cela, il avoit mieux aimé ſouffrir la punition que de trahir ſon camarade. Si ces hiſtoriettes vous paroiſſent des enfances & des bagatelles, ſon reſpect & ſon amour pour ſa mere méritent des éloges. Depuis qu'il eût atteint l'âge de quinze ans, il la ſoutint plus d'à demi. Je me reſſouviens que mon frere, qui l'aimoit, ordonna en mourant, de donner à Joſeph un de ſes habits. Joſeph ne ſe para pas plus pour cela; au contraire, on vit paroître à l'Egliſe un autre jeune garçon avec l'habit de mon frere, & ma vieille nourrice avoit le

même dimanche une cotte neuve que ſon fils lui avoit achetée avec l'argent de ſon legs.

Je vous proteſte, dit Me. Bennet, que c'eſt un digne & un excellent garçon.

Il eſt charmant, s'écria Me. Elliſon; mais auſſi, Mr. Booth, le nom de ſergent bleſſe un peu l'orgueil; car, comme dit un poëte; *quoique les philoſophes rejettent ſur l'orgueil la chûte des anges & vingt autres malheurs, il eſt sûr que, dans le monde, ce qu'on appelle orgueil eſt ſouvent utile à votre ſexe & ſur-tout au nôtre, & l'empêche de faire bien des fautes.*

Ils en étoient là, lorſqu'un laquais vint frapper rudement à la porte. Me. Elliſon courant vîte à la fenêtre, s'écria: Je veux mourir, ſi ce n'eſt Mylord; que faire? Je ne puis me diſpenſer de l'aller recevoir. Suppoſez qu'il demande après vous, capitaine, que lui dirai-je? voulez-vous deſcendre avec moi?

La compagnie ſe trouva un peu embarraſſée, & l'on n'étoit encore convenu de rien, quand la petite ſervante de Booth vint en courant, dire qu'un grand Monſieur montoit l'eſcalier. Elle fut auſſi-tôt ſuivie de Mylord, qui, ſachant que Booth devoit être chez lui, ne fit point de queſtions à la porte & entra.

Amelie fut un peu confuſe; mais elle étoit trop polie pour le faire paroître.

Quoiqu'elle ne connût pas beaucoup les uſages de la ville, elle étoit bien élevée, & avoit fréquenté la meilleure compagnie de ſa province. Les premieres cérémonies faites, chacun prit ſéance.

Mylord s'adreſſant à Booth lui dit: Monſieur, j'ai, à mon avis, de bonnes nouvelles pour vous; je n'ai pas voulu différer plus long-tems le plaiſir de vous en faire part. J'ai parlé de votre affaire au Miniſtre, ainſi que je vous l'avois promis; je ne doute pas du ſuccès. On peut appercevoir, vous ſavez, par la façon des gens, ce qu'ils ont envie de faire dans ces ſortes de cas. Quand je lui eus raconté votre ſituation, il m'a fait paroître beaucoup de penchant à vous ſervir. Les grands, Mr. Booth, font les choſes en tems & lieu; je crois pouvoir compter qu'avant peu il y aura quelque choſe de fait.

Booth fit à Mylord de grands remercimens de ſes bontés, & lui témoigna d'avance la même reconnoiſſance, que ſi la faveur eût été déjà obtenue. L'art de promettre eſt l'œconomie de l'orgueil d'un grand. Il y a une façon de s'y prendre en accordant des faveurs, par laquelle on reçoit en reconnoiſſance dix fois la valeur du ſervice; j'entends parmi les gens qui ont réellement envie d'obliger. Car il y en a d'autres qui dérobent aux pauvres gens

leur reconnoiſſance, lors même qu'ils n'ont point deſſein de les ſervir du tout.

Après avoir ſuffiſamment diſcuté cette affaire, la converſation changea d'objet : Mylord régala les Dames de ces propos élégans, qui, quoique délicieux à entendre, perdent néceſſairement beaucoup à être lus. Une telle converſation, en effet, reſſemble à de la biere mouſſeuſe pour la vivacité : il eſt auſſi difficile de la coucher ſur le papier, que de transvaſer l'autre. L'une & l'autre perd ſon eſprit dans l'opération, & il ne reſte plus que la mouſſe.

Mylord enchanté d'Amelie, ne put s'empêcher de lui adreſſer la parole d'une façon marquée. Cette particularité ne ſe fit appercevoir que par plus d'égards ; il fut ſi poli & même ſi reſervé, que quand ſa viſite, qui fut plus longue qu'à l'ordinaire, fut finie, elle déclara elle-même que Mylord étoit le plus aimable homme qu'elle eût encore vu ; en quoi ſon mari & Me. Eliſon ſe trouverent d'accord avec elle.

Me. Bennet, au contraire, marqua quelque éloignement pour cette complaiſance de Mylord, qu'elle traita d'exceſſive. Pour moi, dit-elle, je n'ai pas le moindre goût pour ces beaux gentilshommes. Ce que le monde appelle communément politeſſe, je l'appelle moi défaut de ſincérité : & je ſuis plus charmée des hiſtoires que Me. Booth nous a dit de l'honnête ſergent,

que de tout ce que les gentilshommes les plus accomplis ont jamais débité de leur vie.

Oh ſurement, s'écria Me. Elliſon, *tout pour amour*, eſt la deviſe que bien des gens devroient mettre ſur leurs armoiries; mais tout le monde approuvera, je penſe, l'opinion de Me. Booth ſur le compte de mon couſin, plutôt que celle de Me. Bennet.

Me. Bennet voyant que Me. Elliſon s'offenſoit de ce qu'elle avoit dit, crut devoir lui en faire une excuſe, qui fut bien reçue; & la viſite finit par-là.

Nous ne pouvons mettre fin à ce Chapitre, ſans obſerver que tel eſt le caractere ambitieux de la beauté, qu'on peut lui appliquer le célébre paſſage de Lucain: *Céſar ne peut ſouffrir de ſupérieur, ni Pompée d'égal.*

Je crois véritablement qu'on peut établir pour regle générale, que toute femme qui prétend à plaire, n'eſt jamais à ſon aiſe dans une compagnie, où elle ne remplit que la ſeconde place. Je ſoumets cependant ma remarque au jugement des Dames, tout prêt à me retracter, ſi elles ne ſont pas de même avis que moi.

CHAPITRE V.

Contenant des choſes qui n'ont pas beſoin de Préface.

QUAND Booth & ſa femme furent ſeuls, ils ſe féliciterent beaucoup du bonheur qu'ils avoient eu de trouver un ſi bon ami que Mylord : ils ne manquerent pas non plus de reconnoître l'obligation qu'ils avoient à Me. Elliſon ; après quoi ils ſe firent un ſyſtême de vie pour le tems où Booth auroit ſa commiſſion de Capitaine ; &, après le calcul le plus exact, ils conclurent qu'avec de l'œconomie, ils ſe trouveroient en ſituation d'épargner au moins cinquante livres ſterlings par an ſur leur revenu, pour payer leurs dettes.

Tout étant ainſi arrangé, Amelie demanda à Booth ce qu'il penſoit de Me. Bennet. Je crois, ma chere, répondit Booth, que c'a été autrefois une fort jolie femme. Je ſuis bien trompée, ajouta-t-elle, ſi elle n'eſt pas d'un excellent caractère. Je ne penſe pas avoir jamais pris tant de goût pour aucune autre en ſi peu de tems : je la regarde comme une femme fort ſpirituelle ; car ſi vous y avez pris garde, on apperçoit de tems en tems dans ſon air

une grande vivacité. J'ai fait la même remarque, s'écria Booth : il faut qu'elle ait eſſuyé quelque infortune étrange. Infortune ! répondit Amelie ; ſurement : oubliez-vous que Me. Elliſon nous a dit qu'elle avoit perdu un époux chéri ? J'ai ſouvent été étonnée qu'une femme puiſſe ſurvivre à un tel malheur. A ces mots elle tourna des regards tendres ſur Booth ; puis, ſe jettant à ſon col : O Ciel, s'écria-t-elle, que je ſuis heureuſe ! quand je conſidere les dangers auxquels vous avez échappé, que ma félicité me comble de joie ! Le lecteur ſenſible ſuppoſera, ſans que je le diſe, que Booth lui rendit tendreſſe pour tendreſſe ; après quoi la converſation devint trop vive entr'eux pour être rapportée.

Le lendemain matin, Me. Elliſon tint à Booth le langage ſuivant : Vous excuſerez, Monſieur, ce que je vais vous dire ; c'eſt mon amitié pour vous & pour votre chere femme qui me le dicte. Je ſuis donc convaincue qu'il y a plus que du haſard dans la réſolution que vous avez priſe de ne ſortir qu'un ſeul jour chaque ſemaine : ſi vos affaires, comme je le crains, ne ſont pas en auſſi bon état que je le deſirerois, & que vous n'ayez pas déjà pris un Procureur, permettez-moi de vous en propoſer un. La perſonne que j'ai en vue, eſt fort habile dans ſa profeſſion ; je l'ai vu rendre de grands ſervices à des gens dont les affai-

res étoient fort embrouillées. Ne rougiſſez pas de votre état, mon cher ami, il fait moins de déshonneur à vous-même, qu'à ceux qui ont laiſſé tant de mérite ſans reſſources.

Booth fit à Me. Elliſon de grands remercimens de ſa bonté, & lui déclara franchement qu'elle avoit deviné juſte, & accepta, ſans héſiter, les offres de ſervice de cet ami.

Me. Elliſon lui dit alors les craintes qu'elle avoit ſur ſon compte; qu'elle avoit vu la veille, & le matin même, deux ou trois hommes de fort mauvaiſe mine paſſer à différentes repriſes devant ſes fenêtres. A tous égards, dit-elle, mon cher Monſieur, je vous conſeille de vous tenir renfermé, juſqu'à ce que vous ayez conferé avec le procureur: ſûrement il vous procurera la liberté, du moins de vous promener ſans crainte dans ce quartier privilégié. Il y a quelques précautions à prendre que je ne ſais pas; mais ce dont je ſuis certaine, c'eſt que pluſieurs perſonnes ont vécu long-tems ici fort tranquilles, & ont bravé toute la mauvaiſe humeur de leurs créanciers: il faut, en attendant, reſter étroitement renfermé près de votre femme. Je ne crois pas qu'il y ait en Angleterre, perſonne qui ne voulut changer ſa liberté pour une telle priſon.

Elle le quitta enſuite, pour aller chercher le procureur, & le ſergent arriva avec

des nouvelles de la même eſpece; il lui dit qu'il avoit fait connoiſſance avec Murphy. J'eſpère, Monſieur, dit Atkinſon, que vous m'excuſerez; pour le ſonder, j'ai feint que vous me deviez quelque choſe, & offert de remettre mon affaire entre ſes mains. A quoi il m'a répondu, que ſi je voulois aller avec lui à *la Cour de Maréchauſſée*, & faire une déclaration ſous ſerment de ma créance, il ſeroit dans peu en état de me faire payer: car j'aurai le Capitaine, dit-il, entre mes mains d'ici à deux ou trois jours. Je ſouhaite, dit le ſergent, pouvoir vous rendre quelques ſervices. Voulez-vous que je faſſe la garde tout le jour devant la porte? ou que je vous ſerve de portier, & que je vous garde en dedans, juſqu'à ce que vous puiſſiez trouver moyen de vous mettre en ſureté? ne vous fâchez pas de ce que je vous dis, je vous en conjure; prenez garde de tomber entre les mains de Murphy: c'eſt le plus grand coquin de la terre. Je crains que vous ne blâmiez ma hardieſſe, Monſieur; mais j'ai quelque argent; s'il peut vous être de quelque utilité, diſpoſez-en, je vous en prie; il ne peut jamais être mieux employé: d'ailleurs conſiderez, Monſieur, que tout ce que je poſſéde, je le dois à vous & à ma chere maîtreſſe.

Booth s'arrêta un moment, comme s'il eût été frappé d'un coup de tonnerre; enſuite les larmes coulant de ſes yeux: Atkin-

ſon, lui dit-il, ſur mon ame vous m'accablez: jamais je n'ai entendu parler d'un ſi beau procédé; je ne ſais comment vous en marquer mes ſentimens. Pour votre argent je ne l'accepterai point: dans les circonſtances actuelles, il ne pourroit pas m'être d'une grande utilité; mais ſoyez perſuadé auſſi que tant que je vivrai, je me reſſouviendrai de votre offre obligeante.... Cependant, comme il peut y avoir du danger que des coquins ne s'introduiſent dans ma maiſon, & que je n'ai point d'autre garde que ma petite ſervante, je ne refuſe pas l'offre que vous me faites de veiller à ma défenſe pendant un ou deux jours; & je ne doute pas que Me. Elliſon ne vous laiſſe occuper pour cela ſa ſalle.

Atkinſon entreprit avec zèle de ſervir de portier, & Me. Elliſon lui donna volontiers une place dans la ſalle de derriere, où il reſta trois jours de ſuite depuis huit heures du matin juſqu'à minuit. Pendant ce tems il eut quelquefois la compagnie de Me. Elliſon, & quelquefois celle de Booth, d'Amelie, & auſſi de Me. Bennet: car cette derniere avoit pris autant d'amitié pour Amelie, qu'Amelie pour elle. Les affaires de Mr. Booth n'étant point un ſecret dans le voiſinage, elle lui fit de fréquentes viſites pendant la détenſion de ſon mari.

Il n'arriva dans cet intervalle de tems

rien de plus remarquable que le billet ſuivant qu'Amelie reçut de Me. James ſon ancienne connoiſſance. « Me. James fait » mille complimens à Me. Booth, & envoye ſavoir des nouvelles de ſa ſanté : » comme elle n'a pas eu l'honneur de la » voir chez elle, ni de la rencontrer dans » aucun lieu public, elle craint qu'elle ne » ſoit malade. »

Amelie avoit long-tems perdu toute idée de ſon amie, & ne doutoit pas qu'elle n'en fût entiérement abandonnée : auſſi ce meſſage la ſurprit beaucoup, dans le doute ſi ce n'étoit pas une eſpèce d'inſulte, ſurtout à cauſe de ce terme de *lieux publics*, ſi peu convenable à ſon état actuel, dont elle ſuppoſoit Me. James parfaitement inſtruite : cependant à la ſollicitation de ſon mari qui ne deſiroit rien tant que de ſe réconcilier avec ſon ami James, Amelie conſentit d'aller rendre viſite à la Dame, & d'approfondir le myſtère d'une conduite qui lui paroiſſoit ſi difficile à développer.

Me. James la reçut avec une politeſſe dont Amelie fut étonnée autant que de ſa froideur précédente : elle reſolut d'en venir à un éclairciſſement. Quelques viſites qui ſurvinrent étant ſorties, & les deux Dames reſtées ſeules, Amelie, après un moment de ſilence ayant un peu héſité, dit enfin : Ma chere Jenny (ſi vous me permettez de vous appeler encore d'un nom ſi familier),

avez-vous entiérement oublié une jeune femme qui avoit le bonheur d'être votre amie intime à Montpellier? De qui voulez-vous parler, Madame, demanda Me. James avec un certain embarras? De moi, répondit Amelie..... Vous me ſurprenez, Madame, repliqua Me. James; comment pouvez-vous me faire cette queſtion? Ma chere, dit Amelie, je n'ai pas deſſein de vous offenſer; mais je deſire de tout mon cœur de connoître la cauſe de cette froideur que vous me montrâtes le jour que je reçus l'honneur de votre viſite: pouvez-vous croire, ma chere, que je n'aie pas été vivement fâchée, en comptant revoir mon intime amie, de ne trouver qu'une femme froide & cérémonieuſe? Examinez votre propre cœur, & répondez-moi bonnement, ſi je n'ai pas eu raiſon d'être mécontente de cette conduite? En vérité Me. Booth, répondit la Dame, vous m'étonnez beaucoup: s'il y a eu dans ma conduite quelque choſe qui vous ait déplu, j'en ſuis très-fâchée; je ne croyois pas avoir manqué à aucune des regles de la civilité: ſi je l'ai fait, Madame, je vous en demande pardon. La civilité, reprit Amelie, eſt-elle donc un terme ſynonyme avec amitié? pouvois-je m'attendre, quand je me ſéparai la derniere fois de Miſſ Jenny Bath, que la premiere fois je la reverrois avec l'attirail d'une grande Dame, ſe plaignant

de l'embarras de monter deux étages pour me visiter, & s'approchant de moi avec l'air indifférent d'une nouvelle connoissance? Pensez-vous, Me. James, que si la carte étoit retournée; que ma fortune fût devenue aussi brillante dans le monde que la vôtre, & vous dans l'état cruel & misérable où je me trouve, je n'aurois pas grimpé aussi haut que le *Monument* pour vous aller voir? Madame, repliqua Me. James, ou je m'abuse, ou vous vous êtes trompée vous-même: pouvez-vous vous plaindre que je ne vous aie pas rendu visite? vous m'en devez une depuis près de trois semaines. Ne vous ai-je pas ensuite écrit un billet, qui surement est plus que toute l'amitié & le savoir vivre du monde ne demandoient de moi: en effet, ne vous ayant rencontrée dans aucun endroit public, j'ai pensé que peut-être vous étiez malade. Hélas, dit Amelie, comment pouvez-vous me parler de divertissemens publics; ignorez-vous ma situation présente? Ne savez-vous pas, Madame, que j'ai été ruinée? Non en vérité, Madame, je ne le savois pas; j'aurois été extrêmement affligée, si je l'avois su.... Mais ma chere, dit Amelie, vous ne pouviez pas vous figurer que nous fussions à notre aise, quand vous nous avez trouvés dans un tel quartier & dans cette situation. Eh bien! ma chere, répondit Me. James, puisque vous

m'en parlez vous-même la premiere, j'avoue que j'ai été un peu surprise de ne pas vous trouver mieux logée: j'ai conclu que vous aviez eu vos raisons pour cela: car pour moi je me suis prescrit pour regle, de ne jamais m'informer des affaires particulieres de personne, & sur-tout de mes amis. Je ne suis pas de l'humeur de certaines femmes, qui bornent le cercle de leurs connoissances à un seul quartier, & qui ne voudroient pas être connues pour aller faire une visite dans la ville pour toute chose au monde. Pour moi je n'ai jamais rompu de connoissance avec personne, tant qu'il a été décent de l'entretenir; & je puis déclarer solemnellement, que je n'ai point d'amie dans le monde, pour qui j'aie plus d'estime que pour Me. Booth.

L'arrivée d'une nouvelle visite mit fin à la conversation: Amelie prit congé quelque tems après sans aucun regret, mais plutôt avec un peu de mépris pour une Dame, dans l'opinion de qui, comme on l'a dit déjà plus haut, les cérémonies & les formalités extérieures sont toute l'essence de l'amitié, qui regarde toutes ses connoissances sur le même pied, pour qui chaque personne sert également à remplir une place dans la liste de ses visites, & qui réellement n'avoit d'égards, ni pour les bonnes qualités, ni pour l'amitié de personne.

CHAPITRE VI.

Contenant une matiere plus héroïque.

Au bout de trois jours, l'ami de Me. Eliſon avoit ſi bien travaillé pour la liberté de M. Booth, qu'il eut encore la faculté de ſortir dans le quartier de franchiſe, ſans courir riſque d'avoir un décret lâché contre lui, au Tribunal dont nous avons parlé. Quant aux gens de mauvaiſe mine qui avoient donné l'allarme, on découvrit qu'un autre malheureux Gentilhomme avoit été l'objet de leur pourſuite.

M. Booth étant maintenant délivré de ſes craintes, alla comme auparavant ſe promener le matin dans le parc. Il rencontra le Colonel Bath accompagné de quelques Officiers, & lui rendit poliment ſes reſpects. Celui-ci, au lieu de lui rendre le ſalut, le regarda fixement & d'un air de hauteur; & ſi l'on peut dire qu'il le remarqua, ce fut de maniere à lui faire comprendre qu'il ne vouloit pas faire attention à lui.

Booth ne fut pas plus choqué que ſurpris d'une telle conduite, & réſolut d'en ſavoir la raiſon. Il épia le moment que le Colonel étoit ſeul, & allant hardiment à ſa rencontre, il lui demanda s'il lui avoit fait quelque offenſe. Le Colonel lui répondit vive-

ment : Vous n'êtes pas dans le cas de pouvoir m'offenſer, Monſieur, & je crois qu'il eſt au deſſous de ma dignité de vous répondre. Booth lui repliqua : Je ne ſache pas, Monſieur, avoir jamais mérité un pareil traitement..... Tenez, Monſieur, répondit le Colonel ; ſi je n'avois pas eu autrefois quelques égards pour vous, je ne vous croirois pas digne de mon reſſentiment. Mais comme vous êtes né Gentilhomme & Officier, & que j'ai eu de l'eſtime pour vous, je veux vous en donner des marques en vous mettant à même de vous faire juſtice. Je vous dirai donc, Monſieur, que vous en avez agi comme un faquin... Si vous n'étiez pas dans le parc, répondit Booth en colere, je vous remercierois, comme je le dois, de votre compliment. Monſieur, repliqua le Colonel, nous ſerons bientôt dans un lieu convenable. Booth répondit qu'il le ſuivroit par-tout où il voudroit..... Le Colonel lui dit de venir, & prit la route qui mène de *Conſtitution hill* à *Hyde-Park*, Booth le ſuivant d'abord & enſuite marchant devant lui, juſqu'à ce qu'ils arriverent au lieu qu'on peut appeler proprement le *champ du ſang*, ce canton étant un peu à gauche de celui que les héros ont choiſi pour le théâtre de leur ſortie de ce monde.

Booth y arriva un peu avant le Colonel, qui ne hâtoit pas ſa marche, & alloit

auſſi grâvement qu'un Eſpagnol. A parler franchement, je crois qu'il ne pouvoit pas aller plus vîte. Il s'étoit ſi bien accoutumé au même train depuis long-tems, que comme un cheval habitué à trotter ne peut preſque pas ſe mettre au galop, de même auſſi il n'y avoit point de colère qui pût obliger le Colonel à accélérer ſa marche.

Enfin nos deux braves arriverent ſur le lieu du combat, où le Colonel ôta réſolûment ſa perruque & ſon habit, qu'il poſa ſur le gaſon: alors tirant l'épée, il s'avança vers Booth qui avoit auſſi tiré la ſienne, mais ſans autrement ſe préparer à vuider leur querelle.

Les combattans ſe chargerent avec furie; & après deux ou trois bottes, Booth paſſa ſon épée au travers du corps du Colonel, le jetta par terre & en même tems ſe ſaiſit de ſon épée.

Sitôt que le Colonel eût la force de parler, il appela Booth d'une voix douce, & lui dit: Vous m'avez donné mon affaire; vous m'avez convaincu que vous êtes homme d'honneur; & mon frere James doit s'être mépris. Tout homme qui tire l'épée ſi galamment, ne peut pas être un coquin. Morbleu, embraſſez-moi, mon cher enfant, je vous demande pardon du nom déshonorant dont j'ai terni votre dignité; mais ſur mon ame, ç'a été par amitié pour vous, & pour vous mettre dans le cas de vous

faire juſtice à vous-même; ce que j'avoue que vous avez fait en homme d'honneur. Je ne ſais quelles en ſeront les ſuites; du moins je ſouhaite vivre aſſez long-tems pour vous réconcilier avec mon frere.

Booth marquoit dans ſon air beaucoup d'affliction & même d'horreur. Pourquoi, mon cher Colonel, lui dit-il, m'avez-vous forcé à cela? pour l'amour de Dieu, dites-moi qu'ai-je jamais fait pour vous offenſer?

Moi, s'écria le Colonel!... non, mon cher enfant, vous ne m'avez jamais offenſé. De plus, j'ai fait en votre faveur, dans toute cette affaire, le perſonnage d'un ami. J'ai ſoutenu votre parti contre mon frere, autant que la décence a pu me le permettre. Je n'ai pas pu le contredire tout net, quoiqu'en effet j'avois peine à l'en croire. Mais que pouvois-je faire? Si je ne m'étois pas battu avec vous, il auroit fallu en découdre avec lui. Quoi qu'il en ſoit, je crois que ce qui eſt fait ſuffira, & que les choſes peuvent être arrangées ſans que vous ſoyez dans la néceſſité de vous battre davantage à cette occaſion.

Ne prenez point garde à moi, s'écria vivement Booth: pour l'amour de Dieu, ſongez à votre propre conſervation. Permettez que je vous mette dans une chaiſe, & que je vous mène chez un Chirurgien.

Vous êtes un noble garçon, s'écria le

Colonel, qui étoit maintenant relevé & ſe ſoutenoit ſur ſes jambes; je ſuis bien aiſe que les choſes ſe ſoient ſi bien paſſées. Quoique votre épée ait paſſé de part en part, elle a traverſé de façon que je ne crois pas qu'il y ait du danger pour ma vie. Cependant je penſe qu'il y en a aſſez de fait pour finir honorablement cette affaire, ſur-tout puiſque vous vous êtes hâté de me déſarmer. Je perds un peu de ſang; mais je puis bien encore aller à pied juſqu'à la maiſon qui eſt au bord de l'eau: je vous ferai obligé de m'y envoyer une chaiſe.

Le Colonel refuſant toute aſſiſtance (en effet il étoit encore en état de marcher ſans cela, quoiqu'avec un peu moins de dignité qu'à l'ordinaire), Booth s'en alla vers *Groſvenor-gate*, chercha une chaiſe, & bientôt en amena une à ſon ami; & après l'y avoir fait entrer; il l'accompagna à pied dans *Bond Street*, où demeuroit le plus fameux Chirurgien du Royaume & peut-être du monde.

Le Chirurgien ayant ſondé la bleſſure, ſe tourna vers Booth, qu'il prit auſſi-tôt pour le vainqueur, & lui dit en ſouriant: Sur mon ame, Monſieur, vous avez fait cela avec tant de dextérité, que ſi quelqu'un avoit envie de ſe faire donner un coup d'épée au travers du corps, je crois pouvoir vous recommander à lui pour l'homme du monde le plus adroit.

Monſieur, s'écria le Colonel au Chirurgien, n'allez pas vous imaginer que j'aie peur de mourir. Je ſais trop bien ce qui appartient à la dignité d'un homme pour cela; je me flatte d'en avoir donné des preuves à la tête d'une armée en bataille. Ainſi n'imputez pas à inquiétude ni à crainte, ſi je vous demande s'il y a du danger ou non.

Colonel, répondit le Chirurgien, qui connut tout d'un coup le caractère de l'homme, franchement il y auroit en moi un peu de préſomption à dire qu'un homme qui vient d'être percé d'un coup d'épée à travers le corps, n'eſt pas en quelque ſorte en danger. Mais ce que je crois pouvoir vous promettre avec toute la dignité d'un Chirurgien, c'eſt que je n'apperçois aucuns ſimptômes fâcheux, & qu'à moins qu'il ne ſurvienne quelque choſe de pis, ou que la fievre ne s'en mêle, j'eſpère que vous vivrez encore aſſez pour vous trouver à la tête d'une ligne de bataille.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez de cette opinion, dit le Colonel: ſi je ne crains point la mort, je ne la deſire pas non plus. Mais ſuppoſez qu'il arrive quelque choſe de plus fâcheux que vous ne penſez, je vous prie d'être témoin de la déclaration que je fais, que ce Gentilhomme eſt tout-à-fait innocent: & que c'eſt moi qui l'ai forcé à ſe battre. Mon cher Booth, je ſuis

charmé que la choſe ſe ſoit paſſée ainſi. Vous êtes le premier homme qui ait encore remporté l'avantage ſur moi. Vous avez été heureux de me déſarmer; & je ſuis perſuadé que vous me ferez la juſtice de le penſer ainſi. Si donc notre combat s'eſt terminé ſans autre choſe de plus ſérieux, c'eſt la fortune qui l'a voulu; ce n'a été la faute ni de l'un ni de l'autre.

Booth embraſſa le Colonel de tout ſon cœur, & l'aſſura de la grande ſatisfaction que lui donnoit la déciſion du Chirurgien. Bientôt après les combattans ſe quitterent. Le Colonel, après qu'on l'eut panſé, s'en alla en chaiſe à ſa maiſon, & Booth retourna chez lui à pied, où il arriva heureuſement, ſans rencontrer perſonne de la bande de Murphy, danger dont l'idée ne lui vint dans l'eſprit que quand il fut paſſé.

L'affaire que nous venons de raconter, l'avoit tellement occupé, qu'elle lui avoit fait perdre toute autre idée. Entr'autres choſes, elle lui fit oublier ſi parfaitement l'heure du jour, que, quoiqu'il eût laiſſé paſſer le tems du dîner de plus de deux heures, il n'eut pas le moindre ſoupçon d'arriver chez lui plus tard qu'à l'ordinaire.

CHAPITRE VII.

Où le Lecteur trouvera des matiéres qui méritent quelque attention.

AMELIE ayant attendu ſon mari plus d'une heure, & le connoiſſant pour l'homme le plus ponctuel, conclut que ſans doute on l'avoit engagé en quelque endroit, & ſe mit à dîner avec ſes enfans. Son repas, qui étoit toujours aſſez ſérieux quand Booth ne s'y trouvoit pas, fut fort court, de ſorte que l'appareil du dîner avoit déja diſparu, lorſqu'il revint.

Booth s'aſſit quelque tems près de ſa femme, attendant à chaque minute que la fille vint avertir. A la fin la curioſité, je crois, plutôt que l'appétit, lui fit demander ſi on tarderoit long-tems à dîner? A dîner, mon cher, répondit Amelie! eſt-ce que vous n'avez pas encore dîné? Booth l'aſſura que non; ſur quoi ſa femme ſe leva & alla lui préparer à manger avec autant de diligence que l'hôteſſe la plus adroite du Royaume peut faire, lorſqu'il arrive dans ſa maiſon quelque perſonne de qualité qu'elle n'attendoit pas.

Je ne crois pas que le Lecteur ait pu, d'après aucuns événemens racontés dans cette

cette hiſtoire, trouver de prétexte pour accuſer Amelie d'une curioſité blâmable. Il ne doit donc pas ici lui imputer une faute de cette nature, ſi, en ſongeant que ſon mari avoit ainſi laiſſé paſſer le tems & oublié l'heure du jour, & ſur quelques autres circonſtances qu'elle apperçut, (car il étoit trop honnête homme pour vouloir lui cacher aucune de ſes penſées) elle lui dit, quand il eut fini de manger: Mon cher, il faut qu'il vous ſoit arrivé aujourd'hui quelque choſe d'extraordinaire; faites-moi le plaiſir de m'apprendre ce que c'eſt.

Booth lui répondit qu'il ne lui étoit rien ſurvenu qui fût de conſéquence; & qu'un ami qu'il avoit rencontré au parc par haſard, l'avoit retenu plus long-tems qu'il n'avoit penſé. En un mot, il lui donna le change & lui fit des réponſes vagues, ſans mentir hardiment, ce qui auroit peut-être réuſſi, mais en tâchant foiblement & aſſez maladroitement de concilier le menſonge avec la vérité, tentative qui ne manque guère de trahir le menteur le plus expérimenté.

Jugez combien il fut impoſſible au pauvre Booth de réuſſir dans un art, auquel la nature l'avoit rendu ſi peu propre. Son air le démentit encore plus vîte que ſa langue: toute cette conduite jetta l'allarme dans le cœur d'Amelie, & lui fit ſoupçonner qu'il lui étoit arrivé quelque choſe de

d'échecs avec un autre officier. Le colonel se leva aussi-tôt, & ayant embrassé Booth de bon cœur, il le présenta à son ami, disant qu'il avoit l'honneur de lui présenter un homme aussi brâve & aussi valeureux qu'il y en eut dans le royaume. Ensuite il emmena Booth avec lui dans la chambre voisine, & le pria de ne pas dire un mot de ce qui étoit arrivé le matin, ajoutant; Je suis bien satisfait qu'il n'y ait rien eu de plus; cependant, comme cela s'est terminé à rien, je désire que la chose puisse rester ignorée. Booth l'assura qu'il étoit charmé de le trouver en bonne santé, & lui promit de n'en jamais parler davantage.

La partie d'échecs étant finie, & aucun des deux n'ayant perdu ni gagné, ils ne continuerent pas. L'officier s'en alla, & laissa ensemble le colonel & Booth.

Sitôt qu'ils furent seuls, Booth pria instamment le colonel de l'instruire de la véritable cause de sa colere. Car je veux mourir, s'écria-t-il, si je devine encore ce que j'ai pu faire pour offenser ni vous ni le colonel James votre frere.

Tenez, mon enfant, s'écria le colonel, je vous proteste qu'à mon égard je suis parfaitement satisfait. Car je tiens pour maxime qu'un homme qui se bat, ne peut jamais être un coquin. Que voulez-vous demander de moi davantage? Quand je verrai mon frere James, j'espère d'accom-

moder toutes choſes, & qu'il ne ſera plus queſtion de tirer l'épée pour cela. Mais Booth perſiſtant toujours à le queſtionner, le colonel, après avoir un peu héſité, fit un ſerment horrible & s'écria : Après l'indignité que je vous ai faite, je ne me crois plus en liberté de vous refuſer. Ainſi puiſque vous le voulez, je vais vous le dire. Mon frere m'a dit que vous l'aviez traité vilainement, & que vous aviez dit des horreurs de ſon caractère en arriere de lui. Il m'a donné auſſi ſa parole qu'il étoit aſſuré de ce qu'il diſoit. Qu'aurois-je pu faire ? Quoique j'avoue que je ne le croyois pas ; & votre conduite m'a prouvé depuis que j'avois raiſon ; il falloit, ou que je lui donnaſſe un démenti, & que je me battiſſe avec lui : ou bien que je fiſſe ce que j'ai fait & que je vous attaquaſſe. Maintenant, mon garçon, c'eſt à vous à faire ce que vous jugerez à propos. Si vous vous trouvez dans la néceſſité de vous faire juſtice à vous-même, c'eſt votre faute.

Hélas! colonel, répondit Booth, indépendamment des obligations que j'ai au colonel James, j'ai réellement tant d'amitié pour lui, que je ne penſe rien moins qu'au reſſentiment. Tout ce que je déſire, c'eſt d'en venir avec lui à un éclairciſſement, & de le convaincre qu'il eſt dans l'erreur. Car, quoique ſon accuſation ſoit cruelle & injurieuſe, & que je ne l'aye

jamais méritée ; cependant je ſuis convaincu qu'il ne voudroit pas dire ce qu'il ne penſe pas lui-même. Quelque miſérable, envieux de l'amitié qu'il avoit pour moi, m'aura calomnié auprès de lui. La ſeule ſatisfaction que je déſire, eſt de le convaincre qu'on lui en a fauſſement impoſé.

A ces mots le colonel fit une grimace horrible, avec un ſourire mépriſant & railleur, & répondit : Jeune homme, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, vous en êtes le maître ; mais, par la dignité de l'homme, ſi ame vivante avoit pris la liberté de tirer ſur mon caractère. . . . . Voyez-vous, Mr. Booth, dit-il, en montrant ſes doigts ; je le mènerois par le nez, il ne reſpireroit qu'à travers ma main, & rendroit ainſi ſes derniers ſoupirs.

Booth lui répondit : Je crois pouvoir m'en rapporter à vous-même, ſi je ſais me faire juſtice, on ne peut guère ſoupçonner de poltronnerie un homme qui a oſé tirer l'épée contre vous. Mais, je vous le répéte encore, j'aime tant le colonel James, & je lui ai tant d'obligation, qu'il me ſeroit preſque indifférent de tourner mon épée contre moi-même ou de me battre avec lui.

Ce dernier diſcours de Booth appaiſa un peu l'émotion du colonel. Enſuite ſes muſcles ſe contracterent avec violence, & il s'écria : Vous ayez aſſez de ſujet d'être

vain, mon ami ; car vous êtes le premier qui ait jamais remporté l'avantage ſur moi l'épée à la main. Je crois en effet que vous ne redoutez ame qui vive ; &, comme je ſais que vous avez quelques obligations à mon frere, je ne vous blâme point de vos diſpoſitions. Rien n'eſt plus conforme à la dignité de l'homme que la reconnoiſſance ; d'ailleurs, convaincu comme je le ſuis, que mon frere peut nommer l'auteur de cette calomnie, je le dis, j'en ſuis convaincu, & perſonne n'oſeroit dire le contraire, car ce ſeroit donner à mon frere un démenti formel. Je lui ferai nommer ſon auteur, & alors, mon cher, ce ſera à vous de vous faire juſtice, & de vous tirer glorieuſement de cette affaire. Sitôt que mon chirurgien me dira que je puis ſortir, ce qui ſera, j'eſpere, dans peu de jours, je mènerai mon frere James dans une taverne, où vous vous trouverez auſſi ; & je vous promets ſur mon honneur & ma dignité, de vous remettre bien enſemble.

Cette aſſurance de la part du colonel, fit à Booth un plaiſir inexprimable ; car peu de perſonnes ont jamais aimé au point où il aimoit James ; quant à la propoſition de ſe vanger militairement ſur l'auteur des diſcours inſultans qui avoient irrité James contre lui, Bath lui-même n'auroit pas été plus diſpoſé en pareil cas à le faire que Booth. Bientôt après il prit congé, &

retourna fort ſatisfait près d'Amelie, qu'il trouva dans l'appartement de Me. Elliſon, engagée à une partie d'ombre avec cette Dame & Mylord ſon couſin.

Ce Seigneur, à ce qu'il lui fit entendre, avoit eu une ſeconde entrevue avec le grand, & ayant tiré de nouveaux ſujets d'eſpérer (car je penſe que ce n'étoit pas encore une promeſſe poſitive) un heureux ſuccès pour les affaires de Mr. Booth, ſon caractère obligeant l'avoit engagé à venir auſſi-tôt lui en faire part. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, & ayant rencontré les deux Dames enſemble, il avoit pris la réſolution d'attendre le retour de ſon ami, qu'on lui avoit dit ne devoir pas tarder beaucoup, d'autant plus qu'heureuſement il n'avoit point d'engagement particulier pour ce ſoir.

Nous avons remarqué ci-devant que Mylord, à ſa premiere entrevue avec Amelie, l'avoit diſtinguée des autres Dames, en lui adreſſant particuliérement la parole: cette diſtinction parut être une ſimple politeſſe, puiſqu'il devoit la conſidérer comme la maîtreſſe de la maiſon, plutôt que venir de tout autre motif; ſa conduite actuelle rendit encore cette conjecture plus ſenſible: car, comme il ſe trouvoit maintenant chez Me. Elliſon, quoiqu'elle fût ſa parente & ſon ancienne connoiſſance, il lui adreſſa la parole plus ſou-

vent qu'à Amelie. A la vérité, ſes yeux faiſoient de tems en tems une diſtinction contraire ; mais c'étoit à la dérobée, & il détournoit conſtamment ſes regards, ſitôt qu'ils étoient apperçus. En un mot, il ſe conduiſit près d'Amelie avec la plus grande réſerve, & en même tems avec le plus profond reſpect. Sa converſation fut ſi générale, ſi vive & ſi obligeante, qu'Amelie, en ajoutant à ſes agrémens les obligations qu'exigeoit ſon amitié pour Booth, fut ſûrement autant ſatisfaite de ce Seigneur, qu'une femme vertueuſe le puiſſe être de tout autre homme que ſon mari.

CHAPITRE VIII.

Contenant différentes matieres.

NOUS avons déja parlé de la bonne humeur que Booth rapporta au logis. Le lecteur peut aiſément ſe perſuader qu'elle ne reçut pas un médiocre accroiſſement par celle où il trouva ſa compagnie. Mylord le reçut avec les plus grandes marques d'amitié & d'affection, & l'aſſura que ſes affaires alloient auſſi bien qu'il pouvoit le ſouhaiter, & que, dans peu de tems, il eſpéroit lui faire compliment ſur l'obtention d'une compagnie.

Quand Booth eut remercié Mylord, il dit tout bas à Amelie, que le colonel étoit abſolument hors de danger, & ſe portoit auſſi bien que lui-même. Cette nouvelle rendit ſa ſatisfaction complette, lui donna tant de gaieté, & une telle vivacité dans les yeux, que ſon viſage en devint animé, &, pour ainſi dire, lumineux. Dans cet état elle étoit aſſurément trop belle, pour qu'on pût la regarder ſans admiration.

Mylord s'en alla ſur les dix heures, & laiſſa la compagnie enchantée de lui, ſurtout les deux Dames, entre leſquelles il étoit difficile de décider laquelle porta plus loin ſes éloges. Me. Elliſon jura que c'é-

toit le meilleur des hommes ; & Amelie, ſans faire d'exception, dit que c'étoit le plus beau & le plus agréable qu'elle eût vu de ſes jours, ajoutant que c'étoit dommage qu'il fût garçon. Cela eſt vrai, cria Me. Elliſon ; je m'en ſuis plainte à lui pluſieurs fois, & j'en ſuis étonnée, d'autant plus, qu'il montre toujours bien du goût pour notre ſexe, & qu'aſſurément il pourroit choiſir entre toutes les femmes. Je crois que ſa véritable raiſon eſt la tendreſſe qu'il a pour les enfans de ſa ſœur. Je vous jure, Madame, que ſi vous voyiez comment il les traite, vous penſeriez que ce ſont les ſiens propres. Véritablement il aime beaucoup tous les enfans. Le bon Lord, s'écria Amelie ! ſi jamais il m'honore encore d'une viſite, je ſuis réſolue de lui préſenter les miens. Je crois, Me. Elliſon, puiſque vous dites qu'il aime les enfans, pouvoir aſſurer ſans vanité, que Mylord n'en verra pas beaucoup de ſemblables. Non en vérité, repliqua Me. Elliſon, il n'en trouvera pas beaucoup ; maintenant que j'y penſe, je m'étonne de n'avoir pas ſongé encore à les lui offrir : mais, puiſque vous m'y faites penſer, ſi vous me le permettez, je prendrai le petit Booth & Miſſ, pour aller voir le neveu & la niéce de Mylord : ce ſont de fort jolis enfans, bien élevés, & j'oſe jurer que les vôtres ſeront fort heureux d'en faire leur

connoiſſance. D'ailleurs, ſi Mylord les voit lui-même, je ſais ce qui en arrivera; car c'eſt le plus généreux de tous les humains.

Amelie accepta volontiers l'offre de Me. Elliſon; mais Booth y fit quelque réſiſtance. Ma chere, dit-il, votre façon d'agir me rappelle à l'eſprit la conduite ordinaire des mendians, qui, toutes les fois que quelqu'un leur donne l'aumône, ne manquent pas d'en envoyer d'autres à la même perſonne. Ne ſerions-nous pas à-peu-près de même, ſi, pour remercier Mylord des ſervices qu'il nous rend, nous allions envoyer encore nos enfans, pour lui en demander de nouveaux.

Fi donc, s'écria Me. Elliſon: pouvez-vous vous mettre une telle idée dans la tête? Je vous proteſte, madame, que je commence à être honteuſe de votre mari. Comment pouvez-vous avoir une façon de penſer ſi baſſe? Demander! les pauvres petits enfans, demander! Si Mylord étoit capable d'avoir une telle penſée, fût-il mon propre frere, au lieu qu'il n'eſt que mon couſin, je le mépriſerois au point de ne jamais mettre les pieds chez lui.... Oh! madame, répondit Amelie, vous prenez trop ſérieuſement ce que M. Booth ne dit qu'en badinant; les enfans iront avec vous, quand vous le jugerez à propos.

Quoique Booth eût parlé un peu plus ſérieuſement que ne penſoit Amelie, & qu'il

n'eût peut-être pas tant tort que l'avoit dit Me. Elliſon ; les voyant deux contre lui, il crut ſagement devoir leur céder : il fit un ſourire qui juſtifia cet air de raillerie qu'Amelie lui avoit prêté.

Me. Elliſon ne put s'empêcher de louer le bon entendement de Me. Booth, non ſans lancer contre Booth quelques réflexions un peu vives, & marquer plus de pique contre lui que la choſe n'en méritoit. En effet, cette femme étoit généreuſe juſqu'à la profuſion, & ne pouvoit ſupporter une idée qui lui ſembloit baſſe & rampante. Elle ſe répandit en éloges ſur la libéralité de Mylord, & conclut la converſation de cette ſoirée par des exemples qu'il avoit donnés de cette vertu, qui, ſi elle n'eſt pas la plus noble, eſt du moins la plus utile à la ſociété, dont les gens riches & diſtingués puiſſent être partagés.

Le lendemain matin de fort bonne heure, le ſergent Atkinſon vint voir le lieutenant Booth, & demanda à lui parler en particulier. Booth attendoit à chaque minute qu'Atkinſon rompît le ſilence ; ils reſterent ainſi juſqu'à ce qu'ils arriverent au bout du mail, & ils auroient pu aller ainſi juſqu'au bout du monde : car, quoique le ſergent eût eu pluſieurs fois la parole ſur le bord de ſes levres, elle y ſeroit vraiſemblablement reſtée à jamais : il étoit préciſément dans le cas d'un avare qu'un mouve-

ment de charité a excité à tirer quelques ſols juſqu'à l'entrée de ſa poche, où ils ſont encore auſſi ſûrement que s'ils étoient dans le fond : car, comme l'un n'a pas le courage de donner un liard, l'autre n'avoit pas aſſez de réſolution pour prononcer une ſeule parole.

A la fin Booth, étonné du ſilence du ſergent, lui demanda de quoi il étoit queſtion ? Celui-ci, d'une voix mal aſſurée, lui parla ainſi : je me flatte, monſieur, que vous ne vous fâcherez pas, & que vous ne prendrez aucune mauvaiſe idée de moi : je vous aſſure que ce n'eſt pas moi qui l'ai cherché ; bien plus je n'oſe pas pouſſer la choſe plus loin ſans vous demander votre avis. En effet, ſi j'avois pris quelque liberté de cette nature, après les bontés dont vous m'avez honoré, je me regarderois comme le plus indigne & le plus mépriſable des hommes ; mais cela eſt bien éloigné de ma penſée : je connois la diſtance qu'il y a entre nous ; &, quoique vous ayez été aſſez bon & aſſez généreux pour me traiter avec plus de familiarité qu'aucun autre officier n'a jamais fait, ſi j'avois aſſez de baſſeſſe pour prendre des libertés avec vous, & pour méſuſer de vos faveurs, je mériterois de paſſer par les baguettes à la tête du régiment. J'eſpere donc, monſieur, que vous ne me croyez pas capable d'une telle ſottiſe.

Atkinſon, s'écria Booth, qu'eſt-ce que

tout cela signifie ? A quelle affaire importante en voulez-vous venir avec cette apologie ?

Je suis honteux, & je crains de vous le dire, répondit le sergent : cependant je me flatte que vous croirez ce que j'ai dit, & que vous ne l'attribuerez pas à aucune présomption de ma part : d'ailleurs, je n'ai pas lieu de croire que vous vouluſſiez m'empêcher de faire honnêtement ma fortune, quand elle se vient présenter à moi sans que je la cherche : car je veux mourir si le tour n'est pas venu de la propre bonté de la dame ; & j'espere, avec votre approbation, que je ne vivrai que pour la reconnoître de mon mieux. En un mot, pour ne pas tenir la curiosité du lecteur en suspens aussi longtems que le fut celle de Booth, il apprit à ce gentilhomme qu'une dame de sa connoissance, & qu'il lui avoit fait connoître à lui-même, lui faisoit des offres de l'épouser, & qu'il demandoit son agrément pour les accepter.

Booth auroit dû avoir l'esprit bien bouché, si, après ce discours du sergent, & ce qu'il avoit entendu dire à Me. Ellison, il lui eût fallu d'autre information au sujet de la dame. Il lui répondit donc vivement, & avec joie, qu'il lui donnoit un plein consentement d'épouser telle femme qu'il voudroit ; & que plus elle seroit riche & grosse dame, plus il seroit content de son mariage.

Je ne vous demande pas quelle eſt la dame, dit-il en riant; mais j'eſpere qu'elle ſera auſſi bonne femme que je ſuis convaincu que ſon mari le méritera.

Vous avez toujours eu trop de bonté pour moi, s'écria Atkinſon; mais ce que je vous promets, c'eſt que je ferai tout mon poſſible pour mériter la faveur qu'elle veut bien me faire : je puis aſſurer du moins qu'elle épouſera un honnête homme quoique pauvre; & qu'elle ne manquera jamais de tout ce que je pourrai lui donner ou faire pour elle, tant que je ſerai Joſeph Atkinſon.

Et ſon nom, Joſeph, eſt-ce un myſtere, dit Booth ?

Oui, monſieur, répondit le ſergent; je vous prie de ne pas inſiſter à me le demander; je croirois faire une indiſcrétion blâmable en la nommant.

Point du tout, repliqua Booth, je ſuis l'homme du monde le plus éloigné d'une telle curioſité. Je vous connois trop bien, pour imaginer que vous vouluſſiez découvrir le nom d'une belle dame. Booth alors prit la main d'Atkinſon, & l'aſſura de la joie qu'il reſſentoit de ſa bonne fortune. Le ſergent lui fit de ſon côté les remercimens les plus ſinceres : après quoi ils ſe quitterent, & Booth retourna chez lui.

Comme Me. Elliſon ouvrit la porte, Booth entra à la hâte, & eut bien de la

peine à s'empêcher de lui rire en face. Il monta auſſitôt les degrés, & ſe jettant dans un fauteuil en arrivant chez lui, il fit des éclats de rire qui ſurprirent beaucoup ſa femme, & d'abord lui cauſerent une eſpece d'effroi.

On peut bien penſer qu'Amelie demanda auſſitôt la cauſe de ce phénomêne; ſitôt que Booth fut en état de parler, ce qui ne fut qu'au bout de quelques minutes, il lui raconta le tout. Cette nouvelle ne l'affecta pas autant que ſon mari l'avoit été : au contraire, elle s'écria; je vous proteſte que je ne puis pas deviner ce qui vous fait voir cette affaire ſous une face ſi ridicule. Je crois réellement que Me. Elliſon a fait un bon choix : je ſuis perſuadée que Joſeph ſera un très-bon mari; &, à mon avis, c'eſt le plus grand bonheur qu'une femme puiſſe poſſéder.

Cependant quand Me. Elliſon vint dans la chambre peu après pour chercher les enfans, Amelie eut quelqu'envie de rire, ſurtout quand la premiere, ſe tournant vers Booth qui étoit alors préſent, lui dit; eh bien, capitaine, mon gentil ſergent eſt venu ce matin de bien bonne heure. J'ai grondé ma ſervante de l'avoir fait attendre ſi longtems à l'entrée comme un laquais, tandis qu'elle auroit pu le faire entrer dans le fond de mon appartement. A ces mots

Booth fit un grand éclat de rire ; & Amelie ne put pas s'en empêcher non plus.

Hélas ! s'écria Me. Elliſon, qu'ai-je donc dit pour vous cauſer une telle joie ? En même tems elle rougit & devint honteuſe, comme il arrive toujours aux perſonnes qui ſoupçonnent qu'on rit à leurs dépens, ſans ſavoir quelle eſt la cauſe qui les rend ainſi ridicules.

Booth continua encore à rire ; mais Amelie s'étant un peu remiſe, dit : je vous demande pardon, ma pauvre Me. Elliſon ; mais M. Booth a été toute la matinée d'une gaieté extrêmement ſinguliere ; je crois réellement que le même mal m'a gagnée.

Je vous demande pardon auſſi, madame, s'écria Booth, il y a des jours qu'on eſt extrêmement fou ſans ſavoir pourquoi.

Mais ſérieuſement, dit-elle, de quoi eſt-il queſtion ? De quelque choſe que j'ai dit du ſergent, je le parie ? Vous en pouvez rire tant que vous voudrez : je ne ſuis pas honteuſe d'avouer que c'eſt un des plus jolis garçons que j'aie jamais vu ; & j'avoue que j'ai grondé ma fille de l'avoir fait attendre à l'entrée ; qu'y a-t-il là tant à rire, je vous prie ?

Rien du tout, répondit Booth, & j'eſpere que le moment viendra, où vous le ferez entrer au fond de votre appartement.

Eh pourquoi non, monſieur, repliqua-t-elle ? par-tout où on le fera entrer, je ſuis ſûr qu'il ſe comportera toujours comme un galant homme. Amelie mit fin à la converſation, ſans quoi elle auroit pu être portée fort loin ; & Me. Elliſon n'étoit pas de la plus grande délicateſſe.

CHAPITRE IX.

Conduite héroïque du capitaine Booth.

BOOTH alla ce matin rendre viſite au colonel Bath, & y trouva le colonel James. Le colonel & le lieutenant parurent un peu piqués au premier abord : mais les choſes furent bientôt appaiſées. James s'avança le premier vers Booth, le prit par la main avec amitié, & dit..... Mr. Booth, je ſuis confus de vous voir; je vous ai fait injure, & je vous en demande pardon. Je ſuis maintenant bien convaincu, que ce que j'avois inſinué à mon frere, & que j'apprends qui a penſé produire des conſéquences ſi fâcheuſes, étoit abſolument ſans fondement; ſi vous voulez bien vous contenter des excuſes que je vous offre, & m'épargner le ſouvenir déſagréable de ce qui m'a conduit dans cette erreur, je vous en ſerai fort obligé.

Booth répondit : pour ce qui vous regarde, mon cher colonel, je ſuis pleinement ſatisfait; mais comme je ſuis ſûr que quelque coquin m'a deſſervi auprès de vous de la maniere la plus cruelle, j'eſpere que vous ne me priverez pas de l'occaſion de l'aller chercher par tout le monde.

Par toute la dignité de l'homme, s'écria

le colonel Bath, ce garçon parle en homme de courage ; ſa demande eſt juſte & raiſonnable.

Le colonel James héſita un moment ; enſuite il dit tout bas à Booth, qu'il lui donneroit ſur cette affaire toute la ſatisfaction poſſible, quand ils ſeroient ſeuls enſemble. Sur quoi Booth adreſſant la parole au colonel Bath, la converſation tomba ſur d'autres ſujets pendant le reſte de la viſite, qui fut courte ; enſuite ils s'en allerent tous les deux, laiſſant le colonel Bath auſſi bien qu'il étoit poſſible de l'eſpérer, à la ſatisfaction de Booth plus que du colonel James, qui n'auroit pas été fâché de trouver ſa bleſſure plus dangereuſe : car il commençoit à ſe laſſer d'une diſpoſition, qu'il appelloit plus querelleuſe qu'héroïque, & qui, comme il haïſſoit ſa femme tous les jours de plus en plus, lui faiſoit appréhender tôt ou tard de ſe trouver embarraſſé avec lui : car Bath étoit le plus ſenſible des freres ; & il avoit ſouvent juré devant le colonel James, qu'il mangeroit tout homme qui auroit l'inſolence de traiter mal ſa ſœur.

Le colonel Bath reſta bien convaincu que le colonel ſon frere & le lieutenant étoient ſortis dans le deſſein de tirer l'épée. Il n'avoit pas dit un ſeul mot pour les en détourner, convaincu que cela étoit juſte ; que Booth pouvoit en honneur exiger cette

ſatisfaction, & que le colonel ne pouvoit pas en donner une moindre. C'eſt pourquoi, quand il eut vu qu'il s'étoit déjà paſſé environ une demi-heure, il ſonna ſes gens pour demander ſi on n'avoit eu aucune nouvelle de ſon frere; & ayant répété la même queſtion de dix en dix minutes pendant plus de deux heures, & n'en apprenant point de nouvellés, il commença à ſe perſuader que, ſelon les apparences, il falloit que tous les deux euſſent été tués ſur le champ de bataille.

Tandis qu'il étoit dans cette incertitude, ſa ſœur vint le voir : malgré le deſir qu'il avoit de tenir ſon duel ſecret, le bruit en couroit par toute la ville. Sa ſœur lui ayant fait quelques complimens ſur l'état de ſa ſanté, & l'ayant un peu grondé de ſa trop grande vivacité de tempérament, le colonel lui demanda quand elle avoit vu ſon mari; elle lui répondit qu'elle ne l'avoit point vu ce matin. Alors il lui fit part de ſes ſoupçons, & lui dit qu'il étoit convaincu que ſon frere avoit mis l'épée à la main depuis quelques heures; & que, comme ils n'en avoient de nouvelles ni l'un ni l'autre, il commençoit à craindre le pis qui pouvoit en arriver.

Miſſ Bellamy, ni Me. Cibber n'ont jamais mieux joué la plus grande conſternation ſur le théâtre, que Me. James n'en fit paroître dans tout ſon air. Bon Dieu, mon frere,

s'écria-t-elle, que me dites-vous là ? Vous me cauſez une frayeur mortelle. Vîte un verre d'eau, ſi vous n'avez envie de me voir expirer à vos yeux. Quand, où, comment ont-ils eu cette querelle ? Pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée, puiſque vous en aviez connoiſſance ? n'eſt-ce pas aſſez de me tourmenter chaque jour en haſardant votre propre vie ; faut-il encore que vous laiſſiez dans le danger la vie d'un homme qui eſt, & qui doit être pour moi le plus cher de tous les hommes ? Prenez votre épée, mon frere, prenez votre épée, & plongez-la moi dans le ſein ; ce ſort ſera plus doux pour moi de votre part, que de porter dans mon cœur de telles frayeurs.... Ici elle avala le verre d'eau, & enſuite ſe renverſa dans ſa chaiſe, comme ſi elle alloit s'évanouïr.

Peut-être que ſi elle l'eût fait, le colonel ne lui auroit donné aucune aſſiſtance ; car elle l'avoit percé de plus de dix mille coups de poignards. Il ſe leva droit dans ſon fauteuil, en fronçant les ſourcils, ridant le front, jettant la flamme par les yeux, grinçant les dents, & ne reſpirant qu'horreur dans tous ſes mouvemens. Il reſta quelque tems dans cette poſture ſans rien dire : & jettant des regards de dédain ſur ſa ſœur, à la fin ſa voix ſe fit paſſage malgré la colere dont il étoit preſque ſuffoqué ; & il s'écria : ma ſœur, que vous ai-je

fait pour mériter la mauvaiſe opinion que vous venez de marquer ſur mon compte ? Par quelle action avez-vous pu conclure que je ſois un coquin & un lâche ? Regardez cette pauvre épée que jamais femme n'a vue, même dans ſon fourreau. Dites-moi, qu'a-t-elle fait pour mériter de votre part le déſir de la voir ſouillée du ſang d'une femme ?

Hélas, mon frere, s'écria-t-elle, je ne ſais ce que vous dites. Je crois que vous avez envie de me faire perdre le peu de forces & de ſens qui me reſte. Ai-je donc dit quelque choſe dans la violence de la douleur où vous m'avez plongée, pour mériter que vous entriez dans une telle colere ?

Ce que vous avez dit, répondit le colonel ? ce que vous avez dit ? Morbleu, ſi un homme m'en avoit dit autant, s'il m'avoit fait ſentir qu'il oſât même le penſer, je lui aurois fait manger mon épée. Oui, par toute la dignité de l'homme, j'aurois réduit ſa cervelle en poudre. Mais je conſidere que c'eſt une femme qui a prononcé ces diſcours, & je me tranquilliſe. Conſiderez, ma chere, que vous êtes ma ſœur; armez-vous de plus de courage. Je n'ai fait que vous parler de ma crainte; peut-être les choſes ne ſont-elles pas arrivées comme je ſoupçonne: quoi qu'il en ſoit, vous aurez du moins la conſolation que votre

tre mari s'eſt conduit avec la dignité qui convient, & qu'il meurt dans le lit d'honneur.

Ne me parlez point d'une telle conſolation, répondit la Dame; c'eſt une perte à laquelle je ne pourrai pas ſurvivre. Mais quoi! je reſte ici à me lamenter; je veux aller voir & connoître à l'inſtant tout mon malheur, pourvu que mes jambes tremblantes puiſſent me conduire juſqu'à mon caroſſe. ..... Bon jour, mon cher frere, quoi qu'il arrive de moi, je ſuis bien aiſe de vous trouver hors de danger. Le colonel lui fit les complimens d'uſage; & elle ſortit de la chambre; mais étant rentrée ſur le champ: Mon frere, lui dit-elle, faites-moi le plaiſir de me prêter votre laquais pour aller chez ma marchande de modes; dans l'état où je ſuis, c'eſt un miracle que je me ſois reſſouvenue. On appela le laquais, & Me. James lui donna ſa commiſſion, qui étoit de contremander les ordres qu'elle lui avoit donnés dans la matinée, de lui faire un nouveau deshabillé de brocard. Dieu ſait, dit-elle, quand je pourrai porter du brocard, ni ſi j'en porterai plus jamais! Alors, ayant répété le meſſage au domeſtique, de crainte qu'il ne fît quelque mépriſe, elle recommença à déplorer ſa triſte deſtinée, & partit auſſi-tôt, laiſſant le colonel dans l'attente de rece-

voir de promtes nouvelles du malheureux ſuccès de la bataille.

Quoique le lecteur ait peut-être la même curioſité, il nous permettra de ne point la ſatisfaire, juſqu'à ce que nous ayons expliqué un accident que nous avons raconté dans ce même Chapitre, que nous croyons devoir développer. Le critique, j'en ſuis sûr, eſt déjà au fait que j'entends parler de la conduite de James envers Booth, qui, d'après ce que nous avions dit ci-devant, ne paroiſſoit pas devoir être attendue.

Il faut ſe reſſouvenir que la colère que le premier de ces Meſſieurs avoit conçue contre l'autre, venoit d'un faux rapport de Miſſ Mathieu, qui avoit fait entendre au colonel James que Booth avoit, auſſi baſſement que méchamment, attaqué ſon caractère par de mauvais diſcours.

Or, de tous les miniſtres de vengeance, il n'y en a point que le diable ſache manier ſi adroitement, que ceux qu'il met en œuvre pour exécuter les projets déſaſtreux d'une maîtreſſe en colère. On n'a pas plutôt exercé ſa vengeance ſur l'amant qui a offenſé, qu'on s'en répent; & alors toute la colère, qui auparavant s'étoit exercée contre l'objet aimé, ſe tourne avec plus de fureur ſur la perſonne de ſon aſſaſſin.

Miſſ Mathieu, donc, n'eut pas plutôt appris que Booth étoit tué, (car cette nou-

velle avoit été répandue même par un Colonel de l'armée) qu'auſſi-tôt elle conclut que c'étoit James qui avoit fait le coup. Elle fut extrêmement fâchée de ce malheur; ſon cœur recommença à s'attendrir. Les raiſons ſur leſquelles elle avoit fondé ſon amour pour Booth, lui revinrent dans l'eſprit avec les couleurs les plus vives & les plus fortes; ſes ſujets de haine s'affoiblirent & diſparurent; ou, s'il lui reſtoit encore quelque ſouvenir de ce qui avoit pu la déſobliger, ſon cœur devint l'avocat zélé de Booth, & lui perſuada qu'elle devoit plutôt s'en prendre à ſa deſtinée qu'à lui, & que, ſans être un coquin, il n'auroit pu ſe conduire autrement qu'il avoit fait.

Dans cette ſituation de ſon ame, elle ſe conſidera comme la meurtriere d'un homme innocent, & ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour elle, d'un homme qu'elle avoit aimé, & qu'elle aimoit encore avec toute la paſſion imaginable. Elle regarda James comme l'inſtrument qu'elle avoit mis en uſage pour faire ce meurtre: or comme des gens, qui, par témérité ou par inadvertance, ont employé quelqu'inſtrument animé ou inanimé pour faire du mal, ont coutume de haïr les inſtrumens innocens dont ils ſe ſont ſervis; (car tel eſt le moyen ſubtil que l'eſprit invente pour nous excuſer, parce que nous ſommes les derniers objets ſur qui nous voudrions aſſou-

vir notre vengeance) Miſſ Mathieu rejetta toute ſa haine & ſa malédiction ſur James, comme ſur l'exécuteur d'un projet qu'elle avoit inventé elle-même, & qu'elle avoit cherché à effectuer.

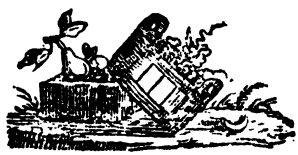
Elle entra donc dans une agitation qui ne différoit guère de la fureur, & lui écrivit la lettre ſuivante.

« J'eſpère que ma lettre vous trouvera » déjà entre les mains de la juſtice, pour » le meurtre de votre meilleur ami. A la » vérité il ſemble avoir mérité ce ſort en » choiſiſſant un inſenſé pour ſon ami; car » quel autre qu'un inſenſé auroit pu croire » ce que la colère & la rage ſuggérent à » une femme mépriſée! Cette hiſtoire étoit » ſi peu vraiſemblable, que ſi je la racon- » tois, on auroit peine à croire que je par- » laſſe ſérieuſement. Sachez donc, homme » méchant & cruel, que le pauvre Booth » vous aimoit plus que perſonne au monde. » Je crois qu'en faiſant votre éloge il a » été auſſi faux, que moi dans tout ce » que je vous ai dit de lui. Si cette con- » noiſſance peut faire votre déſeſpoir, c'eſt » le comble des deſirs de la malheureuſe » F. Mathieu. »

Cette lettre a été remiſe à l'Auteur de cette hiſtoire par Mr. Booth lui-même, qui l'avoit eue des mains du colonel James. Quant aux autres anecdotes qui concernent Miſſ Mathieu, il les a ſues d'une

ſervante de cette Dame, qui étoit dans les ſecrets de ſa maîtreſſe, & qui, après avoir quitté ſon ſervice, vint demeurer chez une jeune Dame, intime amie de l'Auteur.

Il a recueilli beaucoup d'autres matériaux particuliers d'un des clercs du Bureau univerſel d'adreſſes, lequel entretenant connoiſſance généralement avec tous les domeſtiques, eſt informé des ſecrets de preſque toutes les familles du Royaume.



CHAPITRE V.

Qui eſt le dernier du cinquième Livre.

NOUS allons maintenant retourner au colonel James & à Mr. Booth. En ſortant de chez le colonel Bath, ils ſe promenerent enſemble avec des intentions plus pacifiques que n'avoit conjecturé ce gentilhomme, qui ne rêvoit qu'épées, canons & exploits de guerre. La voliere du parc fut le lieu que James choiſit pour ouvrir ſon cœur à Booth. Quand ils y furent arrivés, James lui dit tout ce que le lecteur ſait déjà, & lui remit la lettre qu'on a vue à la fin du Chapitre précédent.

Booth en marqua beaucoup de ſurpriſe, non ſans faire mille imprécations contre la méchanceté de Miſſ Mathieu; ſur quoi James le reprit, en diſant qu'il ne devoit pas parler avec tant d'horreur, d'actions dont l'amour qu'on avoit pour lui avoit été la ſeule cauſe.

Pouvez-vous, mon cher colonel, s'écria Booth, prononcer dans la même phraſe le mot d'amour & le nom d'une telle femme?

Oui, ma foi, je le puis, dit James; car que le diable m'emporte, ſi je connois une plus aimable femme dans le monde. Ici il

commença à décrire toute ſa perſonne : mais ne pouvant pas inſerer ici cette deſcription dans ſon entier, nous l'obmettrons abſolument ; il la conclut en diſant ; Oui, je veux mourir ſi je ne la crois pas la plus belle créature de l'Univers. Je donnerois moitié de mon bien, Booth, pour qu'elle m'aimât autant qu'elle vous aime, quoiqu'à le bien prendre, je pourrois me repentir du marché : car peut-être qu'alors je ne me ſoucierois plus d'elle.

Mon cher Colonel, répondit Booth, il y a quelque choſe de bien ſingulier dans votre façon de penſer. Véritablement la beauté eſt l'objet du goût ; les grandes qualités le ſont de l'admiration ; & les bonnes de l'eſtime ; mais que le diable m'emporte, ſi je crois que l'objet de l'amour ſoit autre choſe que l'amour même.

N'y a-t-il pas, repliqua James, quelque choſe de trop intéreſſé dans cette opinion ? mais, ſans conſidérer l'amour ſous ce point de vue, n'eſt-ce pas la choſe la plus inſipide ? Tout huile, tout ſucre, tout miel ! Morbleu, c'en ſeroit aſſez pour faire perdre l'appétit à un ſéminariſte. Vive un peu d'acide pour l'aiguiſer.

Je n'aime point à raiſonner par allégories, s'écria Booth ; mais, en fait d'amour, je déclare que je n'y ai jamais rien trouvé de raſſaſiant. J'ai vécu preſque ſeul avec ma femme depuis plus de trois ans, ſans

m'être jamais laſſé de ſa compagnie, ni en avoir deſiré d'autre; & je proteſte que jamais je n'ai eu recours à cet acide dont vous parlez pour aiguiſer mon appétit.

Cela eſt bien extraordinaire & bien romaneſque, reprit le Colonel. S'il falloit que je reſtaſſe enfermé trois ans avec la même femme; le Ciel m'en préſerve! je crois que rien ne pourroit m'empêcher de mourir d'ennui, ſi ce n'eſt un caractère auſſi violent que celui de Miſſ Mathieu. Quant à l'amour, il me rendroit malade à périr; il ne faudroit pas pour cela la vingtième partie du tems que je dis. Si j'y étois condamné, voyons quelle femme je deſirerois avoir: je ne crois pas qu'aucune vertu pût être ſuffiſante. Avec le courage d'une tigreſſe, je voudrois qu'elle fût prude, querelleuſe, ſavante, critique, bel eſprit, politique & jacobite: alors, peut-être qu'une contradiction perpétuelle entretiendroit notre courage; & nous donnant au diable l'un l'autre vingt fois par jour, nous ferions en ſorte de traîner notre miſérable vie, ſans périr de la ratte, ni de vapeurs.

Ainſi vous ne comptez donc pas rompre avec cette femme, s'écria Booth?

Pas plus que je n'ai fait, ſi je puis y parvenir, répondit le Colonel.

Et vous vous reconcilierez avec elle, dit Booth?

Oui ma foi je le ferai, ſi je puis, répon-

dit le Colonel..... Je penſe que vous n'avez rien à dire à cela.

Ah! rien du tout, mon cher ami, dit Booth; ce n'eſt que par rapport à vous que j'en parle.

Je vous crois, dit le Colonel; cependant, permettez-moi de vous dire que vous êtes un homme extraordinaire, de ne pas exiger que je la quitte par rapport à vous-même. Je commence à plaindre cette femme, en vérité, d'avoir placé ſon affection peut-être ſur le ſeul homme d'Angleterre qui n'eût pas voulu y répondre. Pour moi je vous proteſte que je l'aime plus que toutes les autres: & tant que les choſes ſeront ainſi, mon ami, quand elle auroit l'ame auſſi remplie d'iniquités que la boëte de Pandore l'étoit de maladies, je la tiendrois ſerrée dans mes bras; je prendrois garde ſeulement d'en tenir le couvercle bien fermé, de crainte de malheurs..... Mais venez, mon cher Booth, dit-il, parlons de vos affaires. Car je ſuis honteux de les avoir négligées ſi long-tems; la ſeule colère qui me reſte contre cette femme, c'eſt qu'elle en ait été la cauſe.

Booth dit alors au Colonel les promeſſes que lui avoit faites le jeune Lord; ſur quoi James lui prit la main, & lui ſouhaita de bon cœur une heureuſe réuſſite, en s'écriant: Je vous aſſure que ſi vous êtes aidé de ſon crédit, il ne vous en faut pas

d'autre. Je ne ſavois pas que vous le connuſſiez.

Booth lui répondit que ce n'étoit qu'une nouvelle connoiſſance, & qu'il lui étoit recommandé par une Dame.

Une Dame, s'écria le Colonel! fort bien, je ne vous demande pas ſon nom. Vous êtes un homme heureux, Booth, avec les femmes: je puis vous certifier qu'il n'y a point de meilleure recommandation auprès de lui. Ce Pair aime les femmes pour le moins autant que Marc-Antoine les a jamais aimées; & ce n'eſt pas ſa faute, s'il n'a pas autant dépenſé de bien avec elles. Quand une fois il jette les yeux ſur une femme, rien ne lui coûte pour ſe la procurer.

Oui vraiment! dit Booth; eſt-ce là ſon caractère?

Oui ma foi, répondit le Colonel: & c'eſt celui de la plupart des autres hommes. Il y en a peu, je crois, à qui rien coûte plus que leur argent. Juſqu'à la bourſe, c'eſt la deviſe; bien des gens bornent là leur amour auſſi bien que leur amitié. Mais pour lui, je n'ai jamais connu perſonne ſemer l'argent ſi libéralement dans ces ſortes d'occaſions. Vous voyez, mon cher Booth, que je vous parle en toute confiance.

Je le crois, s'écria Booth; cependant

je ne vois pas quelle preuve vous me donnez maintenant de cette confiance.

Ne vous ai-je pas fait voir, répondit James, où vous pouvez porter *votre marchandiſe au marché*? C'eſt un ſecret que je ne voudrois pas indiquer à tout homme qui ſeroit dans votre ſituation, & tout bien conſidéré.....

Je ſuis fort fâché, Monſieur, s'écria Booth très-ſérieuſement & en devenant d'une pâleur mortelle, que vous ayez conçu de moi une telle idée. Cette penſée me glace tout le ſang dans les veines. Je ne veux pas croire qu'il y ait de tels miſérables dans le monde; mais il n'y en a point pour qui j'euſſe moitié tant d'horreur que pour moi-même, ſi mon eſprit m'eût jamais ſuggéré une indignité de cette nature. J'ai eſſuyé quelques malheurs dans la vie: je ne ſais pas ſi je ſuis réſervé à de plus grands encore: mais, grace au Ciel, mon honneur eſt toujours en mon pouvoir; & je puis hardiment promettre à la fortune, que, quelque choſe qu'elle faſſe, elle ne m'en dépouillera jamais.

Ne vous ai-je pas marqué cette confiance, mon cher Booth, répondit le Colonel? ce que vous me dites ici, ne fait que juſtifier mon opinion; je conviens avec vous, que tout bien conſidéré, ce ſeroit le plus haut degré d'infamie.

Infamie en effet! répondit Booth: quoi

proſtituer ma femme !..... puis-je croire qu'il y ait au monde de tels coquins ?

Je ne ſais pas cela, dit le Colonel ; mais ce dont je ſuis sûr, c'eſt que j'étois bien éloigné de vouloir vous inſinuer rien de pareil. J'ai peine à imaginer même comment vous avez pu concevoir une telle penſée. Les *marchandiſes* que j'entendois n'étoient autre choſe que la charmante perſonne de Miſſ Mathieu, pour qui je ſuis convaincu que Mylord ſeroit diſpoſé à donner le plus haut prix pour vous venger en me l'arrachant.

A cette déclaration la ſérénité reparut ſur le viſage de Booth ; il lui répondit en ſouriant qu'il comptoit que le Colonel n'avoit pas beſoin d'aucunes aſſurances ſur cet article. Cependant, quoiqu'il fut ſatisfait par rapport aux ſoupçons du Colonel, ſon diſcours lui fit naître dans la cervelle quelques chimeres, qui ne lui donnerent pas peu d'inquiétudes. Le lecteur, un peu intelligent, peut aiſément pénétrer ce que c'étoit que ces chimeres ; mais, en cas qu'il ne le faſſe pas, nous lui donnerons dans la ſuite les facilités de les développer. Nous finirons ici ce dialogue, & en même-tems le cinquième livre de cette hiſtoire.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Panégirique de la beauté, & autres matieres gráves.

LE colonel & Booth ſe promenerent enſemble juſqu'au logis du dernier : car ce n'étoit pas le jour de la ſemaine où tous les quartiers de la ville étoient indifférens à Booth ; ainſi il ne put pas accompagner le colonel.

Quand ils arriverent à *Spring-Garden*, Booth fut étonné de ne trouver perſonne à la maiſon que ſa ſervante. Amelie avoit accompagné Me. Elliſon & ſes enfans chez Mylord. Sa petite fille ayant marqué peu d'envie d'aller ſans elle, cette tendre mere avoit eu la complaiſance de l'accompagner.

Booth eut à peine fait entrer le colonel dans ſon appartement, qu'un domeſtique envoyé par Me. James vint frapper à la porte d'un air empreſſé. La Dame n'ayant pas trouvé ſon mari chez lui à ſon retour, commençoit à ſe déſeſpérer, & avoit fait

tout ce que la décence exige dans ces occasions. On alla chercher un apothicaire avec de l'eſprit de corne de cerf, & du ſel volatil; on manda un médecin, & on dépêcha des meſſagers de tous côtés : on en envoya entr'autres un aux informations dans la maiſon de ſon prétendu adverſaire.

Le domeſtique apprenant que ſon maître étoit dans la maiſon & en bonne ſanté, monta vîte pour l'informer de la ſituation fâcheuſe où il avoit laiſſé ſa pauvre maîtreſſe à la maiſon, & en même tems du ſujet de toute ſon affliction, diſant que ſa Dame étoit allée voir ſon frere, & qu'elle y avoit appris que le capitaine Booth l'avoit tué en duel.

Le colonel ſourit à ce récit, & dit au domeſtique de courir pour aſſurer le contraire. Enſuite ſe tournant vers Booth, il lui dit : A-t-on jamais vû un garçon auſſi ſingulier que ce frere ? Je ſavois bien autrefois que ſa conduite étoit un peu extraordinaire : il faut qu'il m'ait entendu vous dire tout bas que je vous donnerois ſatisfaction : il ne lui en aura pas fallu davantage, pour conclure que nous allions nous battre. Au diable ſoit l'homme : je commence à m'en laſſer furieuſement, & je voudrois en être débarraſſé, ſans me couper la gorge avec lui; car je crains quelquefois qu'il ne me force à en venir là,

pour me récompenſer de l'avoir fait Lieutenant-Colonel.

Tandis que ces deux gentilshommes faiſoient des commentaires ſur l'humeur du troiſieme, Amelie revint avec ſa compagnie; & tous, c'eſt-à-dire, les deux Dames & les enfans, entrerent chargés de coliſichets, comme s'ils revenoient d'une foire. Amelie, qui avoit été enchantée dans toute la matinée du plaiſir exceſſif qu'elle avoit vu prendre à ſes enfans, trouvant le colonel James avec ſon mari, & remarquant entr'eux les ſignes les plus évidens d'une réconciliation que Booth avoit deſirée depuis long-tems avec tant d'ardeur, devint ſi tranſportée de joie, que ſon bonheur étoit à peine ſuſceptible d'augmentation. L'exercice avoit répandu le plus beau vermillon ſur ſes joues; la plus charmante humeur avoit tellement embelli ſes traits, & rendu la vivacité de ſes yeux ſi pénétrante, qu'elle étoit toute reſplendiſſante de beauté. Elle parut alors telle que Milton décrit Eve, *ornée de tout ce que la terre ou le Ciel pouvoit lui prodiguer pour la rendre aimable:* ou bien, *les graces brilloient dans tous ſes mouvemens; le Ciel étoit dans ſes yeux, la dignité & l'amour dans tous ſes geſtes;* ou, comme Waller dit d'une maniere plus douce, mais moins ſublime: *La douceur, la vérité & toutes les graces que le tems & l'uſage ont enſeigné à mettre en œu-*

vre, les yeux les ſaiſiſſent en un inſtant ; & les liſent diſtinctement ſur ſon viſage. Ou bien, ſi l'on me permet de citer encore un Poëte, le plus doux de tous, Amelie paroiſſoit être la perſonne même dont Puckling a écrit les vers ſuivans, où il dit en parlant de Cupidon :

Ses regards aimables, ſes feux enchanteurs, ſes geſtes gracieux, ſes ſourires attrayans, tout ce qui peut réveiller & enflammer les deſirs, tout ce qui commande avec douceur, tout ce qui attire invinciblement, il porte tout cela dans deux beaux yeux, & il demanda permiſſion de s'y loger lui-même.

Telle étoit Amelie, lorſqu'elle entra dans ſon appartement. Après avoir ſalué le colonel, elle courut à ſon mari, & lui dit : Jamais on n'a rien vu de ſi heureux que vos petits enfans l'ont été ce matin. Nous devons tout cela aux bontés de Mylord : je n'ai rien vu de ſi bon & de ſi généreux ; enſuite elle dit à ſes enfans de montrer leurs préſens, dont la valeur montoit à une groſſe ſomme : car parmi toutes ces bagatelles, il y avoit une montre d'or, qui coutoit plus de vingt guinées.

Au lieu de marquer dans cette circonſtance autant de ſatisfaction qu'Amelie l'attendoit, Booth lui répondit d'un air ſérieux : Mais, ma chere, je vous prie, comment faudra-t-il payer toutes ces obligations à Mylord ? Pouvez-vous faire une queſtion

ſi ridicule, s'écria Me. Elliſon? Que vous connoiſſez peu ſa généroſité d'ame (car ſûrement le caractère de mon couſin mérite ce nom) quand vous appelez du nom d'obligations quelques bagatelles données à des enfans! En vérité, mon cher, s'écria Amelie, j'aurois arrêté ſes mains, s'il eût été poſſible: à la fin j'ai été forcée de le refuſer abſolument; ſans quoi je crois qu'il auroit donné à mes enfans la valeur de cent livres: car je n'ai jamais vu perſonne ſi paſſionné pour les enfans, ce qui prouve la plus grande bonté de caractère. Monſieur, dit-elle en ſe tournant vers le colonel, je vous demande pardon; je ne devrois pas vous entretenir de tout cela; mais je penſe que vous aurez aſſez de bonté pour vouloir bien excuſer la folie d'une mere.

Le colonel lui fit un ſalut d'approbation: bientôt après ils s'aſſirent tous pour prendre un petit repas; car le colonel avoit promis à Booth de dîner avec lui, dès qu'ils étoient entrés enſemble, & ce qu'il avoit appris depuis de ſa maiſon, lui avoit encore donné moins d'envie d'y retourner qu'auparavant.

Outre ces deux raiſons, il en avoit une troiſieme pour paſſer la journée avec ſon ami: & c'étoit le deſir de la paſſer avec la femme de Booth. Quand le colonel avoit vu d'abord Amelie en France, elle ne faiſoit que de ſortir d'une maladie qui l'avoit

minée, & elle étoit alors maigre & pâle; outre cela les engagemens qu'il avoit alors avec Miſſ Bath l'occupoient entiérement, & garantiſſoient ſon cœur des impreſſions de toute autre femme : quand il avoit dîné une fois avec elle à Londres, les chagrins qu'elle avoit eſſuyés peu auparavant, avoient terni ſa beauté ; d'ailleurs, le colonel, comme nous l'avons vu, étoit occupé à la pourſuite d'une nouvelle maîtreſſe ; maintenant il n'avoit plus ces empêchemens : car, quoique le lecteur ait vu tout-à-l'heure la déclaration vive de ſa paſſion pour Miſſ Mathieu, il peut ſe rappeler qu'il en avoit eu la poſſeſſion pendant plus de quinze jours ; & une des propriétés de cette eſpece de paſſion, c'eſt de pouvoir aimer avec une égale violence une demi-douzaine, ou même dix objets différens dans le même tems.

Tels furent les charmes que déployoit alors Amelie, & dont nous avons tâché de donner plus haut une foible idée, qu'aucune autre beauté n'auroit pu le garantir de ſon pouvoir : & s'il faut avouer ici franchement la vérité, quand la portion la plus grâve, ou plutôt, hipocrite, du genre humain, devroit y trouver à redire, je ſuis fermement perſuadé qu'il eſt auſſi impoſſible de refuſer ſon admiration à une beauté exquiſe, ou de ne pas goûter du plaiſir en la voyant, que de ne point ſentir la chaleur

lorſqu'on eſt expoſé aux rayons les plus brulans du ſoleil : dans ces occaſions, fuir, eſt tout ce que nous pouvons de mieux ; cependant, ſi on eſt obligé de convenir que nous avons le pouvoir de fuir, on doit avouer auſſi, qu'il faut avoir la plus forte réſolution pour prendre ce parti : car, comme dit Dryden ; quand *on voit le Paradis ouvert ſur un viſage*, qu'il eſt bien naturel de ſouhaiter d'y entrer ! & qu'il eſt difficile de s'éloigner de cet aſpect aimable !

Cependant, mes jeunes Lecteurs, quelque difficile que cela ſoit, il le faut abſolument, & même ſur le champ : ne vous flattez pas que le feu ne brule pas auſſi bien qu'il échauffe ; plus long-tems nous reſtons à ſa portée, plus nous brulons. L'admiration d'une belle femme, fut-ce celle de notre meilleur ami, peut être innocente dans le commencement ; mais n'eſperons pas qu'elle reſte toujours telle ; les deſirs viennent ſûrement à la ſuite, & entraînent après eux l'eſpérance, les projets, les intrigues, & une longue kyrielle de malheurs. On peut appliquer proprement aux affaires de ce genre, la maxime ſi connue, que *perſonne ne devient un grand criminel tout d'un coup.* Il en arrive de nous dans ces ſortes de cas, comme des voyageurs, qui marchent ſans précautions dans certains cantons de l'Arabie déſerte, où les ſables

trompeurs les gagnent imperceptiblement, juſqu'à ce qu'ils en ſoient tout-à-fait entourés, & qu'ils y périſſent. Dans ces circonſtances, la ſeule ſureté conſiſte à retirer ſon pied, dès le premier inſtant qu'on s'apperçoit que l'on gliſſe.

Cette digreſſion paroîtra peut-être impertinente à quelque Lecteur : nous n'avons pu cependant nous diſpenſer de leur donner ces avertiſſemens, puiſque, de toutes les paſſions, il n'y en a point dont nous devions nous garder davantage que de celle qu'on appelle l'amour : il n'en eſt point qui nous préſente, ſur-tout dans l'âge turbulent de la jeuneſſe, des tentations ſi douces, ſi fortes, & preſque irréſiſtibles. Aucune n'a jamais produit dans la vie privée tant de tragédies fatales & lamentables ; & ce qu'il y a de pis, il n'en eſt point dont le poiſon gagne & affecte ſi aiſément le cœur. L'ambition ne produit guère de maux, que quand elle eſt logée dans un cœur cruel & ſauvage. L'avarice ne germe preſque que dans le ſol le plus ſtérile & le plus pauvre. Au contraire, l'amour s'inſinue d'ordinaire dans les cœurs les plus riches & les plus nobles : & ſi l'on n'a le plus grand ſoin d'y veiller, de l'élaguer & d'en arracher les mauvaiſes herbes, qui ne naiſſent que trop ſouvent autour de lui, il pouſſe ſans meſure ; & loin de produire rien de déſirable, il étouffe & tue tout ce qu'il y a de bon

& de noble dans le cœur, où il regne en Souverain. Pour finir l'allégorie, la tendreſſe & le bon naturel, la bravoure, la généroſité, & toutes les vertus en général, ne ſont ſouvent que les inſtrumens qu'on fait ſervir à effectuer les deſſeins les plus pernicieux de ce tyran qui ſubjugue tout.

CHAPITRE II.

Qui à mon avis paroîtra aſſez naturel à tous les Lecteurs mariés.

Si la table du pauvre Booth n'offrit à la faim du Colonel que des mets aſſez indifférens, il y trouva le régal le plus excellent dans un genre bien plus doux. Le Colonel commença alors à s'étonner en lui même de n'avoir pas encore remarqué cette beauté charmante & incomparable. Sa ſurpriſe étoit ſi naturelle, que, de peur qu'elle produiſit le même effet ſur nos Lecteurs, nous avons cru devoir en donner la ſolution dès le Chapitre précédent.

Pendant les deux premieres heures, le Colonel avoit à peine détourné les yeux de deſſus Amelie : il étoit déja ſaiſi par ſa ſurpriſe, avant que ſon cœur ſe ſoupçonnât dans aucun danger : cependant, ſon eſprit ne lui eut pas plutôt découvert un certain ſecret, qu'il lui ſuggera en même tems un peu de prudence. La connoiſſance qu'il avoit un ſecret à cacher, ainſi que le ſoin de le cacher, prirent chez lui naiſſance dans le même inſtant. Pendant tout le reſte du jour il fut plus circonſpect, & ſe contenta de jetter, de tems à autre, ſur Amelie, un

regard à la dérobée, ſur-tout quand un ſérieux un peu extraordinaire, de la part de Booth, lui fit craindre que ſa premiere conduite n'eût fait remarquer à ſon ami le goût violent qu'il avoit pris bruſquement pour ſa femme, même avant que de s'en être apperçu lui-même.

Amelie fut tout le jour de la meilleure humeur, & de la plus grande vivacité du monde, elle ne fit pas une ſeule fois attention à cet air mécontent de ſon mari; tant il eſt vrai, comme nous l'avons déja dit ailleurs, que le crime eſt beaucoup plus clairvoyant que l'innocence. Si Booth avoit réellement fait, ſur la façon d'agir du Colonel, cette remarque, que celui-ci ſoupçonnoit lui-même, c'eſt ce que nous n'entreprendrons pas de décider: cependant il étoit aſſez important de dire, comme nous le pouvons faire avec aſſez de certitude, que le changement de conduite de Booth fut aſſez remarquable. Il ne mit plus dans ſa converſation rien de ſa vivacité précédente; & ſon air, qui ordinairement étoit l'image de la douceur & de la bonne humeur, s'il ne devint pas le ſiége de la triſteſſe & de l'aigreur, paſſa du moins à la gravité & à la mélancolie.

Quoique le ſoupçon du Colonel eût produit, ſur ſa façon d'agir, l'effet que nous avons dit, il ne put pas ſe réſoudre à s'en départir: en un mot, il étoit ſur ſon

ſiége comme s'il y eut été cloué par enchantement, jettant des coups d'œil de tems à autre, & irritant ſa paſſion naiſſante, ſans avoir aſſez de pouvoir ſur lui-même pour s'en aller, juſqu'à ce qu'enfin la décence le contraignit à mettre fin à cette viſite hors de ſaiſon. Quand le mari & la femme furent reſtés ſeuls, la derniere reprit le ſujet de ſes enfans, & raconta en détail à Booth tout ce qui s'étoit paſſé chez Milord: quoiqu'il n'en fût pas content, il affecta de prendre plaiſir à ce récit; cette affectation, quelque mal-adroitement qu'il jouât ſon rôle, ne fut pas remarquée par Amelie: elle ne pouvoit pas concevoir un mécontentement qu'elle n'avoit pas le plus foible ſoupçon d'avoir cauſé, ſur-tout dans un tems où elle imaginoit, que ſon mari devoit être pleinement ſatisfait de ſa réconciliation avec le Colonel James.

Booth paſſa la plus grande partie de la nuit ſans fermer la paupiere; & ſi durant le reſte on peut dire qu'il dormit, à peine jouit-il du repos. Ses yeux ne furent pas plutôt fermés qu'il fut tourmenté par des ſonges effrayans, qui le jetterent dans une ſituation ſi cruelle, que bientôt il reveilla ſon Amelie, & jetta l'allarme dans ſon cœur, par la crainte qu'il ne fût attaqué de quelque maladie fâcheuſe, quoiqu'aucune chaleur extraordinaire, ni autre indication, ne pût faire appercevoir en lui les moindres

ſimptômes

ſimptômes de fievre, & qu'il fût plus frais qu'à l'ordinaire.

Booth aſſura ſa femme qu'il ſe portoit fort bien, mais qu'il n'avoit aucune envie de dormir ; de ſon côté, elle dit adieu au ſommeil, pour faire avec lui la converſation. Milord en fut le ſujet ; elle lui répéta toutes les hiſtoires qu'elle avoit entendu raconter à Me. Elliſon, de la tendreſſe de ce Seigneur pour ſa ſœur, ſon neveu & ſa niece. Il eſt impoſſible, mon cher, lui dit-elle, de décrire l'amitié qu'ils ont pour leur oncle, ce qui, à mon avis, prouve, inconteſtablement, qu'il a pour eux la bonté d'un pere. Elle continua ainſi pendant quelques momens, & conclut enfin qu'il étoit bien dommage que peu de gens euſſent une ame ſi généreuſe jointe à une fortune auſſi immenſe.

Booth, au lieu de répondre directement à ce diſcours d'Amelie, s'écria froidement : Mais penſez-vous, ma chere, qu'il ait été bien d'accepter tous ces bijoux de prix que nos enfans ont rapportés à la maiſon ? Je vous le demande encore ; quel retour pouvons-nous faire pour de tels préſens ?

En vérité, mon cher, s'écria Amelie, vous enviſagez les choſes d'un air trop ſérieux. Je ſuis la derniere perſonne du monde qui voulût exténuer la bonté de Milord (car je penſerai toujours qu'il nous oblige infiniment) ; cependant vous conviendrez

que ces bagatelles ſont de vraies miſeres pour un homme qui a une fortune auſſi conſidérable. Quant au retour, ſes bontés ſont plus que payées par la ſatisfaction qu'il en reçoit lui-même, & je ſuis convaincue qu'il n'en attend point d'autre.

Ma chere, s'écria Booth; vous jugez des autres par vous même. Je conviens que je n'ai encore apperçu aucune raiſon de blâmer votre diſcernement; peut-être que j'ai eu tort de me donner tant d'inquiétudes pour cela.

Inquiétude! mon cher Booth, dit Amelie vivement. Oh Ciel! cela vous a rendu inquiet?

Je vous avoue même, répondit Booth, que c'eſt la ſeule raiſon qui ait troublé mon repos.

Eh bien donc, dit Amelie, je voudrois que toutes ces choſes euſſent été au diable, avant que les enfans les euſſent vues: quelque raiſon que j'aie de penſer autrement que vous, je proteſte qu'à l'avenir, ils n'accepteront pas de préſens pour la valeur d'un liard. Si pour cela j'ai été cauſe de votre inquiétude, vous me devez du moins la juſtice de croire que j'étois totalement innocente.

A ces mots Booth la prit dans ſes bras, & lui fit les plus tendres careſſes, en répétant avec emphaſe, le mot, *innocente?* Que le Ciel, s'écria-t-il, me préſerve de

jamais penſer autrement ; vous êtes la meilleure & la plus charmante des femmes.

Mais, dit-elle, en ſouriant.... avouez-moi la vérité, mon cher : je vous promets de ne pas vous blâmer ni vous méſeſtimer pour cela. N'y a-t-il pas un peu d'orgueil dans cette appréhenſion d'avoir des obligations ?

Peut-être que oui, répondit-il, ou même ſi vous voulez, un peu de crainte. Il eſt vrai que je redoute les obligations, comme la pire eſpèce de dettes ; car j'ai obſervé en général, que ceux qui rendent des ſervices, s'attendent d'être payés au centuple.

Ici finit tout ce qu'il y eut d'intéreſſant dans leur diſcours ; peu après ils ſe rendormirent dans les bras l'un de l'autre. Depuis cet inſtant, Booth n'éprouva plus d'inquiétudes, & ſes rêves ne furent plus troublés.

Cependant leur ſommeil avoit été ſi interrompu dans la premiere partie de la nuit, que, comme il étoit tard lorſqu'ils s'étoient livrés au doux ſommeil que je viens de dire, ils garderent le lit le lendemain juſqu'à midi, qu'ils ſe leverent avec la plus grande gaieté ; &, tandis qu'Amelie étoit occupée aux affaires de la maiſon, Booth alla voir le Colonel bleſſé.

Il trouva ce Gentilhomme toujours en bon train de ſe rétablir, & il en fut plus charmé, qu'il n'eut lieu de l'être de ſon accueil. Le Colonel le reçut froidement,

& quand Booth lui eut dit qu'il avoit reçu de ſon frere une pleine ſatisfaction, Bath leva la tête, & répondit avec un ſourire de mépris: Fort bien, Monſieur, ſi vous penſez que les affaires puiſſent s'accommoder ainſi, à la bonne heure: je n'ai rien à y voir: ma dignité n'a point été inſultée.

Je crois, s'écria Booth, que perſonne n'oſeroit l'attaquer.

Vous le croyez! dit le Colonel, vous pouvez en être aſſuré, Monſieur; mais ce que vous pouvez du moins certifier, c'eſt que ſi quelqu'un s'en aviſoit, je le pourſuivrois juſques dans les abymes de l'enfer; oui morbleu, vous pouvez l'aſſurer.

Booth trouvant le Colonel dans cette diſpoſition, n'eut pas d'envie d'allonger beaucoup ſa viſite, & le Colonel ne parut pas non plus le déſirer. Ainſi il revint trouver Amelie, qui s'occupoit alors aux préparatifs du dîner, avec autant de plaiſir qu'une belle Dame en goûte ordinairement à ſe parer pour un bal.

CHAPITRE III.

Où l'on reprend l'hiſtoire d'un peu plus haut.

AVANT que de ſuivre plus avant le fil de notre hiſtoire, nous raconterons aux Lecteurs une petite ſcene qui ſe paſſa entre Amelie & Me. Elliſon, tandis que Booth étoit allé rendre viſite au Colonel Bath. Nous avons déja remarqué qu'Amelie avoit pris pour Me. Bennet une affection extraordinaire, qui n'avoit fait que ſe fortifier toutes les fois qu'elle l'avoit vue. Elle avoit cru découvrir quelque choſe d'extrêmement bon & doux dans ſon air & ſon caractère, & déſiroit fort de ſavoir ſon hiſtoire.

Elle eut ce matin une entrevue très-courte, avec cette Dame, dans l'appartement de Me. Elliſon. Auſſitôt que Me. Bennet fut partie, Amelie dit à Me. Elliſon la bonne opinion qu'elle avoit conçue de ſon amie, & même la curioſité qu'elle avoit d'apprendre ſon hiſtoire. Car il doit y avoir quelque choſe de ſingulierement bon, dit-elle, dans une perſonne qui pleure encore ſon mari trois ans après ſa mort.

Oui, s'écria Me. Elliſon, il eſt sûr qu'on doit lui accorder d'avoir été une des meil-

leures d'entre les femmes. En effet, c'eſt au fond une bonne pâte de femme, & ce que j'aime de plus en elle, eſt la grande reſſemblance qu'elle a avec vous par l'extérieur de ſa figure & par le ſon de voix. Pour moi, je ne ſais rien de remarquable dans ſa fortune, que ce que je vous en ai déja dit, qu'elle eſt fille d'un Curé; qu'elle a eu peu ou point du tout de fortune, & & qu'elle a épouſé par amourette un pauvre Curé, qui l'a laiſſée en mourant dans la plus grande détreſſe. Si vous voulez, je vous montrerai une lettre qu'elle m'écrivit dans ce tems; mais j'exige de vous de ne jamais lui en parler. Alors, ouvrant ſon ſecrétaire, elle en tira la lettre, & la donna à Amelie; en diſant: Voilà, je crois, Madame, une belle peinture du malheur, autant qu'il ſoit jamais poſſible de l'exprimer.

« Ma chere Dame, comme je n'ai point » d'autre amie au monde que vous, j'eſ- » père que vous me pardonnerez de vous » écrire dans cette circonſtance. Je ne » ſais ſi vous pouvez me ſoulager dans » mes malheurs; & même quand vous le » pourriez, je n'ai aucun droit d'attendre » que vous le faſſiez... Oh Ciel! Mon cher... » mon cher mari eſt mort; j'avois préparé » tout ce qu'il falloit pour l'enterrer; une » bande de coquins ſont entrés chez moi, » ont pris tout ce que j'avois, ont ſaiſi

» même jusqu'au corps de mon pauvre » mari, & menacent de lui refuser la sé- » pulture. Pour l'amour de Dieu, Ma- » dame, aidez-moi du moins de vos con- » seils. Mon petit Tommy est actuelle- » ment à me tourmenter pour avoir du » pain, & je n'en ai point à lui donner..... » Je ne puis vous en dire davantage. Je » suis votre très-humble & malheureuse » servante, Me. BENNET. »

Amelie lut cette lettre à deux reprises; puis, se tournant avec les larmes aux yeux, elle lui demanda comment cette pauvre malheureuse avoit pu sortir d'une telle détresse.

Vous pouvez bien penser, Madame, répondit Me. Ellison, que dès que j'eus lu la lettre, je courus chez elle. Pour la saisie du corps, c'étoit une imagination; mais tout le reste étoit exactement vrai. J'envoyai aussi-tôt chercher le même gentilhomme à qui j'ai recommandé Mr. Booth, je lui laissai le soin de faire enterrer le mort; & j'amenai chez moi mon amie & son petit garçon, qui y restèrent quelques mois dans l'état le plus misérable. Je la déterminai ensuite à se retirer à la campagne, & lui procurai un logement chez un ami, à Saint Edmundsbury; l'air & la salubrité du lieu la rétablirent, & elle est revenue depuis un an à la ville, aussi bien, je crois, qu'elle l'est à présent.

Je crains presque de vous demander.....

cependant je deſirerois apprendre ce qu'eſt devenu ce pauvre petit garçon.

Il eſt mort, dit Me. Elliſon, il y a un peu plus de ſix mois: la mere l'a pleuré d'abord preſque autant qu'elle avoit fait ſon mari; mais j'ai trouvé plus de facilité à la conſoler, quoiqu'il m'a fallu reſter près de quinze jours avec elle dans cette derniere circonſtance.

Vous êtes bien bonne, dit Amelie, & je vous aime de tout mon cœur.

Hélas! Madame, s'écria-t-elle; qu'aurois-je été en état de faire par moi-même, ſans la bonté du meilleur des hommes, de mon noble couſin? Mylord n'eut pas plutôt appris de ma bouche le malheur de la veuve, qu'il lui aſſura auſſi-tôt ſur ſa tête un contrat de cent cinquante livres ſterlings de rente viagere.

Voyez! combien cela eſt noble & généreux, dit Amelie? je vous déclare, Me. Elliſon, que je commence à aimer votre couſin.

Et moi, répondit-elle, je vous déclare que, ſi vous l'aimez, cet amour n'eſt pas en pure perte. Oui ma foi je vous en aſſure: ſi vous ſaviez ce que je lui ai entendu dire, en arriere de vous hier....

Qu'eſt-ce qu'il diſoit, Me. Elliſon, dit Amelie?

Il diſoit, répondit l'autre, que vous étiez la plus belle femme qu'on ait jamais vue

de deux yeux.... Ah! il eſt inutile de ſouhaiter..... cependant je ne puis m'en empêcher,.... oui, Me. Booth, plût au Ciel que vous euſſiez été libre, je crois fermement que j'aurois pu vous rendre la plus heureuſe des femmes; &, ſincèrement, je n'ai jamais connu perſonne qui le méritât plus que vous.

Madame, lui répliqua Amelie, je vous ſuis obligée de cette bonne opinion. Je me regarde déjà comme la plus heureuſe femme de la terre. Il eſt vrai que notre ſituation auroit pu être plus fortunée. Mais ma chere Me. Elliſon, quelle fortune peut-on mettre en balance avec un mari tel que le mien?

Ma chere Dame, répondit Me. Elliſon, il me ſemble que vous portez la choſe bien loin; j'avoue que Mr. Booth eſt véritablement un fort bel homme. A Dieu ne plaiſe que je veuille le déprimer dans votre eſprit; cependant, ſi j'étois obligée d'en faire l'aveu, je ne pourrois pas m'empêcher de dire, que les hommes ont plus de raiſon d'être envieux du bonheur de Mr. Booth, que les femmes n'en ont de vous jalouſer.

Tenez, repliqua Amelie, je ne puis ſouffrir cela. Vous allez perdre toute mon amitié, ſi vous marquez la moindre opinion déſavantageuſe de mon mari..... vous ne le connoiſſez pas, Me. Elliſon: c'eſt le meilleur, le plus aimable, le plus digne homme

de tout ſon ſexe. J'ai en effet remarqué déjà une ou deux fois que vous avez pris un travers contre lui; je ne conçois pas pour quelle raiſon. S'il a dit ou fait quelque choſe qui vous déplaiſe, je puis vous aſſurer avec juſtice, que c'eſt ſans aucun deſſein de vous déſobliger. Son extrême vivacité fait que quelquefois il ne prend pas garde à ce qu'il dit; mais je ſuis convaincue que jamais homme n'a eu un cœur plus innocent ni moins porté à offenſer.

Madame, s'écria Me. Elliſon, vous prenez votre ſérieux; je ne dirai plus rien. Comment avez-vous pu ſoupçonner que j'aie pris de l'éloignement pour un homme, à qui au contraire j'ai toujours marqué les égards les plus parfaits? mais dire que ni lui, ni preſqu'aucun autre au monde ſoit digne de vous, c'eſt ce que je ne puis, ſans faire tort à la vérité. Si vous me forcez à vous le déclarer, je crois que tant de beauté, de ſens & de bonté, auroit pu ſans vanité aſpirer à la poſſeſſion de tous les Monarques de l'Europe.

Hélas! ma chere Me. Elliſon, répondit Amelie, penſez-vous que le bonheur & une couronne ſe trouvent ſi ſouvent réunis enſemble? Combien de femmes ont été miſérables dans les bras des Monarques? ..... Oui, Madame, quand j'aurois tout le mérite que vous m'accordez ſi gratuitement, je le croirois bien recompenſé par la poſ-

ſeſſion d'un homme tel que le Ciel a bien voulu m'en accorder un ; &, ſur mon ame, je ne changerois pas mon ſort pour celui d'aucune Reine de l'Univers.

Eh bien, dit Me. Elliſon, il y a aſſez de femmes pour vous conſoler là-deſſus. Mais, je n'oublierai jamais le commencement d'une chanſon de Mr. Congrève, dont mon mari étoit ſi fol qu'il la chantoit perpétuellement.

L'amour eſt une foibleſſe de l'ame, s'il n'eſt joint à l'ambition. A mon avis l'amour ſans l'intérêt eſt un mets bien inſipide.

Et je vous prie, dit Amelie en ſouriant, y a-t-il long-tems que vous avez embraſſé cette opinion ?

Depuis que je ſuis née, répondit Me. Elliſon ; ou du moins c'eſt du plus loin que je me ſouvienne.

Mais, dit Amelie, ne vous êtes-vous jamais écartée de cette façon de penſer généreuſe ?

Pas une ſeule fois, répondit l'autre, dans tout le cours de ma vie.

Oh Me. Elliſon, Me. Elliſon ! s'écria Amelie ; pourquoi blâmons-nous ceux qui n'ont pas aſſez de ſincérité pour avouer leurs torts, nous qui ſommes ſi ſouvent honteux nous-mêmes de reconnoître que nous avons raiſon. Il y a des femmes à ma place qui ſeroient fâchées que vous ne les euſſiez pas priſes pour confidentes ; mais

je ne cherche jamais à ſavoir des affaires des autres que ce qu'on veut bien m'en confier. Croyez cependant, que, quand j'aurois déſapprouvé votre choix, je ne vous aurois pas donné à connoître que je ſavois tout. Mais je vous aſſure que je l'approuve fort. S'il n'eſt point gentilhomme, il ſera bientôt en votre pouvoir de le rendre tel. A l'égard de ſes bonnes qualités, je ſuis en état de vous en répondre, & je ne fais pas le moindre doute, puiſque vous m'avez dit vous-même que vous aviez placé votre affection ſur lui, que vous n'ayez lieu de vous croire une des plus heureuſes femmes de la terre.

Sur mon honneur, reprit gravement Me. Elliſon, je ne fais ce que vous voulez dire.

Sur mon honneur, dit Amelie, vous me ſurprenez: mais je ne dis plus rien.

Non, dit l'autre, je veux abſolument ſavoir ce que vous entendez.

Que puis-je entendre autre choſe, répondit Amelie, que votre mariage avec le ſergent Atkinſon?

Avec le ſergent Atkinſon! s'écria Me. Elliſon d'un air piqué, mon mariage avec un ſergent!

Eh bien, avec Mr. Atkinſon donc, avec le capitaine Atkinſon, ſi vous voulez; car j'eſpere qu'il le ſera un jour.

Réellement, dit Me. Elliſon, avez-vous

de moi assez mauvaise opinion pour me croire capable d'une telle bassesse? qu'ai-je fait, ma chere Me. Booth, pour mériter aussi peu votre estime? Je vois bien que, comme dit Salomon, les femmes doivent toujours veiller à la porte de leurs lévres. Je n'avois garde de présumer qu'une petite liberté innocente dans la conversation dût me faire soupçonner d'être sérieusement dans l'intention de déshonorer ma famille: car, Madame, il faut que vous le sachiez; je suis descendue d'une très-noble maison, quoique je loue des chambres; il y a peu de gens, je crois, parmi ceux que je loge, qui puissent se flatter que la leur soit aussi bonne.

Madame, dit Amelie, si je vous ai offensée, je vous demande pardon. Mais outre ce que je vous ai entendu dire à vous-même, Mr. Booth m'a dit.....

Oh, répondit Me. Ellison, je le sais, Mr. Booth est fort de mes amis..... Je vous connois trop bien pour croire que ce soupçon soit venu de vous-même..... J'ai vraiment beaucoup d'obligation à Mr. Booth.

Mais, s'écria Amelie, c'est la faute du sergent lui-même: car je suis sûre que Mr. Booth n'a fait que répéter ce qu'il a su de lui.

C'est un impertinent & un sot, s'écria Me. Ellison; je saurai à l'avenir traiter les gens comme il convient. Je vais vous dire,

ma chere Dame, tout ce qui eſt arrivé. En me levant ce matin, je trouvai ce garçon qui attendoit ſous le veſtibule; comme vous lui aviez marqué quelques attentions, parce qu'il eſt votre frere de lait, & que d'ailleurs, je l'avoue, il eſt aſſez beau garçon, je grondai ma ſervante de ne pas l'avoir fait entrer dans ma chambre de derriere; & je le priai enſuite d'entrer dans la ſalle. Pouvois-je imaginer qu'il iroit prendre ces politeſſes pour un encouragement ſérieux?

Eh bien, il faut rendre juſtice auſſi à mon pauvre frere, répondit Amelie. Je vous ai vu lui donner encore de plus grands encouragemens que celui-là.

Cela peut bien être, dit Me. Elliſon. J'ai été trop peu ſur la reſerve dans mes diſcours, & je ne voudrois pas répondre de tout ce que j'ai dit. Enſuite elle changea de converſation, &, avec un éclat de rire affecté, elle tourna le tout en riſée. Bientôt après les deux Dames ſe ſéparerent de bonne humeur en apparence: & Amelie retourna aux fonctions de ſon ménage, auxquels Booth la trouva occupée ſur la fin du Chapitre précédent.

CHAPITRE IV.

Qui contient un incident fort extraordinaire.

L'APRÈS midi Mr. Booth, Amelie & ſes enfans allerent à la promenade au parc. La converſation roula ſur ce qui s'étoit paſſé le matin avec Me. Elliſon, du moins ſur la derniere partie du dialogue qu'on vient de voir dans le précédent Chapitre.

Amelie dit à ſon mari que Me. Elliſon nioit ſi fortement d'avoir la moindre intention d'épouſer le ſergent, qu'elle étoit convaincue que le pauvre garçon étoit dans l'erreur, & qu'il avoit pris mal à-propos une petite attention pour un encouragement ſérieux, & finit par prier Booth de ne pas la badiner davantage ſur ce ſujet.

Booth fit un éclat de rire de ce que lui diſoit ſa femme. Ma chere amie, lui dit-il, qu'il eſt aiſé d'en impoſer à une perſonne auſſi honnête & ſimple que vous! Vous ne devinez guère l'artifice & la fauſſeté des femmes! Je connois une jeune Dame, qui, contre l'aveu de ſon pere, a épouſé un officier de mes confreres. Comme j'avois coutume de me promener ſouvent avec elle, (car je connois ſon pere très-intimément) de ſon propre aveu elle ſaiſiſſoit

toutes les occaſions de tourner en ridicule & d'avilir ſon mari (car il l'étoit déjà alors) & marquoit beaucoup de ſurpriſe & d'indignation au bruit qui ſe répandoit, qu'elle avoit pour ce jeune homme tout autre deſſein que d'en rire & de le mépriſer. Le mariage ſe déclara par la ſuite, & la Dame fut conduite en cérémonie au lit nuptial. Je l'ai vue ſouvent depuis; elle n'a point paru honteuſe de ce qu'elle m'avoit dit précédemment, quoiqu'en effet je crois qu'elle me hait de tout ſon cœur de l'avoir entendu.

Mais pour quelle raiſon, s'écria Amelie, nieroit-elle le fait? Elle doit être bien sûre que nous le découvrirons.

Je ne ſaurois pénétrer ſon deſſein, repliqua Booth. Quelquefois on voudroit preſque ſe perſuader qu'il y a du plaiſir dans le menſonge même. Mais j'en croirois l'honnête ſergent ſur ſa parole, plus que cinquante Me. Elliſon ſur leur ſerment. Je ſuis bien aſſuré qu'il ne m'auroit jamais déclaré ce qu'il m'a dit, ſi on ne lui eût donné l'encouragement le plus marqué; & après ce dont nous avons été témoins nous-mêmes, on peut, ſans trop préſumer de ſa ſincérité, lui donner une créance ſans bornes, par rapport à la conduite de cette Dame.

Amelie n'eut rien à repliquer, & ils parlerent d'autres choſes pendant tout le reſte de la promenade.

De retour à la maiſon, Amelie fut ſurpriſe de trouver tout l'appartement en déſordre. Pluſieurs des bijoux que Mylord avoit donnés aux enfans, étoient diſperſés dans la chambre, & un habillement tout neuf, qu'elle avoit laiſſé ſur des tablettes, ſe trouva déployé ſur le lit.

Elle appela auſſi-tôt ſur l'eſcalier ſa petite ſervante, qui, l'ayant vue monter avec une chandelle, ſe déſeſperoit à force de pleurer: car, quoique cette fille leur eût ouvert la porte, Amelie n'avoit pas fait cette remarque.

La ſervante ſe jetta à genoux en criant: Pour l'amour de Dieu, Madame, ne ſoyez pas en colère contre moi. J'étois toute ſeule dans la maiſon; entendant frapper à la porte, je ſuis allée ouvrir; je ne ſoupçonnois aucun malheur; je n'imaginois pas que ce fût d'autres que vous, ou mon maître, ou Me. Elliſon. Si-tôt que j'eus ouvert, l'homme eſt entré de force & a monté l'eſcalier; je ne ſaurois vous dire ce qu'il vous a volé: mais je n'ai pu rien empêcher; car c'étoit un grand homme fort avec un piſtolet à chaque main: ſi j'avois oſé crier au ſecours, sûrement il m'auroit tuée. Jamais je n'ai eu tant de frayeur: je n'en ſuis pas encore bien revenue. Il doit être encore quelque part dans la maiſon; car je ne l'ai point vu ſortir.

Amelie fut un peu allarmée à ce récit,

mais beaucoup moins que bien d'autres femmes à ſa place.

Booth ayant ouvert la fenêtre, & fait monter deux porteurs de chaiſes, fit une recherche dans toute la maiſon; ce fut inutilement : le voleur s'étoit échappé, quoique la pauvre fille, dans ſa frayeur, ne s'en fût pas apperçue.

Une circonſtance qui ſurprit beaucoup Booth & Amelie, & qui ſans doute produira le même effet ſur le lecteur; c'eſt que le voleur n'avoit rien emporté du tout. A la vérité il avoit bouleverſé tous les habits de Booth & d'Amelie, renverſé tous les bijoux des enfans; mais il avoit tout laiſſé.

Amelie ne fut guère plus charmée qu'étonnée de cette découverte; alors, queſtionnant de nouveau la ſervante, elle promit de lui pardonner tout, ſi elle avouoit la vérité, & la menaçant, ſi elle ſe trouvoit coupable du moindre menſonge. Ce que vous racontez du voleur, mon enfant, dit-elle, n'eſt certainement pas vrai. Vous avez eu quelqu'un avec vous, à qui vous avez fait voir toutes ces choſes. Dites-moi franchement ce qui en eſt.

La fille proteſta de la maniere la plus ſolemnelle, qu'elle ne connoiſſoit point la perſonne; à l'égard des circonſtances particulieres, elle commença à ſe couper un peu & à varier, ſur-tout par rapport

aux piſtolets. Sur quoi Booth l'ayant queſtionnée exactement, elle s'écria enfin..... Sûrement, Monſieur, il faut qu'il ait eu des piſtolets ſur lui; &, au lieu de perſiſter à dire qu'il s'étoit jetté ſur elle, elle avoua qu'il avoit demandé à la porte ſon maître & ſa maîtreſſe, & qu'à ſa demande elle l'avoit fait monter, parce qu'il vouloit les attendre juſqu'à leur retour. Mais, Monſieur, s'écria-t-elle, je n'y entendois aucun mal: car il avoit l'air d'un homme comme il faut. A la vérité je l'ai cru tel pendant quelque tems; il eſt reſté aſſis bien tranquillement, juſqu'à ce qu'ayant apperçu ſur la commode quelques bijoux d'enfans, il s'écria: Ah, ah! qu'eſt-ce que cela? & puis il ſe mit à tout culbuter comme un inſenſé. Alors j'ai penſé en moi-même que c'étoit un voleur, & je n'ai pas oſé rien dire; car je ſavois que Me. Elliſon & ſa fille étoient ſorties. Qu'auroit pu faire une pauvre fille comme moi contre un grand homme fort? D'ailleurs, je penſai qu'il devoit avoir des piſtolets ſur lui; quoiqu'en effet je ne pourrois pas jurer ſur la Bible (non je ne le ferois pas pour tout un monde) que je lui en aie vu aucun: mais ſi j'avois eu l'imprudence de dire quelque choſe qui l'offenſât, il les auroit tiré bientôt de ſa poche & m'auroit tuée.

Je ne ſais plus qu'en penſer, s'écria Booth. Il me ſemble que cette pauvre fille dit bon-

nement tout ce qu'elle ſait. Ce ne peut pas être un voleur : il n'a pas enlevé la moindre choſe, & il eſt clair qu'il a manié la montre de la petite fille. Si c'eût été un Bailliſ, il ſeroit reſté ſûrement juſqu'à notre retour. Je ne ſaurois conclure autre choſe du diſcours de la ſervante, ſinon que c'eſt quelque fou.....

Oh, Monſieur, dit la ſervante, maintenant que vous m'y faites penſer, ſi ce n'eſt pas un voleur, ſûrement il faut que ce ſoit un fol: car il avoit l'air & les regards à-peu-près ſemblables à ceux d'un fol. Je m'en ſouviens à préſent; il parloit tout ſeul, & diſoit mille étranges choſes que je n'entendois pas. En effet il reſſembloit à des gens comme j'en ai vus à Bedlam. D'ailleurs, ſi ce n'étoit pas un fol, à quoi lui auroit ſervi de tout éparpiller le long de la chambre comme il a fait? Il diſoit auſſi bien des choſes de mon maître, avant que de deſcendre en bas; j'étois ſi effrayée que je ne peux pas m'en reſſouvenir bonnement; mais, ſûrement, c'étoit de bien mauvais diſcours qu'il tenoit contre lui. Il juroit auſſi de lui faire bien du mal; mais je ne puis pas me rappeler ce que c'étoit.

Ma foi, dit Booth, voilà la conjecture la plus probable; mais je ſuis toujours embarraſſé de ſavoir qui ce peut être. Je ne ſais aucun fol qui me connoiſſe; & il paroît pourtant, à ce que dit la fille, que cet

homme m'a demandé. Alors il retourna à la ſervante, & lui demanda encore ſi elle étoit ſûre de cette circonſtance ?

La pauvre fille, après avoir un peu héſité, répondit : En bonne foi, Monſieur, je ne ſaurois pas vous dire poſitivement : l'effroi qu'il m'a cauſé par la ſuite m'a fait oublier preſque tout.

Eh bien, qui que ce puiſſe être, s'écria Amelie, je ſuis bien aiſe que la choſe n'ait pas eu de plus mauvaiſes ſuites. Betty, que ceci vous ſerve une fois pour toutes, & vous apprenne à prendre plus de ſoin à l'avenir. Si jamais vous reſtez ſeule dans ma maiſon, n'ouvrez la porte à perſonne, ſans avoir regardé d'abord par la fenêtre qui c'eſt. J'ai promis de ne pas vous gronder davantage pour cela ; je tiendrai parole : mais il eſt clair que vous avez prié cet homme de monter dans notre appartement ; & cela eſt fort mal, quand nous ſommes abſens.

Betty alloit répondre, mais Amelie l'en empêcha en diſant : Ne cherchez pas à vous excuſer. Je hais mortellement le menſonge, & je pardonnerois toute autre faute plutôt qu'une fauſſeté.

La pauvre fille ſe tut ; & Amelie avec ſon ſecours ſe mit à replacer toutes choſes dans leur lieu. Pour la petite Amelie, elle baiſa ſa montre avec tendreſſe, & promit bien de ne plus la quitter.

Ainſi finit cette avanture extraordinaire

d'une façon qui ne contenta pas Booth : car, outre que la curioſité, parvenue à un certain point, eſt une paſſion fort inquiétante ; il avoit, comme il eſt ordinaire, je crois, à toutes ſortes de perſonnes dans le cas où il ſe trouvoit, certains doutes, & je ne ſais quelles appréhenſions : En effet, la crainte n'eſt jamais plus fâcheuſe que quand elle ne connoît pas certainement ſon objet ; dans ces ſortes de cas, l'eſprit eſt toujours ingénieux à ſe forger mille phantômes beaucoup plus terribles que des réalités ; & de même que les enfans, quand ils racontent des hiſtoires de revenans & d'eſprits, elle paroît induſtrieuſe à s'effrayer elle-même.

CHAPITRE V.

Qui contient des matieres qui n'ont rien de fort extraordinaire.

TOUT ne fut pas plutôt remis en place, qu'on entendit frapper à la porte un grand coup, tel que des gens qui n'auroient pas été accoutumés au bruit de ce marteau, auroient cru que le fol revenoit dans le plus violent accès de sa folie.

Cependant, au lieu d'un aspect si désagréable, une belle Dame entra dans l'appartement; c'étoit Me. James elle-même: elle étoit résolue de prouver à Amelie, en lui rendant promtement sa visite, qu'elle l'avoit accusée injustement de manquer aux devoirs de l'amitié: elle avoit de plus une autre raison de hâter cette visite; c'étoit de féliciter son amie sur l'événement du duël entre le colonel Bath & le capitaine Booth.

Cette Dame avoit si bien profité de la remontrance de Me. Booth, qu'elle n'avoit plus cet air guindé & cérémonieux qu'elle avoit montré précédemment; tout au contraire, elle se comporta avec beaucoup d'aisance & de bonne humeur, & se rendit si agréable, qu'Amelie fut enchantée de sa compagnie.

Il arriva pendant cette visite un incident

que pluſieurs jugeront ne pas valoir la peine d'être raconté : cependant, comme il produiſit des ſuites très-fortes dans l'eſprit de Mr. Booth, nous n'avons pas cru devoir le paſſer ſous ſilence.

La petite Amelie, qui étoit préſente dans la chambre quand Me. James y étoit, puiſqu'elle étoit auprès de cette Dame, s'aviſa de jouer avec ſa montre, qu'elle étoit charmée d'avoir réchappée des mains du fol. Me. James, qui fit beaucoup d'amitié à cette petite fille, demanda à voir la montre, & la loua comme le plus joli bijou qu'elle eût encore vu.

Amelie profita avec empreſſement de cette occaſion pour célébrer les louanges de ſon bienfaiteur ; elle informa Me. James du nom de Mylord, & fit mille éloges de la généroſité de ce Seigneur. A quoi Me. James répondit : Oui, Madame, il paſſe partout pour un homme extrêmement généreux..... quand il aime.

En prononçant ces mots, elle appuya fortement ſur les trois derniers, & les accompagna en même tems d'un regard fixe, d'un ſourire expreſſif & d'un grand coup de ſon éventail.

Le plus grand génie que le monde ait jamais produit, remarque, dans une de ſes plus excellentes piéces, que *des bagatelles auſſi légéres que le vent, ſont pour les jaloux des*

des préjugés auſſi forts que les preuves tirées de l'Ecriture.

On ne peut plus douter, je crois, que Mr. Booth ne commençât à être poſſédé de ce grand ennemi du genre humain. A ce diſcours de Me. James, il pâlit tout d'un coup; &, au lieu de cette humeur extrêmement gaie, il prit ſubitement un air morne, & ne dit plus un mot tant que Me. James reſta dans la chambre.

Auſſi-tôt qu'elle fut ſortie de la porte, Me. Elliſon entra dans la chambre en riant, & railla beaucoup Booth & Amelie de l'avanture du fol, dont on lui venoit d'apprendre la nouvelle en bas. A la fin, elle demanda à Amelie ſi elle ne pouvoit pas deviner qui c'étoit: ſans attendre la réponſe, elle ajouta; Pour moi j'imagine que c'eſt quelqu'un de vos amans, quelqu'un qui vous aura vue, & à qui vous aurez fait tourner la cervelle. En effet, je ne ſerois pas ſurpriſe quand tout le genre humain en feroit autant. Hélas! Mr. Booth, qui vous rend ſi ſérieux? Quoi! vous êtes auſſi mélancolique que ſi on vous eût volé réellement! Ma foi! à vous parler ſérieuſement, voilà une hiſtoire bien étrange, & je ne ſais qu'en penſer: peut-être eſt-ce quelque coquin qui avoit deſſein de voler la maiſon, & qui faute de courage ſe ſera raviſé; cependant cela ne ſeroit pas moins extraordinaire. Quoi! vous n'avez rien perdu du tout, Madame?

Booth : comme ma femme eſt aſſez bonne pour conſentir à ce que je lui demande, ſans en ſavoir les raiſons, je ne ſuis pas obligé, je crois, d'en rendre à d'autres. Nous n'avons point d'inquiſition en Angleterre.

Ma foi ! s'écria Me. Elliſon, ſi on m'eût dit cela, je n'aurois pas voulu le croire. Quoi ! refuſer à votre femme un plaiſir innocent, ſur-tout quand vous n'avez pas à dire pour prétexte, qu'il vous en coute un ſol de dépenſe.

A quoi ſert d'en parler davantage ? ma chere dame, dit Amelie. Tous les divertiſſemens ſont pour moi des objets ſi indifférens, que la ſeule inclination de quelqu'un pour qui j'aurois la moindre eſtime, ſuffiroit en tout tems pour m'en détourner. Sûrement après ce qu'a dit M. Booth....

Ma chere, reprit Booth, en la reprenant, je vous demande ſincèrement pardon. Si j'ai parlé un peu en colere.... Jamais je n'ai prétendu vous contrarier... Et je ne voudrois pas... J'ai dit tout d'un coup que vous n'iriez pas, &, ſur mon honneur, je n'avois pas intention d'en dire davantage.

Mon chet, lui répondit-elle, vous n'avez pas beſoin de vous excuſer ; je ne ſuis point du tout fâchée, & je ſuis très-perſuadée que vous ne me refuſeriez pas ce que je deſirerois.

Eſſayez, eſſayez-le, Me. s'écria Me.

Elliſon. Je m'en rapporte au jugement de toutes les femmes de la ville, s'il eſt poſſible de demander à un mari rien de plus raiſonnable. Vous ne ſauriez concevoir combien cet endroit eſt doux, charmant, élégant, délicieux : le paradis même peut à peine l'égaler.

Je vous conjure de m'excuſer, madame, dit Amelie, & même de ne plus en parler davantage : car ſûrement je vous refuſerois, je le dois ; mais ſi vous voulez m'obliger, donnez ce billet à la pauvre Me. Bennet : cela lui fera bien plaiſir.

Non, madame, dit Me. Elliſon, ſi vous ne l'acceptez pas, je ne ſuis pas embarraſſée de trouver compagnie ; je ne vais pas avec toutes ſortes de perſonnes. Je ſuis bien aiſe de voir madame Bennet chez moi, je la regarde comme une fort bonne femme ; mais je ne veux pas qu'on me voie avec de pareilles gens dans une aſſemblée publique.

Amelie fut un peu indignée de ces derniers mots, & déclara qu'elle ne pouvoit rien y comprendre. Bientôt après madame Elliſon, voyant que tous ſes efforts pour gagner Amelie étoient inutiles, prit congé, en lâchant à M. Booth deux ou trois mots piquans, & un regard encore plus ſignificatif en partant.

CHAPITRE VI.

Dans lequel certaines dames pourront trouver la conduite d'Amelie répréhenſible.

BOOTH & ſa femme étant reſtés ſeuls, il régna entr'eux un ſilence parfait pendant quelques minutes. A la fin Amelie, qui, quoiqu'extrêmement bonne, étoit pourtant fort ſenſible, dit à ſon mari : apprenez-moi donc, mon cher, ce qui a pu vous cauſer tant de colere, quand Me. Elliſon m'a propoſé d'abord les billets pour cette maſcarade ?

J'aimerois beaucoup mieux que vous ne me le demandaſſiez pas, répondit Booth. Vous m'avez obligé beaucoup en vous prêtant d'abord à mes deſirs ; & vous ajouteriez encore à cette obligation en n'en pénétrant pas la raiſon. Comptez, ma chere Amelie, que tous mes ſouhaits n'ont pas d'autre objet que votre bien être & votre bonheur : c'eſt l'unique but de toutes mes actions. Il n'y a que cette vue ſeule qui puiſſe me porter à vous refuſer quelque choſe, ou à vous faire le moindre myſtere.

J'en appelle à vous-même, répondit Amelie, ſi ce n'eſt pas trop me traiter en enfant, & ſi je puis m'empêcher d'être un peu choquée de cette façon d'agir.

Point du tout, répliqua-t-il. Je vous traite avec la tendreſſe d'un ami ; je ne cherche à vous cacher que ce que j'imagine devoir vous faire de la peine, ſi vous le ſaviez : c'eſt ce qu'on appelle les fraudes pieuſes de l'amitié.

Je déteſte toute fraude, répondit-elle ; & l'épithéte de *pieuſe* eſt trop belle pour être jointe à un tel mot. Vous avez ſouvent eſſayé, vous le ſavez, de ces fraudes, qui n'ont pas eu d'autre effet que de me tourmenter & me faire peine. Vous ne ſauriez imaginer, mon cher, combien j'ai envie de connoître la raiſon d'un tel langage, que je ne m'attendois pas de vous entendre jamais tenir avec moi. Plus vous avez montré de repugnance à me le dire, plus j'ai deſiré ardemment de le ſavoir. Ne traitez pas cela de curioſité vaine, puiſqu'il ſemble que je ſois ſi fortement intéreſſée dans cette affaire. Si après tout ce que je vous dis, vous perſiſtez à m'en faire un myſtere, je vous convaincrai par mon obéiſſance que je n'ignore pas le devoir d'une femme ; mais je ne puis m'empêcher en même tems de vous dire, que vous me ferez le plus grand chagrin du monde.

C'eſt me dire par une périphraſe, ma chere Amelie, s'écria-t-il, je ſerai contente ſans apprendre ce ſecret ; cependant je ſuis réſolue de le ſavoir.

Oui, s'écria-t-elle, puiſque vous le dites,

CHAPITR

Dans lequel certaines dames ver la conduite d'Amelie

BOOTH & sa femme étant régna entr'eux un silence quelques minutes. A la fin quoiqu'extrêmement bonne tant fort sensible, dit à so nez-moi donc, mon cher vous causer tant de cole Ellison m'a proposé d'abor cette mascarade?

J'aimerois beaucoup mi me le demandassiez pas, Vous m'avez obligé beauc tant d'abord à mes desirs; encore à cette obligation pas la raison. Comptez mes souhaits

être &

ooth, n'eſt
ent les ſiens,
un ſaint, ni
de paſſer pour
roit-il avoir le
ſtère de Mi-
lord n'a ja-
de bienfai-
me qu'il pour-

même en état de le

je ſuis convaincue que vous me direz.... Poſitivement, mon cher, je veux le ſavoir, & il le faut.

Eh bien donc, poſitivement, je vais vous le dire, répondit Booth; je crois que par-là vous connoîtrez que ſi vous ſavez bien le devoir d'une femme, je n'ai pas toujours la force de me conduire en mari. En un mot, ma chere, je ne veux point que vous receviez davantage des préſens de Mylord. Voilà tout.

Miſéricorde, s'écria-t-elle avec les marques du plus grand étonnement.... Quoi! un billet de maſcarade....

Oui, ma chere, s'écria-t-il, c'eſt peut-être le pire & le plus dangereux de tous. Les gens ne s'aviſent guere de faire préſent de ces billets aux dames, ſans avoir envie de les joindre dans cet endroit; & que ſavons-nous ſur le compte de votre compagne. S'il faut vous parler ſincèrement, je n'ai pas été content de ſa conduite depuis quelque tems. Je frémis de penſer ſeulement aux ſuites que peut avoir la démarche d'aller avec une telle femme dans un tel endroit, & d'y rencontrer un tel homme.... Maintenant, ma chere, vous ſentez la raiſon que j'ai eue de refuſer cette offre avec un peu de vivacité. Je crois qu'il n'eſt pas beſoin de m'expliquer davantage.

Cela eſt inutile en effet, monſieur, répondit-elle. Bon Dieu, devois-je m'atten-

dre à une pareille raiſon ! J'en appelle au ciel, j'en appelle à vous même, M. Booth, ſi jamais je vous ai donné occaſion de former un tel ſoupçon. Si jamais une action, ou même une penſée avoit terni l'innocence de mon ame, je vous le paſſerois.

Que vous vous méprenez cruellement, dit Booth ! Quel ſoupçon vous ai-je fait appercevoir ?

Pouvez-vous me faire cette queſtion, répondit-elle, après ce que vous venez de me déclarer.

Si j'ai marqué quelque ſoupçon contre vous, ſi même j'ai eu la moindre penſée qui pût viſer là, puiſſent tomber ſur moi les plus grands malheurs qui ont jamais affligé l'humanité. Je connois l'innocence pure de ce tendre cœur ; je la connois, mon bel ange, & je l'adore. Les piéges qu'on peut tendre à cette innocence, ſont la ſeule cauſe de mes appréhenſions. J'ai craint qu'un homme voluptueux & méchant, capable de tout ſacrifier pour ſatisfaire ſon appétit ſenſuel par la poſſeſſion de l'objet le plus délicieux, ne fit quelqu'entrepriſe contre vous. Si jamais j'ai fait dans mon imagination la plus légere injure à la pureté ſans tache de votre vertu, puiſſe le ciel....

Ne cherchez point, cria-t-elle en l'interrompant, à m'effrayer par des imprécations. M. Booth, vous ſavez qu'une femme

eſt toujours ſuffiſamment gardée par ſa propre vertu. Il n'y a point de mari, qui, ſans la ſoupçonner, puiſſe redouter les piéges que vous venez de dire : d'ailleurs, ſi vous êtes capable de vous mettre de telles choſes dans la tête, pourquoi vos ſoupçons ne tomberoient-ils pas ſur moi auſſi bien que ſur toute autre ? Car ſûrement je ne vois rien de ſi injuſte, je dirois même, de plus ingrat, que les idées que vous avez priſes de Mylord. Je vous proteſte ſolemnellement que toutes les fois que j'ai vu ce pauvre homme, il n'a jamais pris avec moi la moindre liberté ; ſa conduite a toujours été polie, & même plus indifférente qu'autrement. Sur-tout lorſque nous avons joué aux cartes enſemble, je ne me rappelle pas qu'il m'ait dit dans toute la ſoirée dix paroles. Quand je ſuis allée chez lui, il a fait à la vérité les plus grandes amitiés aux enfans ; mais il m'a marqué ſi peu d'attentions, qu'une femme un peu vaine n'en auroit pas été contente. S'il leur a donné quelques préſens, il ne s'eſt point aviſé de m'en offrir un ſeul. Voilà en effet le premier qu'il m'offre, & que vous m'avez ſi gracieuſement forcée de rejetter.

Tout cela, dit Booth, peut bien n'être qu'un effet de l'art. Je ſuis convaincu qu'il vous aime, & même je ſuis perſuadé que cela doit être : & mon bon ami James, qui connoît le monde parfaitement, m'a dit que

le caractère de Milord étoit de répandre l'argent, avec profusion, pour ses plaisirs avec les femmes. De plus, n'avez-vous pas remarqué ce que Me. James a dit ce soir même.... « Milord est extrêmement » généreux..... où il aime ». Je n'oublierai jamais le sourire & le geste dont elle a accompagné ces derniers mots.

Je suis convaincue qu'on lui fait tort, s'écria Amelie. Pour Me. James, elle a toujours aimé à critiquer. J'ai déja remarqué, il y a long-tems, que c'est son grand défaut: quant au Colonel, je pense qu'il peut trouver en lui-même assez à reprendre sur cette matiere, sans chercher ces sortes de défauts dans son prochain: je maintiens que, de tous les hommes que je connois, c'est lui qui a l'air le plus impudent, & je déclare solemnellement que la derniere fois qu'il est venu ici, il m'a fait, plus d'une fois, perdre contenance.

Le Colonel James, répondit Booth, n'est pas sans défauts; il a probablement les siens. Je ne le regarde pas comme un saint, ni ne crois même qu'il eût envie de passer pour tel. Mais, quel intérêt pourroit-il avoir à dénigrer à mes yeux le caractère de Milord ?! & à m'assurer que Milord n'a jamais fait dans sa vie un acte de bienfaisance, que pour quelque femme qu'il poursuivoit?

Eh bien! je suis moi-même en état de le

refuter, repliqua Amelie : outre les ſervives qu'il vous a rendus, que je tâcherai d'oublier à l'avenir, outre ſa bonté pour mes petits enfans, le caractère que James lui prête, eſt-il compatible avec la conduite de Milord envers ſon neveu & ſa niéce, dont l'extrême tendreſſe annonce ſuffiſamment ſes bontés pour eux ? .... Je n'ai pas beſoin de vous raconter ce que Me. Elliſon m'en a appris, & que je crois mot pour mot : car, à quelque petite légéreté près, que, pour lui rendre juſtice, elle voit & condamne elle-même, c'eſt une très-bonne pâte de femme.

Eh bien, ma chere, répondit Booth, je puis m'être trompé, & je le ſouhaite de tout mon cœur ; mais, dans des cas de cette nature, il eſt toujours bien de prendre le parti le plus sûr : car, comme a dit Congrève, *les ſages ſont trop jaloux : les ſots ſont trop confians.*

Ici Amelie fondit en pleurs : Booth la prit dans ſes bras & tâcha de la conſoler. Cependant les ſanglots l'empêcherent quelque tems de parler, & à la fin elle s'écria : O M. Booth, puis-je ſupporter dans votre bouche le mot de jalouſie ?

Quoi, mon amour ! dit Booth, devez-vous interpréter ſi mal ce que je veux dire ? Ne vous ai-je pas répété déja que ce n'eſt pas de vous, mais de lui que je ſuis jaloux ? Si vous pouviez voir dans mon cœur, &

y lire les plus ſecrettes penſées de mon ame, vous n'y verriez pas la moindre idée à votre déſavantage.

Mon cher, dit-elle, je ne vous interprête pas mal; mais je crains que vous ne vous en impoſiez à vous-même: car, enfin, qu'appréhendez-vous? Vous ne parlez point de violence, mais de piéges. N'eſt-ce pas avouer du moins que vous avez quelque doute ſur moi même? Me croyez-vous réellement aſſez foible pour laiſſer endormir ma vertu? Puis-je concevoir quelque affection pour un homme, avant que d'appercevoir au-dedans de moi quelque idée du danger? non, M. Booth, croyez-moi: il faut qu'une femme ſoit vraiment folle, quand elle peut ſérieuſement donner une telle excuſe de ſes actions. Je ne crois pas avoir une trop haute opinion de mon jugement; mais je compterai toujours aſſez ſur lui, pour qu'un homme ne puiſſe jamais former des deſſeins tels que ceux que vous avez craints, ſans que je les apperçoive auſſi-tôt; & je me flatte que ma conduite vous a ſuffiſamment annoncé ce que je ferois en pareils cas.

Eh bien, ma chere, s'écria Booth, n'en parlons plus: j'eſpere, & même je crois, que j'ai eu tort; pardonnez-le moi.....

Je le veux bien, dit-elle, mon cher, & je vous le pardonne; ſi le mot de *pardon* eſt un terme qui convienne à une perſonne

à qui vous avez causé plus de chagrin que de colere. Mais je vous conjure de bannir pour jamais de pareils soupçons de votre esprit. J'espere que Me. Ellison n'aura pas découvert la véritable cause de votre colere: mais, la pauvre femme! quand elle l'auroit sentie, je suis sûr que cela n'iroit pas plus loin. Oh Ciel! je ne voudrois pas pour toutes choses que cela vînt aux oreilles de Milord: vous perdriez le meilleur ami qui ait jamais été. Je ne le voudrois pas même pour l'amour de lui. Le pauvre Seigneur! Je crois réellement que cela le chagrineroit, & je ne puis pas refuser la plus haute estime pour sa bonté; mais, dit-elle, en prenant la main de Booth & la baisant, c'est une estime que personne, j'en jure par cette chere main, n'obtiendroit jamais en se déclarant amoureux de moi.

Booth la prit dans ses bras, & lui fit les plus tendres caresses. La réconciliation fut complette; & Booth ensevelit entierement tous ses soupçons dans la contemplation de son bonheur.

CHAPITRE VII.

Dans lequel on trouvera beaucoup d'érudition.

Le lendemain matin, tandis que Booth étoit allé à la promenade, Amelie deſcendit dans l'appartement de Me. Elliſon, & trouva, malgré les politeſſes que cette Dame lui fit, qu'elle n'avoit point du tout été contente de Mr. Booth: Amelie, à quelques mots qui lui échaperent dans la converſation, craignit que Me. Elliſon n'eût pénétré la cauſe réelle de la mauvaiſe humeur de ſon mari: car cette Dame lui déclara net, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de voir quelle ſorte d'homme étoit M. Booth. Madame, lui dit-elle, quoique j'aie pour vous les plus grands égards, je me crois en honneur obligée de ne point en impoſer à Milord, qui, j'en ſuis certaine, n'a pris tant de goût pour le Capitaine, que ſur le rapport que je lui ai fait, que c'étoit le plus excellent mari de l'univers.

Les craintes d'Amelie lui donnerent beaucoup de trouble; & quand ſon mari fut de retour, elle les lui communiqua. Dans cette occaſion il étoit naturel qu'elle reprit un peu la matiere de leur précédente conver-

ſation ; elle ne pût ſe diſpenſer de jetter, quoiqu'avez aſſez de douceur, un peu de blâme ſur Booth, d'avoir formé un ſoupçon dont les ſuites, dit-elle, pouvoient peut-être faire leur ruine, en leur faiſant perdre l'amitié de Milord.

Booth fut touché de ce que lui dit ſa femme, d'autant plus qu'il avoit reçu un avis du Colonel James, qu'il y avoit une compagnie vacante dans le régiment dont Booth lui avoit parlé, & qu'à cette occaſion, Milord lui avoit promis d'employer tout ſon crédit pour la lui faire donner.

Le pauvre homme fit paroître à ſa femme le plus grand regret de ſa conduite de la veille ; dit qu'il croyoit que le Diable s'étoit emparé de lui ; finit par s'écrier : Ma chere femme, je ſuis né pour votre déſolation.

Amelie n'apperçut pas plutôt la peine de ſon mari, qu'elle écarta ſur le champ tout ce qui pouvoit l'augmenter encore, & employa tous ſes ſoins pour le conſoler. Si vous me permettez de vous dire mon ſentiment, mon cher ami, dit-elle, je crois qu'on peut encore rémédier à tout. Vous me connoiſſez trop bien, je penſe, pour ſuppoſer que l'envie de me divertir, puiſſe m'engager à ce que je vais vous propoſer. Dans cette confiance, je vous demanderai de me laiſſer accepter l'offre de Me. Elliſon, & d'aller avec elle à la maſcarade. N'im-

porte le tems que j'y reſterai ; ſi vous le voulez, je ne ſerai pas une heure hors de la maiſon. Je puis prétexter mille excuſes pour revenir, ou dire une vérité réelle, en allégant que je m'y ennuye. Il ne faut ſimplement qu'y aller pour remédier à tout le mal.

Amelie n'eut pas plutôt fini de parler, que Booth approuva ſon projet, & y donna ſon conſentement. Il lui dit cependant, que moins elle y pourroit reſter, plus il en ſeroit content : car vous ſavez, ma chere, ajouta-t-il, que je ne ſaurois volontiers me paſſer un moment de vous voir.

L'après midi Amelie envoya inviter Me. Elliſon de prendre du thé avec elle : Booth réſolut de tourner en badinage tout ce qui s'étoit paſſé la veille : & dans cette tentative, la bonne humeur de la Dame lui donna les fortes eſpérances de réuſſir.

Me. Bennet vint cette après dînée lui faire une viſite, & étoit déja depuis près d'une heure avec Booth & Amelie, avant l'arrivée de Me Elliſon.

Juſque là M. Booth n'avoit pas goûté cette jeune Dame, & s'étonnoit du plaiſir qu'Amelie diſoit trouver à ſa compagnie. Ce jour-là, cependant, il changea d'opinion, & la trouva de ſon goût, preſqu'autant que faiſoit ſa femme. En effet, elle montra plus de gaieté qu'à l'ordinaire : & la bonne humeur qui parut ſur ſon viſage, fit briller

ſes traits, qu'elle avoit fort jolis, dans tout leur avantage, & diminua cette pâleur qu'on remarquoit ſouvent ſur ſon teint.

Si Booth fut alors charmé de Me. Bennet, Amelie en fut plus enchantée que jamais : car on fit tomber la converſation ſur l'amour, & Amelie découvrit que ſa nouvelle amie penſoit préciſément comme elle ſur cette matiere. Dans le cours de la converſation, Booth dit à Me. Bennet qu'il lui ſouhaitoit un bon mari ; ſur quoi les deux Dames déclamerent avec une égale vivacité contre les ſeconds mariages.

A cette occaſion Booth & ſa femme découvrirent dans cette dame un talent qu'ils ne lui avoient pas encore connu, & qui leur donna beaucoup d'admiration pour elle ; c'étoit que la dame étoit fort ſavante ; en quoi elle avoit l'avantage ſur la pauvre Amelie, dont tout le ſavoir ſe bornoit à connoître le théâtre & la poéſie Angloiſe. Paſſé cela, elle avoit converſé tout au plus avec le grand & ſavant docteur Barrow théologien, & les hiſtoires de l'évêque Burnet, qui eſt preſque le ſeul hiſtorien Anglois dont les ouvrages paſſeront à la poſtérité, qui le rangera ſans doute à côté des plus grands écrivains de l'antiquité.

Amelie s'exprima, ſur l'article des ſeconds mariages, avec beaucoup d'éloquence & de bon ſens ; mais quand Me. Bennet

vint à dire ſon opinion, elle s'expliqua ainſi. Je n'entrerai point dans la queſtion ſur la légitimité de la bigamie. Nos loix la permettent certainement. Nous n'examinons ici que ſa décence; & ſous ce point de vue, je prendrai parti contr'elle avec autant de courage & d'intrépidité, qu'auroit pu faire toute Matrone Romaine dans les ſiecles de la république, où on la regardoit comme infâme. Pour ce qui me regarde, quoique mon opinion puiſſe paſſer pour un paradoxe, je déclare ſolemnellement que je ne mets guere de différence entre avoir deux maris à la fois, & les avoir en des tems différens; &, à cet égard, je ſuis intimément convaincue, que le même degré d'amour pour un premier mari qui ſoutient une femme dans un cas, doit auſſi la contenir dans l'autre. Il y a un argument, monſieur, que je ſuis embarraſſée de développer devant vous; mais.... Si une femme a vécu avec ſon premier mari ſans avoir d'enfans, je crois qu'il ne lui eſt pas pardonnable de porter la ſtérilité dans une ſeconde famille. Au contraire, ſi elle a des enfans d'un premier mari, il lui eſt encore moins pardonnable de leur donner un ſecond pere.

Mais, madame, s'écria Booth en l'interrompant avec un ſourire, ſuppoſons qu'elle eût eu des enfans de ſon premier mari, & qu'elle les eût perdus.

C'eſt un cas, répondit-elle en ſoupirant, auquel je ne deſire pas de penſer; & c'eſt cependant le plus favorable ſous lequel on puiſſe enviſager un ſecond mariage. Mais les écritures, comme le remarque Petrarque, le ſouffrent plutôt qu'elles ne le recommandent; & ſaint Jérôme s'élève contr'elle avec la plus grande force. Je me reſſouviens, s'écria Booth, qui voulut ou montrer ſon ſavoir ou exciter la dame à faire briller le ſien, d'une loi ſage de Charondas, fameux législateur de *Thurium*, par laquelle les hommes qui paſſoient à un ſecond mariage, étoient exclus de tous les conſeils publics : car il n'étoit guere raiſonnable de ſuppoſer, que celui qui avoit fait une telle ſottiſe dans ſes affaires domeſtiques, fût capable de propoſer des conſeils ſages dans les affaires d'État. Et quoique les ſeconds mariages fuſſent permis chez les Romains, on avoit ſoin en même tems de les décourager; les veuves Romaines qui les refuſoient, étoient hautement eſtimées, & décorées de ce que Valere Maxime appelle la *couronne de pudicité*. Pendant bien des ſiecles, il n'y eut pas dans la noble famille des Camilles, un ſeul exemple de cette action, que Martial qualifie d'adultere.

Quæ toties nubit, non nubit, adultera lege eſt.

Il eſt vrai, monſieur, s'écria Me. Bennet, & Virgile la qualifie de violation de la chaſteté, & il en fait parler Didon avec la plus grande horreur.

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiſcat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura reſolvo.
Ille meos, primum qui me ſibi junxit, amores
Ille habeat ſemper ſecum ſervetque ſepulchro.

Elle répéta ces vers avec tant d'emphaſe, qu'Amelie en fut émerveillée, & que Booth, qui lui-même avoit aſſez de littérature, ne put ſe défendre d'un certain étonnement. Il marqua beaucoup d'admiration pour le ſavoir de cette dame : ſurquoi elle lui dit que c'étoit tout le patrimoine que lui avoit laiſſé ſon pere, & le douaire qui lui étoit reſté de ſon mari : quelquefois, dit-elle, je panche à croire qu'ils m'ont fait plus de plaiſir, que s'ils m'avoient laiſſé de grandes richeſſes. Alors elle profita de la ſurpriſe que Booth avoit affectée, en l'attendant réciter du latin avec

tant de graces, pour differter ſur l'abſurdité (car c'eſt ainſi qu'elle la nommoit), qu'il y a d'exclure les femmes de toutes les ſciences, pour leſquelles elles avoient autant d'aptitude que les hommes, & où un ſi grand nombre avoient fait des progrès ſi conſidérables. Elle cita pour exemple Me. Dacier & beaucoup d'autres.

Quoique Booth & Amelie fuſſent en apparence de même ſentiment qu'elle, il eſt pourtant difficile de décider, ſi ce ne fût pas par complaiſance, plutôt que par la perſuaſion qu'elle eût raiſon.

CHAPITRE VIII.

Qui contient un procédé inexpliquable dans Me. Elliſon.

ON en étoit à la fin du diſcours précédent, lorſque Me. Elliſon entra.

Dès qu'elle parut, elle prit d'abord un air de réſerve & de cérémonie, qui ne lui étoit pas ordinaire. Mais quand Amelie lui déclara qu'elle avoit deſſein d'accepter la faveur qu'elle lui avoit propoſée, elle commença à perdre cet air grâve & ſérieux, & applaudit au ridicule que Booth jugea à propos de jetter ſur ſa conduite du jour précédent.

La converſation devint vive & agréable; Booth ayant rappelé le diſcours qu'on vient de voir dans le dernier chapitre, & donné à cette occaſion de grands éloges à Me. Bennet, Me. Elliſon, qui étoit auſſi zélée pour le parti contraire, railla beaucoup cette dame, & dit que c'étoit une preuve certaine qu'elle avoit envie de ſe remarier bientôt. Les femmes mariées, s'écria-t-elle, à ce que j'imagine, croient quelquefois parler ſérieuſement en faiſant de telles déclarations, quoique ſouvent peut-être ce ne ſont que des complimens qu'elles

ſont à leurs maris. Mais quand les veuves déclament hautement contre les ſeconds mariages, je ſerai toujours prête à gager, que ſi le jour du leur n'eſt pas fixé encore, du moins elles ont déjà choiſi l'homme qu'elles veulent prendre.

Me. Bennet ne répondit pas à ce ſarcaſme. En effet, elle n'avoit preſque pas ouvert la bouche depuis que Me. Elliſon étoit dans l'appartement; ce qu'on avoit dit de la maſcarade l'avoit rendue extrêmement ſérieuſe. Amelie imputa cet air réſervé, à ce qu'elle n'étoit pas de la partie, choſe qui ſouvent n'eſt pas peu mortifiante pour l'orgueil féminin; elle demanda tout bas à Me. Elliſon, ſi elle ne pourroit pas lui procurer un troiſieme billet; celle-ci répondit que la choſe n'eſt pas poſſible.

Durant tout le tems que Me. Bennet reſta, c'eſt-à-dire, encore une bonne heure, elle garda un ſilence parfait, & eut un air fort inquiet. Cela fit peine à Amelie, qui crut avoir deviné la vraie cauſe de cet embarras. Ce qui la confirma encore dans cette opinion, fut la remarque qu'elle fit de certains regards aſſez déſobligeans que Me. Bennet jettoit de tems à autre ſur Me. Elliſon, & le chagrin qui ſembloit redoubler ſur la mine de la premiere, toutes les fois qu'on parloit de la maſcarade, qui, malheureuſement, étoit le principal ſujet de la converſation: car Me. Elliſon faiſoit une deſcription

deſcription étudiée de l'extrême beauté du lieu, & de l'élégance du divertiſſement.

Quand Me. Bennet fut partie, Amelie ne put s'empêcher encore de ſolliciter Me. Elliſon pour avoir un autre billet, aſſurant que Me. Bennet ſeroit bien charmée d'y aller avec elles. Me. Elliſon s'excuſa de nouveau de le demander à Mylord. D'ailleurs, madame, ajouta-t-elle, quand je voudrois y aller avec Me. Bennet, ce dont, à vous parler vrai, je ne me ſoucie pas, parce que c'eſt une femme que perſonne ne connoît, je doute très-fort qu'elle voulût y venir elle-même. Elle eſt d'une ſingularité inconcevable. Son unique plaiſir eſt la lecture; à l'égard des divertiſſemens publics, je lui ai ſouvent entendu dire qu'elle les abhorroit.

Mais, répondit Amelie, qu'eſt-ce qui a pu donc occaſionner ce ſérieux qui lui a pris dès le moment qu'on a parlé de la maſcarade?

A cet égard, répondit l'autre, il n'y a point de conjectures à former. Vous l'avez vue d'autres fois auſſi ſérieuſe. Elle étoit ſujette à ces accès de gravité, même longtems avant la mort de ſon mari.

La pauvre femme, s'écria Amelie! je la plains de tout mon cœur; car elle doit ſouffrir beaucoup dans ces occaſions. Je vous avoue que j'ai pris pour elle une fantaiſie extraordinaire.

Peut-être, répondit Me. Elliſon, ne la gouteriez-vous pas ſi bien, ſi vous la connoiſſiez à fond. En totalité c'eſt une femme d'un caractere biſarre; & ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, vous ne lierez pas avec elle une ſociété ſi intime. Je penſe bien que vous ne lui parlerez jamais de ce que je vous dis: mais elle reſſemble à certains tableaux qui ne ſemblent beaux, que quand on les voit d'une certaine diſtance.

Amelie ne parut pas gouter cette façon de penſer; & elle preſſa fortement Me. Elliſon de s'expliquer davantage. Ce fut inutilement; elle continua à tenir des diſcours enveloppés au déſavantage de Me. Bennet; & quand il lui arrivoit de laiſſer échapper quelque choſe d'un peu trop dur, elle ne manquoit pas de ſe reprendre auſſitôt, en lui donnant quelques foibles éloges pour entretenir l'équilibre. Ainſi ſa conduite parut abſolument inexpliquable à Amelie; & à la fin de tout elle ne ſut décider ſi Me. Elliſon étoit amie ou ennemie de Me. Bennet.

Durant cette derniere converſation Booth n'étoit pas dans l'appartement. On l'avoit fait deſcendre en bas où le ſergent étoit venu lui dire des nouvelles de Murphy. Il l'avoit rencontré le ſoir même, & cet homme l'avoit aſſuré que s'il vouloit être payé de ſa créance, qu'il avoit feint auparavant d'a-

voir à répéter contre Booth, il en auroit bientôt la commodité : qu'il y auroit ſur le tapis une forte demande au premier bureau ; Murphy ajouta qu'il ne devoit pas craindre de perdre ſon argent ; que de ſa connoiſſance le capitaine poſſédoit des meubles de prix, & que même ſes enfans avoient des montres d'or.

Cette nouvelle allarma Booth, & encore plus quand le ſergent lui rapporta d'après Murphy, qu'on lui avoit vu toutes ces choſes depuis quelques jours. Il vit clairement alors, que, comme il l'avoit penſé, Murphy lui-même ou quelqu'un de ſes émiſſaires avoit été le prétendu fol : il ne fut plus embarraſſé d'expliquer tout ce qui étoit arrivé, & conçut que le deſſein de cet homme avoit été d'examiner l'état de ſes effets, & de voir s'ils valoient la peine que ſes créanciers euſſent recours à la juſtice pour l'en dépouiller.

De retour dans ſon appartement, il fit part à Amelie & à Me. Elliſon de ce qu'il venoit d'apprendre, ſans déguiſer ce qu'il appréhendoit des intentions de ſes ennemis. Mais Me. Elliſon tâcha de tourner ſes craintes en ridicule, l'appelant poule mouillée, & l'aſſûrant qu'il devoit s'en repoſer ſur ſon procureur.... Juſqu'à ce que vous appreniez de ſes nouvelles, dit-elle, demeurez abſolument tranquille ; je vous en donne ma parole. Il ne peut ſurvenir aucun dan-

ger, dont il ne vous donne avis, quand il en ſera tems. Quant à cet homme qui a eu l'impudence de venir dans votre appartement, s'il a été envoyé pour les raiſons que vous venez de nous dire, j'aurois voulu de tout mon cœur être à la maiſon. Je l'aurois fait ſerrer dans un lieu ſûr par le connétable, & fait conduire droit devant le juge Trasher. Je ſais que ce juge de paix eſt ennemi des baillifs; il a des raiſons particulieres pour cela.

Ce diſcours officieux releva un peu le courage de Booth, & donna quelque conſolation à Amelie, quoique leurs eſprits à tous les deux fuſſent trop agités pour leur permettre de donner ou de recevoir beaucoup d'amuſement ce ſoir. Me. Elliſon s'en étant apperçue prit bientôt congé d'eux, & laiſſa ces malheureux époux chercher du ſoulagement dans le ſommeil, ce puiſſant ami des affligés, quoique comme les autres amis puiſſans, il ne ſoit pas toujours prêt à voler au ſecours de ceux qui en ont le plus de beſoin.

CHAPITRE IX.

Qui contient un incident étrange.

QUAND le mari & la femme furent ſeuls, ils s'entretinrent encore des nouvelles que le ſergent avoit apportées. Amelie fit tout ce qu'elle put, pour cacher ſes craintes & tranquilliſer celles de ſon mari. A la fin elle tourna la converſation ſur un autre ſujet, & me. Bennet fut miſe ſur le tapis. Je ſerois fâchée, s'écria Amelie, d'avoir placé mon affection ſur une méchante femme; cependant je commence à craindre que me. Elliſon ne ſache ſur ſon compte quelque choſe de plus qu'elle ne veut en dire. Autrement, pourquoi ne voudroit-elle pas paroître avec elle en public? D'un autre côté j'ai remarqué que me. Elliſon a toujours reſiſté à me la faire connoître, & qu'elle n'a jamais voulu l'amener ici, quoique je l'en ai priée pluſieurs fois. Elle m'a même donné de fréquentes inſinuations, que je ne devois point cultiver ſa connoiſſance. Qu'en penſez-vous, mon cher? je ſerois au déſeſpoir de lier amitié avec une méchante perſonne.

Moi? ma chere, lui répondit Booth; je n'en ſais pas davantage, ni même tant que vous ſur ſon chapitre. Mais ce que je

penſe, c'eſt que ſi me. Elliſon ſait quelque raiſon pour vous empêcher de vous lier avec me. Bennet, elle a eu grand tort de vous la laiſſer connoître.

Le reſte de la ſoirée ſe paſſa à des diſcours de cette eſpèce. Le lendemain Booth ſe leva de fort bonne heure ; & en deſcendant l'eſcalier, la petite Betty lui remit le billet cacheté que voici :

« Prenez garde à vous, il n'y a point de » tems à perdre ; je crains qu'on ne tende » un piége terrible à l'innocence vertueuſe, » ſous le faux ſemblant de l'amitié. »

Booth demanda auſſi-tôt à la ſervante, qui lui avoit remis ce billet ; elle répondit que c'étoit un commiſſionnaire, qui, après le lui avoir donné, étoit parti ſans dire un mot.

Il fut épouvanté de ce qu'il venoit de lire, & auſſi-tôt rapporta cet avis à la même affaire, ſur laquelle Atkinſon lui étoit venu donner des lumieres le ſoir précédent ; mais quand il vint à en examiner les termes plus mûrement, il ne put pas accorder les termes de ce billet avec aucun des dangers que la loi lui donnoit lieu d'appréhender. On ne pouvoit guère dire que Murphy & ſa ſequelle tendiſſent des embuches à ſon innocence ou à ſa vertu ; ni qu'ils l'attaquaſſent ſous aucun prétexte ou couleur d'amitié.

Après avoir bien délibéré ſur cette ma-

tière, il lui vint dans la tête un ſoupçon étrange; & ce fut que peut-être me. Elliſon le trahiſſoit. Depuis quelque tems il n'avoit pas conçu de cette Dame une opinion trop avantageuſe; & il commença pour lors à ſoupçonner, qu'elle étoit d'intelligence pour le trahir. Il crut par ce moyen pouvoir mieux expliquer l'étrange apparition du prétendu fol: quand cette idée eut une fois pris racine dans ſon eſprit, pluſieurs circonſtances ſe joignirent pour l'entretenir & la fortifier. Telle fut entr'autres l'air badin & railleur qu'elle avoit montré dans cette occaſion, ſes efforts pour tourner en ridicule ſes craintes, au ſujet des nouvelles que le ſergent étoit venu lui apporter.

Ce ſoupçon, ſans vraiſemblance, n'étoit ni d'accord avec le caractère, ni ſoutenu par la conduite de me. Elliſon; ce fut pourtant le ſeul qui ſe préſenta à ſon eſprit pour le moment; quelque blâmable qu'il pût être, il étoit pourtant aſſez naturel à lui d'y faire attention. Car l'inquiétude eſt un tourment ſi cruel, que nous tâchons toujours de nous en débarraſſer, par des préſomptions même douteuſes & incertaines. Dans toutes ces circonſtances, la haine & le dégoût ſont les guides les plus ſurs pour conduire nos ſoupçons à leur objet.

Quand Amelie ſe mit en devoir de dé-

jeuner, Booth lui montra la lettre qu'il avoit reçue, en disant: vous m'avez si souvent blâmé, ma chere, d'avoir des secrets pour vous, & j'ai à la vérité si souvent tâché de vous en cacher de cette nature & avec si peu de succès, que je ne tenterai plus de le faire. Amelie lut le billet avec précipitation, & n'en parut pas peu allarmée. Ensuite se tournant vers Booth avec un air tout triste: mon cher mari, lui dit-elle, la fortune prend plaisir à nous effrayer. Que peut signifier cette lettre? Ensuite, fixant attentivement ses yeux sur le papier, elle le parcourut quelque tems, jusqu'à ce que Booth s'écria..... Comment se peut-il faire, ma chere Amelie, que vous lisiez ce papier avec tant de sens froid? Je tâchois, mon cher, répondit-elle, de me rappeler le caractère; car je ferois serment que j'ai déjà vu de cette écriture & même il n'y a pas long-tems... Tout d'un coup elle s'écria avec beaucoup d'émotion! Ah je me le rappelle maintenant..... il est de la main de me. Bennet. me. Ellison m'a fait voir une lettre d'elle, il n'y a qu'un ou deux jours. Ah! l'écriture est remarquable, & je suis sure positivement que c'est la sienne.

Si c'est d'elle, s'écria Booth, que peut-elle entendre par cette derniere partie de son avertissement? surement me. Ellison n'a pas intention de nous trahir.

Je ne ſais pas ce qu'elle veut dire, répondit Amelie, mais je ſuis réſolue de le ſavoir ſur le champ. Car je ſuis aſſurée du caractère. Par le plus grand bonheur du monde, elle m'a dit hier ſon adreſſe, en me preſſant de l'aller voir. Elle ne demeure qu'à quelques pas d'ici; je veux y aller à l'inſtant.

Booth ne s'oppoſa pas au deſſein de ſa femme. Il n'avoit pas moins de curioſité qu'elle & d'impatience de la ſatisfaire; il ne lui en marqua pourtant rien; peut-être même il eût bien mieux valu pour lui qu'il l'eût accompagnée.

Amelie prit donc ſes habits de cérémonie, & laiſſant à ſon mari le ſoin de ſes enfans, elle ſe hâta d'arriver chez me. Bennet.

Elle attendit près de cinq minutes à la porte avant qu'on ouvrit. Enfin il parut une ſervante, qui, quand elle lui demanda ſi me. Bennet étoit au logis, lui répondit d'un air embarraſſé & confus qu'elle ne le ſavoit pas. Mais, madame, lui dit-elle, ſi vous voulez me dire votre nom, j'irai voir. Amelie le lui dit, & la fille, après avoir tardé long-tems, revint lui dire que me. Bennet étoit au logis. Enſuite l'ayant conduite dans une ſalle, elle l'aſſura que ſa maîtreſſe viendroit dans un moment.

Amelie attendit encore un bon quart d'heure dans cette ſalle; dans ce moment

elle étoit dans la ſituation miſérable d'une de ces pauvres malheureuſes qui vont le matin chez un grand pour ſolliciter une faveur, ou peut-être demander le payement d'une dette; car toutes les deux ſont auſſi mal reçues, & quelquefois la derniere eſt regardée comme la plus incommode des deux.

Pendant qu'elle étoit là, Amelie remarqua que toute la maiſon étoit dans le trouble; elle entendit un grand bruit dans les chambres, & la fille aller & venir pluſieurs fois fort embarraſſée.

A la fin me. Bennet vint elle-même. Elle avoit les regards tout troublés, &, comme le dit ſa ſervante, elle avoit paſſé ſes habits à la hâte; en effet, elle étoit encore au lit quand Amelie étoit entrée. C'eſt un fait qu'elle avoua elle-même pour s'excuſer de l'avoir fait attendre ſi longtems.

Amelie reçut aiſément ſon excuſe; mais elle lui demanda en ſouriant, ſi elle avoit coutume de ſe lever tous les jours de ſi bonne heure. Me. Bennet devint à cette queſtion rouge comme de l'écarlate, & répondit; Non pas, madame, pour l'ordinaire; car le plus ſouvent je ſuis levée de fort bonne heure; mais par haſard j'ai veillé un peu tard hier au ſoir, & à vous parler vrai, je ne m'attendois guère que

vous dussiez m'honorer de votre visite ce matin.

Amelie la regardant fixement, lui dit: Est-il possible, madame, qu'un billet tel que celui-là ne vous ait pas paru propre à exciter ma curiosité? Ensuite elle lui montra le billet, en lui demandant si elle n'en connoissoit pas le caractère?

Me. Bennet parut surprise & confuse au possible. Quand Amelie n'eût eu qu'un foible soupçon auparavant, la conduite de la Dame auroit été pour elle une confirmation suffisante de la vérité; elle n'attendit donc pas une réponse, que l'autre en effet ne se pressoit pas de lui donner; mais elle la conjura de la façon du monde la plus pressante, de lui donner l'explication d'une preuve d'amitié si extraordinaire. Car c'est ainsi que je la regarde, dit-elle; & je suis persuadée que vous devez avoir des raisons suffisantes pour former une présomption qui autorise l'avis charitable que vous me donnez.

Me. Bennet, après avoir un peu hésité, lui répondit: Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis surprise de ce que vous m'avez montré; la principale raison de ma surprise est de ce que vous avez connu mon caractère. Je suppose, madame, que vous n'en avez point fait part à me. Ellison.

Amelie lui dit que non; mais qu'elle la

prioit de ne point lui en demander davantage. Qu'importe comment je l'ai découvert; il ſuffit que certainement le billet eſt de votre écriture.

Je vous en fais l'aveu, dit me. Bennet, en ſe remettant un peu; & puiſque vous ne l'avez point fait voir à cette femme, je ſuis ſatisfaite. Je commence à deviner maintenant d'où vous pouvez avoir eu cette information: mais n'importe, je ne crois pas avoir rien fait dont je ſois obligée de rougir.... Perſonne ne peut me faire un crime de cette démarche; peut-être y a-t-il eu du mal de faire voir ma lettre; mais quand j'examine toutes les circonſtances, je puis bien le pardonner.

Puiſque vous avez deviné la vérité, répondit Amelie, je ne ſuis point obligée de la nier, elle m'a en effet montré votre lettre; mais vous n'avez pas la moindre raiſon d'en rougir: au contraire, la conduite que vous avez tenue dans une circonſtance ſi fâcheuſe eſt digne des plus grands éloges; & vous n'avez pu, ſans beaucoup de grandeur & d'héroïſme, ſupporter des afflictions auſſi accablantes que la perte d'un mari dans une ſituation ſi triſte.

Ainſi me. Elliſon vous a donc montré ma lettre? s'écria me. Bennet avec vivacité.

Quoi! ne l'avez-vous pas deviné vous-même? répondit Amelie: ſans cela je n'au-

rois pas trahi ma parole en vous en parlant. M'auriez-vous fait violer imprudemment ma promeſſe? Ne m'avez-vous pas aſſurée avec une certitude abſolue que vous ſaviez qu'elle m'avoit montré votre lettre, & même que vous n'étiez point en colère de ce qu'elle en eût uſé ainſi?

Je ſuis ſi confuſe, repliqua me. Bennet, que je fais à peine ce que je dis. Oui, oui, je me reſſouviens que je vous ai dit cela... Je deſire fort de n'avoir pas de plus forte raiſon que celle-la d'être fâchée contre elle.

Pour l'amour de Dieu, s'écria Amelie, ne différez plus à m'éclaircir de ce que je demande. Ce que vous venez de dire augmente encore plus ma curioſité; & j'aurai l'eſprit à la torture, juſques à tant que vous m'ayez inſtruite de ce que ſignifie votre billet; car je ſuis de plus en plus convaincue que votre meſſage eſt fondé ſur quelque choſe de très-important.

Oh! de la derniere importance en effet, s'écria me. Bennet; du moins vous reconnoîtrez que mes appréhenſions ont été ſuffiſamment bien fondées..... Oh Ciel! que je m'eſtimerai heureuſe, ſi je puis contribuer à votre conſervation. Je vais en effet vous expliquer tout; mais pour vous détailler toutes mes craintes avec les couleurs qui leur conviennent, il faut que je vous raconte mon hiſtoire. Pourrez-vous,

madame, avoir la patience d'entendre les avantures de la plus infortunée des femmes ?

Amelie lui promit l'attention la plus exacte; &me. Bennet, auſſi-tôt après, commença à raconter ce qui eſt rapporté dans le ſeptième livre de cette hiſtoire.

LIVRE VII.

CHAPITRE I.

Fort court, & qui conſéquemment n'a pas beſoin de Préface.

MADAME BENNET ayant fermé la porte aux verrouils, & les deux Dames s'étant aſſiſes, elle voulut une ou deux fois commencer de parler, mais la colère l'en empêcha; enfin, après un ſilence de quelques minutes, elle répandit un torrent de pleurs. Amelie lui marquant la plus vive tendreſſe, tant par ſes regards que par ſon diſcours, s'écria: Madame, qui peut vous cauſer une telle émotion? O madame Booth! lui répondit-elle, je vois bien que j'ai entrepris au-deſſus de mes forces; vous ne ſeriez plus étonnée de mon trouble, ſi vous ſaviez que vous avez devant vous une femme coupable de meurtre & d'adultere.

A ces mots Amelie devint pâle comme la mort. Madame Bennet l'ayant remarqué, raſſembla tout ſon courage, & prenant une contenance plus tranquille: Madame, s'écria-t-elle, quoique je vous aie

effrayée par ce début terrible, je crois que vous ne me jugerez cependant pas ſi coupable, quand vous en ſaurez les circonſtances. Je crois en effet, continua madame Bennet, que votre candeur ſera plus diſpoſée que moi-même à m'abſoudre; mais j'aurai toujours à me reprocher du moins la plus haute indiſcrétion: & quand je ſonge aux ſuites fatales qu'elle m'a attirées, je ne puis jamais, non jamais me le pardonner. Ici elle recommença à ſe lamenter d'une façon ſi amere, qu'Amelie tâcha, autant qu'il lui fut poſſible (car elle étoit violemment agitée elle-même) de la conſoler, en diſant, que ſi l'indiſcrétion faiſoit ſon plus grand crime, ſes ſuites malheureuſes la rendoient plus infortunée que coupable: en vérité, madame, vous avez excité ma curioſité au plus haut degré; faites moi donc le plaiſir de continuer.

Madame Bennet paroiſſant prête à commencer une ſeconde fois ſon récit, s'écria: Je voudrois, s'il étoit poſſible, ne vous apprendre de ma vie infortunée, qu'autant qu'il en faut pour vous amener à une cataſtrophe dans laquelle je penſe que vous pouvez être intéreſſée vous même, mais je vous proteſte que je ne ſais par où commencer.

Ma chere Dame, s'écria Amelie, commencez par où il vous plaira; mais conſiderez mon impatience. C'eſt ce que je vais

faire, répondit madame Bennet : ainſi j'entamerai par la partie de mon hiſtoire qui mène directement à ce qui vous concerne. Car au fond comment ma vie produiroit-elle quelque choſe qui fût digne de votre attention? Ne dites pas cela, madame, repliqua Amelie, j'ai long-tems ſoupçonné qu'il y avoit dans votre vie quelqu'incident très-intéreſſant; & il ne me manquoit qu'une occaſion de vous marquer le deſir que j'avois de l'entendre; daignez donc m'en informer ſans vous faire prier davantage. Je le veux bien, dit madame Bennet; j'éviterai les choſes trop communes, quoique dans de pareils récits, ſurtout quand l'amour y figure, il y a bien des petits incidens qui ne ſont que des bagatelles pour ceux qui n'ont jamais reſſenti cette paſſion, & que les ames délicates regarderoient comme la partie la plus intéreſſante. Eh! mais, ma chere, s'écria Amelie, tout cela n'eſt qu'un préambule...

Allons, madame, répondit madame Bennet, j'aurai égard à votre impatience. Alors elle ramaſſa tous ſes eſprits du mieux qu'il lui fut poſſible, & commença comme on va voir dans le Chapitre ſuivant.

Le lecteur blâmera peut-être ici madame Bennet d'avoir pris ſon hiſtoire de ſi haut, & de raconter tant d'événemens auxquels Amelie n'eſt point intéreſſée; mais dans l'exacte vérité elle vouloit donner bonne

opinion d'elle-même, en racontant des faits où l'on ne pouvoit rien reprendre ſur ſa conduite, avant que d'en venir à la partie la plus délicate, & qui pouvoit le plus faire ſoupçonner ſon caractère. Je ſuppoſe du moins qu'elle eut cette intention : car abuſer dans un tel moment du tems & de la patience d'Amelie, auroit été un procédé auſſi impardonnable, que la complaiſance de l'écouter étoit dans Amelie une preuve de la bonté de ſon caractère.

CHAPITRE II.

Commencement de l'Hiſtoire de madame Bennet.

JE ſuis la plus jeune de deux filles d'un Miniſtre du Comté d'Eſſex, homme de qui on peut dire que quand je voudrois donner l'eſſor à ma tendreſſe pour célébrer ſes louanges, je ne pourrois jamais aller au-delà de la réalité. Il étoit bien digne de l'habit qu'il portoit; c'eſt, je crois, le plus grand éloge qu'on puiſſe faire d'un homme de ſon état.

Je ne puis me rappeler de ce qui m'arriva juſqu'à l'âge de ſeize ans, rien qui mérite d'être rapporté. Tout ne fut qu'un long jour ſerein, qui n'offre aucun objet diſtinct à ma vue; comme quand on jette les yeux ſur la mer pendant un calme: tout me paroît une ſcène continuée de bonheur & de tranquillité.

Je dois donc commencer mon Hiſtoire à ma ſeizieme année, tems où je goûtai pour la premiere fois l'amertume du chagrin.

Outre les jours de fête preſcrits par notre religion, mon pere étoit dans l'uſage d'en obſerver cinq autres, le jour de ſon mariage, & celui de la naiſſance de toute ſa petite famille. Il invitoit dans ces occa-

ſions deux ou trois perſonnes de ſon voiſinage, & ſe livroit, diſoit-il, à la joie; ce qu'il appeloit ainſi étoit de boire une pinte de punch fort léger; en effet, cela pouvoit paſſer pour un excès dans un homme, qui, les autres jours, buvoit rarement de liqueur plus forte que de la petite biere.

Le jour donc de ma malheureuſe naiſſance, que nous étions tous dans la plus grande joie, ma mere étant ſortie de la chambre après le dîner, & reſtant aſſez long-tems ſans revenir, mon pere m'envoya la chercher. J'eus beau parcourir toute la maiſon, & même l'appeler dehors, je ne pus, ni la voir, ni en apprendre de nouvelles. J'en fus allarmée, quoique bien éloignée de ſoupçonner qu'il lui fût arrivé aucun accident; je courus rendre réponſe à mon pere, qui dit froidement: (car c'étoit l'homme du caractere le plus tranquille): Eh bien, mon enfant, ſans doute elle eſt ſortie, elle ne tardera pas à revenir. Au bout d'une demi-heure, ne la voyant pas de retour, mon pere marqua quelque ſurpriſe de ce long retard, & dit qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe d'extraordinaire, pour la retenir ſi long-tems abſente de la compagnie. Son étonnement croiſſoit à chaque minute; il commença à s'inquiéter, & à laiſſer paroître ſur ſon viſage des ſymptômes de ce qui ſe paſſoit

au-dedans de lui-même. Il envoya la ſervante la chercher dans toute la paroiſſe ; mais il n'attendit pas ſon retour ; elle n'étoit pas à peine ſortie, qu'il demanda permiſſion à ſes hôtes de l'aller chercher lui-même. Tous les conviés ſe levèrent & accompagnèrent mon pere, tâchant de lui faire eſpérer qu'il n'y auroit aucun malheur dans tout ceci. Ils viſitèrent toute la paroiſſe, ſans apprendre de ſes nouvelles. Son pere étoit hors de lui-même en arrivant ; ſes amis voulurent en vain lui donner des conſeils & le conſoler ; il ſe jetta par terre, & ſe livra aux accès du déſeſpoir le plus vif.

Tandis qu'il étoit dans cet état, nous étions à côté de lui, ma ſœur & moi, tous également plongés dans le chagrin le plus violent ; la ſervante entra dans la chambre, & dit qu'elle étoit bien trompée ſi elle ne découvroit bientôt où étoit ſa maîtreſſe. A ces mots mon pere ſe releva, & lui demanda juſquement où ? Mais, Madame, comment pourrai-je vous décrire les particularités d'une ſcène dont le ſouvenir me glace le ſang d'horreur ? L'agitation de mon ame, maintenant qu'elle eſt paſſée, m'en fait entendre une ſcène de trouble & de confuſion. Quelques mots, ma pauvre mere, maîtreſſe trop indulgente d'une unique ſervante que nous avions, ne voulant pas ſans doute la déranger de ſon dîner, étoit allée elle-même

au puits pour remplir la bouilloire à thé; & s'étant trop étendue, à ce qu'on imagine, parce que l'eau étoit alors assez basse, elle étoit tombée dans le puits avec sa bouilloire à la main. Ce fut le manque de cet ustensile qui donna à la servante le premier soupçon de ce qui étoit arrivé, & cette idée ne se trouva malheureusement que trop bien fondée.

Il est plus aisé d'éprouver que de décrire ce que nous ressentîmes tous dans cette occasion. Vous avez bien raison, répondit Amelie, je le ressens si vivement, qu'à moins que vous ne vouliez me voir évanouir devant vous, je vous prie de me faire donner un verre d'eau, s'il vous plait. Madame Bennet lui fit prendre quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, & trouvant Amelie un peu remise, elle continua ainsi son histoire.

Je n'insisterai pas sur une scène, qui, comme je vois, a déja touché si fortement la tendresse de votre cœur, & qu'il est aussi douloureux pour moi de répéter, que pour vous de l'entendre. Je ne vous parlerai que de la conduite de mon pere dans cette occasion; il prit la chose en philosophe & en ecclésiastique vraiment chrétien. Le lendemain des funérailles de ma mere, il nous fit appeler dans sa chambre, ma sœur & moi, & après bien des caresses & des démonstrations de tendresse paternelle, il

nous exhorta à ſupporter avec réſignation le grand malheur qui nous étoit arrivé ; il nous dit que tous les accidens, quelque terribles qu'ils ſoient, n'arrivant que par la permiſſion divine, le juſte ſentiment de notre devoir envers le Créateur devoit nous enſeigner à nous ſoumettre abſolument à ſa volonté ; que non-ſeulement la religion, mais encore le bon ſens devoit nous en faire une loi. Mes chers enfans, s'écria-t-il, notre réſiſtance eſt vaine, ainſi que nos cris. Si les larmes pouvoient rappeler mon ange du tombeau, je ferois diſtiller tous les ſucs de mon corps par mes yeux : mais hélas ! quand nous remplirions ce puits maudit de nos pleurs, tout notre chagrin ſeroit inutile & ſans fruit. Je crois vous avoir rendu ſes propres termes ; car l'impreſſion qu'ils firent ſur moi ne peut jamais être effacée. Il continua à nous conſoler par l'idée ſatisfaiſante que toute la perte n'étoit que pour nous ſeuls, & que ma mere avoit beaucoup gagné à l'accident que nous déplorions. Mes enfans, s'écria-t-il, j'ai maintenant une femme, & vous avez une mere dans le Ciel ; ainſi que toute notre affliction eſt intéreſſée, & que nos ſouhaits ſont cruels pour elle ! Il nous parla ainſi pendant près d'une demi-heure, quoique, à vous parler franchement, ſes exhortations ne firent pas ſur le champ en nous les bons effets qu'elles devoient y produire. En le quittant nous n'étions pas plus

conſolées. Cependant, en nous les rappelant de jour en jour, elles opérerent; nous étions encore ſoutenues par ſon exemple; car en cela, comme en toute autre choſe, il pratiquoit le premier ce qu'il enſeignoit. Depuis ce jour on ne l'entendit plus parler de ma mere; & bientôt il reprit en public la même ſérénité de viſage qu'auparavant: j'ai pourtant lieu de croire qu'il payoit en ſecret bien des ſoupirs amers à ce ſouvenir, que ni la philoſophie, ni le chriſtianiſme ne peuvent tout-à-fait bannir.

Les conſeils de mon pere, fortifiés par ſon exemple, aidés de la tendreſſe de quelques amis de la maiſon, & ſecondés par le tems, ce puiſſant médecin, avoient aſſez bien rétabli ma tranquillité au bout de quelques mois, lorſque la fortune vint livrer à mon repos une ſeconde attaque. Ma ſœur, que j'aimois tendrement, & qui répondoit avec ardeur à mon affection, étoit tombée malade quelque tems avant l'accident fatal que je vous ai raconté; elle ſe trouvoit ſi bien alors, il eſt vrai, que nous avions conçu de grandes eſpérances du rétabliſſement total de ſa ſanté; mais les déſordres de ſon ame dans cette occaſion affecterent tellement ſon corps, qu'elle retomba bientôt dans ſon état précédent; & depuis ce moment elle alla toujours en déclinant, juſqu'à ce qu'enfin ſept mois après elle ſuivit ma pauvre mere dans le tombeau.

Je

Je ne vous fatiguerai point, Madame, du détail de mon affliction ; je me contenterai de vous rappeler deux obſervations que me dicterent mes réflexions ſur les pertes que vous venez d'entendre. La premiere, que dans une ame qui a été une fois violemment affectée, il ſe forme une eſpèce de calus, qui fait qu'elle n'eſt plus capable de reſſentir une ſeconde fois les mêmes atteintes du chagrin. La ſeconde, que tous les traits de la fortune ainſi que tous les autres aſſauts, tirent leur force de la vîteſſe avec laquelle ils ſont décochés : s'ils approchent à pas lents & imperceptibles, ils n'ont que peu de pouvoir pour nous faire du mal.

J'ai expérimenté la vérité de ces obſervations, tant de mon propre cœur, que dans la conduite de mon pere, dont la philoſophie parut avoir remporté une victoire complette ſur cette derniere affliction. Notre famille ſe trouva donc réduite à deux perſonnes, & mon pere parut avoir raſſemblé ſur moi ſeule l'affection & la tendreſſe qui auparavant avoit été partagée entre pluſieurs. Son langage ne le marquoit pas moins que ſes actions ; il ne m'appeloit plus que ſon bijou, ſa conſolation, ſon tout ; il me chargea de tout le ſoin de ſa maiſon, & me donna le nom de ſa petite ménagere, titre dont j'étois alors plus fiere qu'aucun Miniſtre d'état de tous les ſiens. Quoique je me

donnaſſe tous les ſoins poſſibles pour bien remplir ces fonctions, je ne négligeois pas mes études, où j'avois fait tant de progrès, que j'entendois la langue latine, & paſſablement les auteurs grecs. Je crois, Madame, vous avoir déja dit que dès mes plus tendres années mon pere m'avoit fait étudier, & qu'un peu de ſavoir eſt le principal héritage que j'ai eu de lui.

La tendreſſe de ce bon pere avoit émouſſé à la longue le ſouvenir de toutes mes pertes; pendant deux ans je menai une vie aſſez tranquille, & même je pourrois dire, parfaitement heureuſe.

J'étois alors dans ma dix-neuvieme année, lorſque mon pere paſſa du Comté d'Eſſex dans le Hampshire, où un de ſes compagnons d'études lui donna un bénéfice dont le revenu étoit double de celui qu'il avoit poſſédé juſqu'alors.

Son prédéceſſeur dans ce nouveau bénéfice, étoit mort dans un état peu opulent, & avoit laiſſé une veuve avec deux petits enfans. Mon pere, qui joignoit à beaucoup d'économie une ame généreuſe, acheta tous les meubles de ſon prédéceſſeur à un prix fort cher. A la vérité il y en avoit une partie dont il avoit beſoin; car quoique notre habitation dans le pays d'Eſſex fût bien fournie de meubles, cette maiſon n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi vaſte que celle qu'il alloit habiter.

Cependant je ſuis convaincue que ſon principal motif en achetant ces meubles fut la ſeule généroſité. La preuve en réſulte évidemment du prix qu'il en donna, & encore plus de la bonté qu'il fit paroître pour la veuve ; car il lui aſſigna un logement pour elle & ſa petite famille, dont elle pourroit diſpoſer auſſi long-tems qu'elle le jugeroit à propos.

Cette veuve étoit jeune, & paſſoit même pour aſſez jolie, quoiqu'avec un tour dans les yeux qui ne me plaiſoit pas : vous pourriez croire que mon pere agiſſoit par un principe moins noble que je ne l'ai inſinué ; mais je ſuis obligée de lui rendre juſtice. Dans le tems que ces offres furent faites, il ne l'avoit pas encore vue ; & j'ai les plus fortes raiſons de croire, que même long-tems après, il la regardoit avec beaucoup d'indifférence.

Cette action de mon pere, quand je l'appris, d'abord, me donna beaucoup de ſatisfaction ; car je puis dire, du moins avec la modeſtie des anciens philoſophes, que mon cœur eſt ſenſible à la généroſité. Mais quand j'eus fait connoiſſance avec la veuve, je fus encore plus charmée de ce que mon pere avoit fait pour elle. Quoique je ne fuſſe pas tout-à-fait de ceux qui la regardoient comme une beauté achevée, j'avoue qu'elle poſſédoit au ſuprême degré l'art de ſe rendre agréable ; art qu'elle ſaiſoit valoir avec tant de ſuccès, & une adreſſe ſi infatigable pour

obliger, que dans l'eſpace de trois mois, je devins parfaitement ſatisfaite de ma nouvelle connoiſſance, & pris pour elle une ſincere amitié.

Si je goûtai ſi bien la veuve, il ne fallut pas plus de tems à mon pere pour en devenir amoureux; elle ſut par la conduite la plus artificieuſe s'inſinuer dans ſa faveur, & le ſubjugua ſi complettement, qu'il ne pouvoit vivre éloigné d'elle, ni ſe paſſer un ſeul inſtant de la voir.

La plus artificieuſe des femmes avoit ſi bien mené cette affaire, que le cœur de mon pere étoit entiérement à elle, avant que je ſoupçonnaſſe qu'il courût aucun danger. Vous devinez aiſément, Madame, que cette découverte ne fut pas agréable pour moi; le nom de belle-mere ſonnoit mal à mes oreilles, & je ne pouvois ſupporter l'idée de partager avec une autre, cette affection dont j'avois payé la totalité par la perte d'une mere & d'une ſœur chéries.

Dans les premiers momens de trouble que mon eſprit éprouva à cette occaſion, j'avoue que je fis la plus grande faute contre les règles de la prudence & de la diſcrétion. Je pris la jeune Dame à partie tout net; je traitai ſes deſſeins ſur mon pere avec autant de dureté que ſi elle eût eu envie de commettre un vol; & dans ma colere il m'arriva de lui dire qu'elle

devroit mourir de honte d'épouſer un homme qui auroit pu aiſément être ſon grand - pere. En effet il étoit aſſez âgé pour cela.

La Dame dans cette occaſion joua aſſez finement le rôle d'hypocrite. Elle affecta d'être choquée de mes ſoupçons qu'elle traitoit d'injuſtes ; & me fit tant de proteſtations de ſon innocence, qu'elle parvint preſque à me faire donner un démenti à mes yeux & à mes oreilles.

Mon pere en agit plus franchement. Dès le lendemain il entra contre moi dans la plus violente colere ; il me demanda ſi je prétendois répondre à ſa tendreſſe paternelle, en m'arrogeant le droit de blâmer ſes inclinations. Il me tint bien d'autres diſcours ſemblables, qui me convainquirent pleinement de ce qui ſe paſſoit entre la Dame & lui, & que je ne lui avois pas fait d'injure en la ſoupçonnant.

J'avoue que juſqu'ici mon averſion pour ce mariage avoit été principalement cauſée par mon propre intérêt ; dans le fond je n'avois pas mauvaiſe opinion de cette femme, quoique ſa ſituation, ni l'âge de mon pere ne me promiſſent rien de favorable d'une telle union ; mais j'appris alors certaines particularités, que je n'aurois jamais ſues ſans doute, ſi notre querelle ne fût devenue publique dans la Paroiſſe. En un mot, je fus inſtruite que cette créa-

ture, toute douce & obligeante qu'elle m'avoit paru d'abord, étoit méchante comme un tigre : & bien des gens croyoient qu'elle avoit fait mourir de chagrin ſon premier mari.

La vérité de ces faits m'ayant été confirmée avec un plus grand examen, je réſolus de ne pas en faire un ſecret à mon pere. La fortune ſembla me favoriſer, & me fournit bientôt l'occaſion de trouver mon pere ſeul & de bonne humeur ; il fut le premier à me parler de ſon mariage, diſant qu'autrefois il avoit eu quelque ſcrupule au ſujet de la bigamie ; mais qu'après avoir diſcuté plus mûrement la matiere, il s'étoit convaincu qu'elle étoit permiſe. Il me promit que ſon ſecond mariage ne me feroit rien perdre de ſon affection ; & finit par les éloges les plus flatteurs de la bonté de la veuve, proteſtant que c'étoit de ſes vertus, & non de ſa perſonne, qu'il étoit épris.

Je me jettai à ſes genoux, & arroſant ſes mains des larmes qui couloient abondamment de mes yeux, je lui fis part de tout ce que j'avois entendu dire, & j'eus l'imprudence de nommer les perſonnes de qui je tenois ces avis.

Mon pere m'écouta ſans aucune marque de colere, & répondit froidement, que s'il avoit quelque preuve raiſonnable de ces faits, il ne ſongeroit plus à ce mariage :

mais, mon enfant, me dit-il, quoique je ſois bien éloigné de ſoupçonner la vérité de ce que vous me dites d'après votre connoiſſance, vous ſavez que le monde eſt naturellement porté à dire des méchancetés. Avant de nous ſéparer, il me promit de faire des informations exactes de ce que j'avois dit. Mais, Madame, je vous demande pardon, je m'arrête à des particularités de ma vie, qui n'ont pas le moindre rapport avec vous.

Amelie arrêta les excuſes de ſon amie; & quoiqu'elle les jugeât peut-être aſſez bien placées, elle étoit ſi bien élevée, qu'elle lui montra un grand deſir de ſavoir toutes les circonſtances de ſa vie, que la mémoire pourroit lui rappeler; après quoi Madame Bennet continua ſon hiſtoire, comme on le verra dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Suite de l'Hiſtoire de Madame Bennet.

JE crois, Madame, vous avoir dit que mon pere m'avoit promis d'examiner mûrement cette affaire; il n'eut guère le tems de remplir ſa promeſſe. Il étoit fort tard quand nous nous ſéparâmes; & le lendemain matin il fut marié avec la Veuve.

Quoiqu'il n'eût pas ajouté foi à mes obſervations, j'ai des raiſons ſuffiſantes pour croire qu'il ne les oublia pas, par le reſſentiment qu'il fit bientôt paroître contre les deux perſonnes que je lui avois données comme auteurs de ces avis.

Je ne fus pas long-tems, non plus, ſans avoir lieu de penſer que la nouvelle épouſe de mon pere étoit parfaitement inſtruite de l'opinion que j'avois d'elle; elle m'en donna des preuves par ſes mauvais traitemens, & par certains traits qu'elle laiſſoit échapper avec un air de triomphe. Un jour entr'autres, je me rappelle qu'elle dit à mon pere, qui parloit de ſon âge avancé; j'eſpere, mon cher, que vous avez encore bien des années à vivre, à moins que je ne ſois aſſez cruelle pour vous faire mourir de chagrin. En prononçant ces mots, elle me regarda

en face, avec un ſourire amer, où l'on appercevoit la plus haute méchanceté, ſous le voile d'une plaiſanterie affectée.

Je ne vous entretiendrai point de choſes auſſi communes, que les traitemens cruels d'une belle-mere, ni, ce qui me fit encore plus de peine, la conduite dure d'un pere qui en étoit ſubjugué. Il me ſuffira de vous dire, que mon pere me retira peu à peu ſon affection. Ses ſourires ſe changerent en froncemens de ſourcils, les noms tendres de *ma fille*, *ma chere*, en ceux de, *cette fille*, *cette créature*, & autres mots encore plus durs. A la fin je ne fus plus qu'un zero, & on vint juſqu'à me trouver de trop dans la maiſon.

Tel fut le changement d'un homme, dont je vous ai donné un tout autre caractère dans le commencement de ce récit. Mais, hélas! il n'étoit plus dans ces bonnes diſpoſitions, & ſe laiſſoit gouverner en tout par ma belle-mere. Toutes les fois qu'il ſe rencontre une grande diſproportion d'âge entre le mari & la femme, on peut remarquer que le plus jeune prend un empire abſolu ſur le plus âgé; la ſuperſtition même eſt un ſoutien moins ferme du pouvoir abſolu, que le radotage.

Quoique cette femme ſe fut rendue maîtreſſe des volontés de mon pere, juſqu'au point de l'engager à me traiter mal, elle ne put cependant le ſubjuguer ſi parfaite-

ment, que lui-même ne s'apperçut pas de ſes mauvais traitemens ; cette connoiſſance fut cauſe qu'il commença à prendre pour moi une haine implacable ; & je vous proteſte que je n'en connois pas d'autre raiſon que ce que je viens de vous dire.

Tandis que je vivois dans cette affreuſe ſituation, la dureté de mon pere m'ayant preſque accablée de chagrin, il monta un jour dans ma chambre d'un air plus irrité que jamais ; &, après m'avoir grondée ſévèrement de ma conduite peu reſpectueuſe envers lui & ſa digne compagne, il me dit de faire mes paquets, & de me préparer ſur le champ à quitter ſa maiſon. En même tems il me donna une lettre, diſant qu'elle m'informeroit de l'endroit où je trouverois une retraite, ajoutant qu'il ne doutoit pas que je ne m'y attendiſſe déja, puiſque j'en avois même ſollicité l'invitation. Il me quitta en me déclarant qu'il ne vouloit point d'eſpions chez lui.

Je vis en ouvrant cette lettre, qu'elle étoit d'une ſœur de mon pere. Avant que de vous en dire le contenu, je vais vous faire en peu de mots une eſquiſſe du caractère de cette tante. Sa perſonne n'avoit pas beaucoup de charmes ; elle étoit grande, fort mince & aſſez mal faite. Elle s'étoit ſans doute apperçue de ſon défaut de beauté. Sa vanité s'étoit retranchée dans ſon eſprit, où il n'y a point de miroir pour ſe

voir, & où, par conſéquent, on peut ſe flatter de découvrir toutes les qualités qu'on veut. C'eſt une circonſtance aſſez conſolante; cependant, ma chere Madame Booth, j'ai remarqué que peu de femmes cherchent ces conſolations intérieures, à moins qu'elles n'y ſoient forcées par le déſeſpoir de pouvoir tirer du dehors de quoi entretenir leur vanité. En effet, je crois que le premier deſir de toutes les perſonnes de notre ſexe eſt d'être belles.

Ici les deux Dames fixerent leurs regards ſur le miroir, & ſourirent.

Ma tante, continua Madame Bennet, déſeſpérant de rencontrer des éloges de ce côté-là, s'étoit employée toute entiere à la contemplation de ſes qualités intérieures, & elle avoit tellement enrichi ſon entendement, qu'à l'âge de cinquante ans qu'elle avoit alors, elle avoit contracté un mépris marqué, égal pour l'un & l'autre ſexe; elle regardoit les femmes comme des idiotes, & les hommes comme de ſots admirateurs des idiotes. Ces deux mots lui revenoient à chaque moment, & elle les prodiguoit, ſans meſure, à tous les gens de ſa connoiſſance.

Cette femme n'avoit paſſé qu'un ſeul jour, depuis deux ans, à la maiſon de mon pere, & c'étoit environ un mois avant ſon ſecond mariage. A ſon départ elle avoit ſaiſi un moment pour me dire tout bas ce qu'elle

penſoit de la veuve, qu'elle appeloit une jolie idiote, & qu'elle étoit ſurprise que ſon frere pût ſupporter une telle compagnie dans ſa maiſon. Ni elle, ni moi, n'avions encore le moindre ſoupçon de ce qui devoit arriver.

La lettre que mon pere venoit de recevoir, & qui étoit la premiere qu'elle lui eût écrite depuis ſon mariage, étoit telle, que je ne pourrois, ſans injuſtice, le blâmer d'en être offenſé. Elle y diſtribuoit libéralement les noms de fou & d'idiot à lui ainſi qu'à ſa femme. Mais, ce qui, ſans doute, l'avoit principalement choqué, étoit l'article qui me concernoit. Après avoir loué mon entendement, & dit, qu'il ne méritoit pas d'avoir une fille telle que moi, elle parloit de ſon mariage, non-ſeulement comme d'une folie impardonnable pour ce qui le regardoit, mais auſſi comme de la plus haute injuſtice envers moi. En voici un paſſage que je n'oublierai jamais. « Vous avez » placé, diſoit-elle, au deſſus de votre » fille, une femme qui, du côté de l'entendement, le ſeul don eſtimable de la nature, eſt la derniere de toute la claſſe » des jolies idiotes ». Après beaucoup d'autres gentilleſſes de cette nature, elle finiſſoit par m'inviter d'aller demeurer chez elle.

Je puis vous aſſurer que, quand j'eus fait la lecture de cette lettre, je pardonnai ab-

ſolument à mon pere, d'avoir ſoupçonné que j'euſſe fait, à ma tante, quelques plaintes de ſa conduite. Quoique je fuſſe réellement innocente, il y avoit aſſez d'apparences pour préſumer le contraire.

Je n'avois jamais été attachée à cette tante, & elle ne m'en avoit pas donné lieu; cependant je fus fort aiſe de cette invitation; car je menois une vie ſi déſagréable, où je me trouvois alors, qu'il n'étoit pas poſſible que je perdiſſe au change.

Je ne pouvois ſupporter néanmoins l'idée de quitter mon pere, & de lui laiſſer dans l'eſprit une impreſſion que je ne méritois pas. Je tâchai donc de diſſiper le ſoupçon que je me fuſſe plainte à ma tante, en l'aſſurant le plus fortement de mon innocence; tous mes efforts furent inutiles. Mes larmes, mes vœux, mes prieres ne ſervirent à rien: ſi ma belle-mere parut prendre mon parti, ce fut bien foiblement; & loin de marquer quelque deſir de réuſſir en ma faveur, elle ne put cacher la joie qu'elle reſſentoit dans cette occaſion.

Enfin, Madame, je partis le lendemain pour me rendre chez ma tante, où, après un voyage de quinze lieues, j'arrivai ſans avoir mangé dans la route: car le chagrin remplit autant l'eſtomac que la nourriture, & j'en avois une trop forte doſe, pour pouvoir rien prendre. La fatigue du voyage

& l'agitation de mes eſprits, jointes au long jeûne, m'avoient tellement affoiblie, que quand je fus deſcendue de cheval, je m'évanouïs entre les bras de l'homme qui m'avoit aidée à deſcendre. Ma tante fut très-ſurpriſe de me voir en cet état, avec les yeux preſque hors de la tête; tant ils étoient pleins de larmes; mais la lettre de mon pere, que je lui donnai ſitôt que je fus un peu revenue à moi, la guérit, je crois, de cette ſurpriſe. Elle fit pluſieurs fois, en la liſant, un ſourire mêlé de mépris & de colere; & ayant prononcé que ſon frere étoit un ſot, elle ſe tourna vers moi, & avec toute l'affabilité dont elle étoit capable (car la bonne Dame n'en étoit pas trop fournie), elle me dit: Ne vous inquietez pas, ma chere Molly, vous êtes venue chez une amie qui a aſſez de bon ſens pour diſcerner l'auteur de tout le mal; croyez-moi, mon enfant, il y a certaines gens qui ne tarderont pas à ſe repentir de leur folie. Cette réception gracieuſe me conſola un peu; ma tante m'aſſura qu'elle le convaincroit qu'il m'avoit accuſée injuſtement de lui avoir adreſſé mes plaintes. La guerre fut donc déclarée entre le frere & la ſœur: il en réſulta une haine irréconciliable entr'eux; & je n'en fus que plus confirmée dans la diſgrace de mon pere. Peut-être même cela me brouilla-t-il par la ſuite avec ma tante: car tous

les deux me prirent pour le ſujet de leur rupture.

Il y avoit déja ſix mois que je demeurois chez ma tante, quand j'appris que ma belle-mere étoit acouchée d'un fils, & que mon pere avoit montré une joie inexprimable dans cette occurence. Hélas! le pauvre homme ne jouit pas long-tems de cette ſatisfaction: un mois après, on me fit ſavoir la triſte nouvelle de ſa mort.

Malgré tous les chagrins dont il m'avoit accablé en dernier lieu, je fus ſincèrement affligée de cette perte: ſa tendreſſe pour moi dans mon enfance, les amitiés que j'en avois reçues, à meſure que je grandiſſois, me revinrent à la mémoire, y réveillerent mille idées tendres & triſtes, & effacerent entierement le ſouvenir de ſa derniere conduite, dont je cherchois à l'excuſer autant qu'il étoit en moi.

Ce qui vous paroîtra plus extraordinaire, c'eſt que ma tante commença à en parler avec des regrets: elle me diſoit qu'il avoit eu du bon ſens autrefois, quoique ſa paſſion, pour ſon indigne femme, l'avoit obſcurci en grande partie. Un jour qu'elle étoit de mauvaiſe humeur contre moi, elle eut la cruauté de me reprocher qu'elle n'avoit jamais été brouillée avec ſon frere, que pour avoir pris mon parti.

Tant que mon pere avoit vécu, il avoit payé, à ma tante, une bonne penſion. La

générosité entroit trop avant dans ſon caractère, pour en pouvoir être déracinée malgré tout l'aſcendant de ſa femme; elle eut cependant aſſez de crédit pour faire enſorte que, de plus de deux mille livres ſterlings, qu'il poſſédoit, il ne me laiſſa que cent livres, qui, ſuivant les termes de ſon teſtament, étoient deſtinées à me mettre en état d'apprendre un métier, ſi j'avois aſſez de ſentiment pour cela.

Ma tante, qui m'avoit traitée juſqu'ici avec aſſez d'amitié, commença à changer de conduite: elle ſaiſit ce moment de me déclarer qu'elle n'avoit pas aſſez de bien pour m'entretenir chez elle, & que ne pouvant pas vivre ſans rien faire, faute de revenu, il étoit tems que je ſongeaſſe à prendre un parti: qu'à l'égard de ce que ſon frere avoit inſéré dans ſon teſtament, que j'appriſſe quelque métier, cela étoit ridicule, ayant été élevée à ne rien faire; que mon legs n'étoit pas aſſez conſidérable, pour m'établir dans le monde d'une façon décente; qu'ainſi elle m'engageoit à ſonger promtement à me mettre en ſervice.

Ce conſeil étoit peut-être le meilleur: je lui répondis que j'étois prête à le ſuivre; mais que ne me portant pas bien alors, je la priois de me garder chez elle juſqu'à ce que mon legs, qui ne devoit être payé qu'un an après la mort de mon pere, fût échu: je lui promis d'acquitter ce qu'il faudroit

pour ma penſion ; à quoi elle conſentit de bon cœur.

Maintenant, dit madame Bennet en ſoupirant, je vais entrer dans la partie de mon hiſtoire, qui conduit directement à la cataſtrophe que je vous fais attendre depuis trop longtems.

Amelie, malgré ſon impatience, répondit poliment à ce diſcours ; & alors madame Bennet continua à raconter ce que l'on va voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Continuation du chapitre précédent.

Le curé de la paroiſſe où demeuroit ma tante, étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, qui étoit reſté orphelin dès ſon enfance, & abſolument ſans biens. Un oncle prit ſoin de ſon éducation, tant dans les écoles, qu'à l'univerſité. Comme ce jeune homme étoit deſtiné pour l'égliſe, ſon oncle, quoiqu'il ne fût pas fort riche, & qu'il eût deux filles, acheta pour lui la premiere préſentation à un bénéfice de près de deux cent livres ſterlings de revenu. Le titulaire n'avoit pas encore ſoixante ans, & jouïſſoit en apparence d'une fort bonne ſanté : cependant il mourut peu après le marché conclu, & bien longtems avant que ſon neveu fût en état d'entrer dans les ordres ; de ſorte que ſon oncle fut obligé de donner le bénéfice à un autre eccléſiaſtique, pour le poſſéder juſqu'à ce que ſon neveu fût en âge de le remplir par lui-même.

Le jeune homme n'avoit pas encore atteint ce tems, qu'il eut le malheur de perdre ſon oncle & ſon unique ami, qui, croyant avoir ſuffiſamment pourvu ſon neveu en lui achetant ce bénéfice, ne fit

plus mention de lui dans ſon teſtament, & laiſſa toute ſa fortune à ſes deux filles, en leur recommandant néanmoins au lit de la mort de fournir à leur couſin l'argent qui lui ſeroit néceſſaire pour l'entretenir à l'univerſité, juſqu'à ce qu'il fût ordonné.

Cette clauſe n'étant pas écrite dans le teſtament, les jeunes filles qui eurent près de deux mille livres ſterlings chacune, ne jugerent pas à propos d'exécuter les dernieres intentions de leur pere. Outre qu'elles aimoient toutes deux l'argent, elles haïſſoient leur couſin, à cauſe de la tendreſſe que leur pere avoit eue pour lui, & elles eurent la dureté de lui dire qu'il leur avoit déjà coûté aſſez.

Le pauvre garçon ſe trouva dans la plus grande détreſſe; il avoit encore une année à paſſer à l'univerſité, ſans qu'il lui reſtât la moindre reſſource pour s'y ſoutenir.

Dans cet embarras, un particulier eut la complaiſance de lui prêter une ſomme de vingt livres, pour laquelle il exigea une obligation de quarante, payables un an après qu'il ſeroit en poſſeſſion de ſon bénéfice.

Avec cette petite ſomme qu'il eut beaucoup de peine à obtenir, le pauvre jeune homme ſurmonta toutes les difficultés, & parvint au grade de diacre. Il alla trou-

ver l'eccléſiaſtique à qui ſon oncle avoit confié le bénéfice, aux conditions que nous avons dites, pour ſe procurer un titre enfin de ſe faire ordonner. Quelle fut ſa ſurpriſe & ſon chagrin, quand il ſe vit refuſer tout net !

Ce contre-tems, en lui-même, le chagrina moins que la conſéquence qu'il en tira ; car il ne pouvoit guere eſpérer qu'un homme qui avoit la cruauté de lui refuſer un titre, voulût par la ſuite lui remettre un bénéfice d'un revenu conſidérable ; auſſi le titulaire ne tarda-t-il pas à lui déclarer formellement, qu'il eſtimoit trop les faveurs de ſon oncle, pour les remettre à qui que ce fût : il prétexta même des ſcrupules de conſcience, & dit que s'il avoit fait quelques promeſſes légeres, dont il ne ſe rappeloit pas la mémoire, elles étoient illégitimes & nulles ; qu'il ſe regardoit comme marié à ſa paroiſſe, & ne pouvoit pas plus l'abandonner, qu'un mari répudier ſa femme ſans des cauſes très-grâves, & ſans pécher.

Le jeune diacre fut obligé de chercher ailleurs un titre, qu'il obtint enfin du recteur de la paroiſſe où ma tante demeuroit.

Il ne fut pas long-tems établi dans la cure, qu'il lia une connoiſſance intime avec ma tante ; elle étoit fort portée pour les gens d'égliſe, & diſoit ſouvent que

c'étoient les ſeuls avec qui on pût converſer dans la campagne.

La premiere fois qu'elle ſe trouva avec ce gentilhomme, ce fut au baptême d'un enfant dont elle fut la maraine. Elle y fit briller tout ſon petit fonds de ſavoir, pour captiver M. Bennet; (je ſuppoſe, madame, que vous avez déjà deviné qu'il ſe nommoit ainſi) &, avant que de le quitter, elle l'invita fortement à la venir voir.

Nous ne nous dîmes pas un ſeul mot dans cette cérémonie, M. Bennet & moi: mais nos yeux ne reſterent pas oiſifs. Ici, madame, je reſſentis pour la premiere fois un trouble agréable, que je ſerois fort embarraſſée de vous décrire. J'éprouvai une ſorte de mal-aiſe, mais dont je ne déſirois pas d'être débarraſſée. Je deſirois d'être ſeule, cependant je redoutois le moment de la ſéparation: je ne pouvois détourner les yeux de l'objet qui faiſoit ma confuſion, que je craignois, & dont en même tems j'étois épriſe. Mais pourquoi entreprendre de décrire ma ſituation à une perſonne qui doit ſans doute avoir ſenti le même état?

Amelie ſourit, & Me. Bennet continua ainſi. O madame Booth! ſi vous aviez connu la perſonne dont je vous parle actuellement, vous ne condamneriez pas la précipitation de mon amour. Je l'avois déjà vu auparavant, mais c'étoit la premiere

réuſſi, & nous vivions enſemble paſſablement. Mais l'affront que M. Bennet avoit fait à ſon entendement ; en ſe rangeant de mon côté, fut une injure à ne me jamais pardonner. Elle me prenoit rudement à tâche tous les ſoirs, & me rappeloit qu'il falloit m'en aller en ſervice, & cela dans des termes ſi preſſans, que cela vouloit dire à la lettre qu'elle me chaſſoit de chez elle, m'avertiſſant de la maniere la plus inſultante de garder mon latin pour moi ſeule ; & que c'étoit une choſe inutile & ridicule, ſurtout dans la bouche d'une domeſtique.

A la prochaine viſite que M. Bennet fit dans la maiſon, on ne voulut pas que je paruſſe ; auſſi la fit-il très-courte, & en s'en allant, il laiſſa ma tante de plus mauvaiſe humeur que je ne l'avois vue de ma vie ; elle la déchargea toute entiere ſur moi, ſelon ſa coutume, me reprochant mon indigence, me rappelant mes obligations, & inſtant à ce que j'allaſſe au plutôt en ſervice. Malgré tout cela, j'en fus fort charmée : c'étoit me déclarer elle-même, que M. Bennet lui avoit dit quelque choſe en ma faveur ; & j'aurois acheté un éloge, une douceur de ſa part à quelque prix que ce fût.

Il ne s'en fallut guere que je ne fuſſe aſſez injuſte pour conclure, que j'avois malheureuſement placé mon affection ſur

un homme qui ne me payoit pas de retour ; mais quelques circonſtances m'aſſurerent du contraire. Car quoiqu'il m'eût à peine adreſſé une douzaine de paroles (ſans doute faute d'occaſion) ſes yeux avoient révélé aux miens certains ſecrets dont je n'étois pas mécontente.

Je reſtai près d'un mois dans une ſorte d'incertitude à cet égard, tantôt me complaiſant à croire le cœur de M. Bennet dans la même ſituation que le mien, tantôt craignant que mes deſirs trop flatteurs ne m'euſſent trompé, & ne doutant plus au moins que ma tante ne fût ma rivale ; car je ne croyois pas qu'une femme pût être à l'abri des charmes qui m'avoient ſubjuguée : en effet, madame Booth, c'étoit un jeune homme tout charmant. Il faut, & je dois rendre ce tribut à ſa mémoire. Ciel ! pourquoi faut-il que je l'aie jamais vu ! Pourquoi étois-je réſervée pour un tel malheur ! A ces mots, elle fondit en pleurs, & fut quelque tems hors d'état de parler. Amelie fit ſes efforts pour la conſoler, & lui donna des marques ſuffiſantes de la part qu'elle prenoit à ſa tendre affliction.

Madame Bennet reprit enfin ſes ſens, & continua ſon récit comme on va voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Continuation de l'hiſtoire de madame Bennet.

Je ne ſais preſque plus où j'en étois reſtée.... Ah! je vous diſois, je penſe, que je crus avoir une rivale dans ma tante; par cette raiſon vous penſez bien que je la déteſtois, on ne peut pas davantage. Ce qui vous paroîtra peut-être étrange, c'eſt qu'elle me faiſoit de jour en jour plus d'amitiés, & ma haine croiſſoit en même proportion que ſes bonnes manieres; je les imputois toutes à ſon triomphe, & à la certitude qu'elle avoit du cœur dont je deſirois la poſſeſſion au-delà de toute choſe.

Que je fus ſurpriſe, quand un jour avec toute la bonne humeur dont elle étoit ſuſceptible (car elle n'avoit point du tout l'air gracieux), elle me demanda comment je trouvois M. Bennet? Vous ſentez que cette queſtion me jetta dans un grand embarras; elle s'en apperçut, & ſans attendre ma réponſe, elle me dit qu'elle étoit ſatisfaite, & qu'il ne falloit pas autant de diſcernement qu'elle en avoit, pour lire dans mon air ce que je penſois. Eh bien, ma fille, dit-elle, il y a longtems que je le

ſoupçonne, & je crois que vous ne ſerez pas fâchée de ſavoir que j'ai fait hier la même découverte dans votre amant. Je vous avoue que c'en étoit plus que je n'en pouvois ſupporter & je la priai de ne plus me parler pour le préſent de cette matiere.... Mon enfant, me répondit-elle, il faut bien que je vous diſe tout cela, ou je ne ferois pas le perſonnage de votre amie. Je ſuis convaincue que M. Bennet eſt amoureux de vous; mais c'eſt une paſſion que je crois que vous ne devez pas encourager; car, s'il faut vous parler vrai, je crains qu'il ne ſoit amoureux que de votre figure; or, mon enfant, un tel amour ne ſauroit produire le bonheur qu'une femme de ſens doit enviſager. En un mot, elle me dit quantité de choſes ſur le *bonheur raiſonnable & les femmes de bon ſens;* & finit par m'aſſurer qu'après l'examen le plus exact, elle trouvoit que M. Bennet n'avoit pas ſi bonne idée de mon entendement: ſur quoi elle voulut me faire des complimens qu'elle entremêla de ſarcaſmes ſur mon ſavoir.

Je crois, madame, que vous n'avez pas aſſez mauvaiſe opinion de ma capacité, & que vous ne me croyez pas aſſez bête pour m'être trouvée offenſée des ſentimens de M. Bennet; je ſus les expliquer à merveille: je fus même charmée que ſon eſprit lui eût ſuggéré peut-être le ſeul moyen de faire

goûter à ma tante l'inclination que je me perſuadai qu'il avoit pour moi.

Ma ſagacité ne fut pas longtems chargée de ſoutenir mon eſprit ; il trouva bientôt l'occaſion favorable de ſe déclarer. Il me fit l'aveu de ſa paſſion d'une maniere ſi contrainte, quoique douce, & avec tant de proteſtations de tendreſſe, que ſon amour comme un torrent entraîna tous les obſtacles ; je ſuis preſque honteuſe de vous dire avec quelle promtitude il obtint de moi.... en un mot, d'être honnête femme, & de lui déclarer ſincérement la vérité.

Quand nous nous fumes avoué mutuellement nos ſentimens, il me fit un long récit de ce qui s'étoit paſſé dans ſes entrevues avec ma tante, auxquelles je n'avois pas été préſente. Il me dit qu'il avoit découvert qu'elle ſe flattoit ſur-tout de poſſéder un ſens exquis ; qu'elle étoit extrêmement jalouſe du mien, & me haïſſoit pour mon ſavoir ; qu'ayant conçu pour moi une paſſion violente dès notre premiere entrevue, il n'avoit été occupé depuis que du deſir de ſe jetter à mes pieds, & n'avoit pas pu imaginer de moyen plus propre à ſe rendre ma tante favorable, que celui qu'il avoit pris, c'eſt-à-dire, de louer ma beauté, perfection à laquelle elle n'avoit plus de prétention depuis longtems, aux dépens de mon entendement, dont il lui

avoit dit que je manquois presqu'au point d'en être ridicule ; défaut qu'il imputoit principalement à mon savoir. Ce jugement avoit plu tellement à ma tante, qu'elle avoit jugé à propos de s'en faire honneur ; je le lui ai entendu répéter plusieurs fois dans la suite. Le savoir, lui dit-il, produit le même effet sur l'esprit que les liqueurs fortes sur le tempérament ; ils tendent à détruire tout notre feu & notre énergie naturelle. Cette flatterie en avoit tellement imposé à ma tante, qu'elle applaudit à tout ce qu'il lui dit, sans soupçonner sa sincérité ; tant il est certain que la vanité affoiblit tous les ressorts de l'entendement, & nous fait céder à toutes les attaques qu'on nous porte.

Vous pensez bien, madame, que je lui pardonnai de bon cœur tout ce qu'il avoit dit, tant à cause du motif que je viens de vous expliquer ; que parce que j'étois sûre qu'il avoit parlé directement contre ses véritables sentimens. Je ne fus pourtant pas si satisfaite de ma tante, qui commença à me traiter comme une idiote. Ses mépris me piquerent, je vous l'avoue ; & je ne pus moi-même m'empêcher d'en marquer mon ressentiment à M. Bennet, quand nous étions seuls ensemble. Mais il ne manquoit pas de m'appaiser, en faisant servir l'orgueil de ma tante de sujet à ses plaisanteries, en quoi il excelloit parfaitement.

Ces façons eurent des ſuites fâcheuſes. Un jour que nous nous égayions ſur ſon compte dans le jardin ſous un berceau épais, elle ſe gliſſa par derriere ſans être apperçue, & entendit toute notre converſation. Je voudrois, madame, que vous ſuſſiez le latin, pour vous répéter un paſſage où eſt décrite la rage d'une tigreſſe qui a perdu ſes petits; aucun poëte Anglois n'en a jamais approché, que je ſache; & je ne puis moi-même vous le rendre comme il faut. Elle fondit ſur nous en fureur, & après avoir épuiſé les injures & les termes les plus groſſiers de la ſeule langue qu'elle entende ſur le pauvre M. Bennet, elle nous mit tous les deux à la porte, me dit qu'elle alloit m'envoyer toutes mes guenilles, & que jamais je ne miſſe les pieds dans ſa maiſon.

Jugez, Madame, de l'état miſérable où nous nous vîmes réduits. Je n'avois pas encore reçu le petit legs de mon pere, & M. Bennet ne poſſédoit pas cinq guinées dans tout le monde.

Dans des circonſtances ſi embarraſſantes, cet homme, que je chériſſois plus que moi-même, n'eut pas de peine à me faire goûter une propoſition, qui me parut une preuve de générosité de ſa part, & qui prenoit ſa ſource dans un ſoin délicat pour ma réputation: en effet, elle ne pouvoit partir d'aucun motif dont je duſſe être

mécontente..... En deux jours de tems nous fumes mari & femme.

M. Bennet s'eſtima alors le plus heureux des hommes ; pour moi, je déclare ſincèrement qu'aucune femme ne me faiſoit envie. . . . . Hélas ! je ne ſoupçonnois guère que je payerois cherement un jour toutes mes joies. . . . . Un mariage formé par l'amour eſt véritablement un paradis ; un bonheur ſi parfait ſemble être le fruit défendu aux mortels, que nous devons, après l'avoir goûté, pleurer tout le reſte de notre vie.

Le premier chagrin qui nous fut ſuſcité après notre mariage, vint de la part de ma tante. Il étoit fort déſagréable pour nous de vivre auprès d'une ſi proche parente, qui, loin de nous reconnoître pour tels, nous faiſoit tous les mauvais tours qu'elle pouvoit. Elle forma contre nous un parti dans la paroiſſe ; ce qui eſt toujours aſſez facile parmi la populace, contre des gens qui leur ſont en même tems ſupérieurs par le rang, & inférieurs par la fortune. Tout cela fit penſer M. Bennet à ſolliciter un échange, réſolution dans laquelle il fut encore confirmé par l'arrivée du Recteur. Ce Recteur étoit dans l'uſage de paſſer tous les ans trois mois dans ſon bénéfice ; pour cet effet il s'étoit réſervé un appartement dans ſa maiſon ; elle étoit aſſez ſpacieuſe pour loger deux

petites familles qui l'occupoient. Nous nous promîmes quelques petits avantages en lui fourniſſant la table : ainſi M. Bennet commença à écarter toute idée de quitter la Cure, du moins pour quelque tems. Mais ces idées brillantes furent bientôt renverſées ; quoique nous euſſions fait tous nos efforts pour lui plaire, nous vîmes bientôt l'impoſſibilité de réuſſir. Pour vous peindre ſon caractère, en un mot, c'étoit le mortel le plus biſarre qu'il y eût au monde. Quoiqu'au fond il fût bon & très-pieux, ce caractere rendoit ſon commerce ſi inſupportable, que rien ne pouvoit en dédommager ; ſi ſon déjeûner n'étoit pas prêt à la minute, ſi la ſoupe étoit trop ſalée ou trop peu, en un mot, ſi la moindre choſe n'étoit pas exactement de ſon goût, ç'en étoit aſſez pour lui donner de la mauvaiſe humeur tout le jour ; rarement on le voyoit vingt-quatre heures dans une bonne aſſiette : la fortune ſemble prendre plaiſir à contrecarrer les gens de ce caractere ; la vie humaine, avec toutes les traverſes & les accidens auxquels elle eſt ſujette, leur eſt preſque toujours à charge.

M. Bennet ſe détermina donc, tant à ma priere, que par ſa propre inclination, à quitter la paroiſſe. Quand il fut queſtion de trouver un échange, la choſe ſe trouva plus difficile qu'il ne ſe l'étoit figuré. Le caractère du recteur étoit connu par tout

le clergé du voiſinage, & perſonne ne put ſe déterminer à paſſer avec lui trois mois de l'année.

Après bien des recherches infructueuſes, M. Bennet fut enfin informé d'un bureau nouvellement établi dans le *Strand*, où il étoit aſſuré d'avoir probablement à choiſir parmi plus de cent cures dans les différens cantons du royaume. Cette nouvelle lui plut: il réſolut ſans plus de délai de quitter le recteur; ce qu'il fit le plus décemment du monde. Le dimanche ſuivant il fit ſes adieux en chaire, & tira des larmes de tous ſes auditeurs, excepté d'un petit nombre, à qui ma tante, toujours inexorable, avoit inſpiré de nous haïr ſans aucune raiſon.

Nous arrivâmes à Londres, & logeâmes le premier ſoir dans une auberge où le caroſſe nous avoit deſcendus. Le lendemain matin mon mari ſe tranſporta de bonne heure au bureau, d'où il revint avec de grands tranſports de joie me dire, qu'il ſortoit d'un lieu où l'on peut trouver toutes les néceſſités de la vie. Non-ſeulement, dit-il, j'ai entendu parler de quantité de cures, mais je me ſuis pourvu d'un logement dans le voiſinage d'un digne ſeigneur, qui a été mon compagnon de college; de plus, j'ai pris au bureau l'adreſſe d'un particulier qui vous payera votre legs d'avance, moyenant un petit eſcompte.

Cette derniere nouvelle me plut extrêmement ; car nous avions changé notre derniere guinée, & le recteur avoit prêté dix livres à mon mari pour payer ſes dettes dans le village ; car, malgré toute ſa biſarrerie, cet homme étoit bon, généreux, & avoit tant de bonnes qualités, que je le plaignois d'être de ce caractère.

Nous nous tranſportâmes dans notre logement ; mon mari m'y ayant dépoſée, alla négocier l'affaire du legs avec bonne eſpérance de réuſſir, y ayant près de cinquante perſonnes enrégiſtrées à ce bureau, qui faiſoient de ces ſortes d'affaires.

Mon mari revint tout enflé de ſon ſuccès ; la ſeconde perſonne à qui il s'étoit adreſſé ayant conſenti à lui faire les avances du legs : en effet, il remplit ſa promeſſe ſitôt qu'il eut fait les informations néceſſaires, & dreſſé les actes convenables.

Ces formalités demanderent néanmoins tant de délai, que, comme nos fonds étoient fort bas, nous fumes obligés de vivre médiocrement. Cela ne m'empêcha pas d'être réduite à la reſſource déſagréable de mettre en gage une de mes robes.

M. Bennet fut alors admis à une Cure dans la Ville, à ſa grande ſatisfaction ; & nos affaires ſembloient prendre un tour favorable, quand il revint un matin dans le plus grand trouble, pâle comme la mort, & me priant de lui donner un verre de

liqueur, parce qu'il s'étoit trouvé mal tout d'un coup, & ſe ſentoit très-foible.

Je deſcendis toute effrayée, & je demandai un peu de rhum à la maîtreſſe de la maiſon. C'eſt la premiere fois que je lui en ai vu boire. Quand il eut repris ſes ſens; ne vous allarmez pas, dit-il, je ne ſuis point malade, c'eſt un peu de chagrin qui m'a cauſé cette incommodité, dont je me ſens parfaitement remis.

Il me raconta enſuite toute l'affaire. Il avoit différé juſqu'à ce jour à faire ſa viſite à ſon ancien camarade de claſſe, & maintenant ſon voiſin, parce qu'il avoit voulu ſe préſenter dans un habit décent. Il s'étoit acheté une ſoutane neuve, une perruque & un chapeau, & étoit allé rendre ſes reſpects à ce Seigneur, qui avoit reçu autrefois de lui mille attentions, & même de petits ſecours dans ſes études à l'Univerſité.

Ce n'avoit pas été ſans peine que Mr. Bennet avoit pénétré juſque dans l'antichambre; il y avoit attendu plus d'une heure avant de voir ce Seigneur; encore ne l'avoit-il vu alors que par haſard. Mylord alloit ſortir, quand il ſe préſenta ſur ſon paſſage. Il s'approcha donc pour le ſaluer avec un air de familiarité, quoiqu'avec des égards, comptant ſur leur ancienne amitié. Mylord s'arrêtant tout-à-coup, lui dit grâvement qu'il n'avoit pas le plaiſir de le connoître. Comment, My-

lord, dit-il, avez-vous oublié votre ancienne connoiſſance, Tom Bennet ? Ah ! M. Bennet, s'écria le Lord d'un air réſervé, c'eſt vous ? Pardonnez à ma mémoire ; je ſuis bien aiſe de vous voir, M. Bennet ; mais excuſez-moi pour le préſent, je ſuis preſſé. Alors il paſſa vîte, & ſans autre cérémonie ni invitation, il courut à ſon caroſſe.

Cette réception glacée de la part d'un homme que mon mari avoit véritablement aimé, & de qui il avoit tout lieu d'eſpérer un retour d'affection, avoit tellement affecté ce pauvre homme, qu'il étoit revenu dans l'état que je vous ai décrit.

Quoique cet accident ne produisît rien de plus important, je n'ai pu le paſſer ſous ſilence, parce que, de tous les malheurs qui lui ſont arrivés depuis, rien ne lui a cauſé tant de chagrin que cette avanture. Je n'ai pas beſoin, devant une femme auſſi délicate que vous, de faire de commentaire ſur une conduite, qui, quoique fort commune, eſt cependant baſſe & cruelle au-delà de toute expreſſion, & oppoſée au véritable honneur, auſſi-bien qu'à la bonté du caractère.

Pour dédommager mon mari de ce chagrin, je l'engageai d'aller tous les ſoirs pendant une quinzaine de jours à la comédie ; il aimoit beaucoup cet amuſement, ſans croire que l'état d'Eccléſiaſtique dût

l'en exclure : en effet, il seroit à souhaiter que les gens austeres qui seroient portés à le blâmer pour cela, n'eussent pas de plus grandes fautes à reprendre en eux.

Pendant trois mois nous passâmes le tems fort agréablement, peut-être même un peu trop pour notre situation ; car, quelqu'innocens que des amusemens puissent être à tous égards, ils seront coûteux. Ainsi, Madame, quand vous saurez que le produit de sa Cure n'alloit pas à quarante livres sterlings par an, & qu'après avoir payé la dette au Recteur, une autre à ma tante, avec les fraix qu'elle avoit faits pour l'exiger en Justice, mon legs se trouva réduit à soixante-dix livres au plus ; vous ne serez pas surprise qu'en amusemens, habits & dépenses communes de la vie, nous avions presqu'épuisé tout notre fonds. La façon dont nous avons vécu pendant quelque tems, vous paroîtra sans doute bien imprudente ; je n'ai point d'excuses à opposer. Deux circonstances firent faire des réflexions plus sérieuses à M. Bennet ; l'une, que j'approchois du tems de mes couches ; l'autre, qu'il reçut d'Oxford une lettre par laquelle on lui demandoit le payement des quarante liv. dont je vous ai parlé précédemment. La premiere lui servit de prétexte pour obtenir un délai ; ainsi, en promettant sous deux mois

d'acquitter la moitié de la dette, il eut une ſurſéance pendant cet eſpace de tems.

J'accouchai enſuite d'un fils : cet événement auroit dû augmenter encore nos inquiétudes ; au contraire, il nous donna autant de plaiſir qu'on en peut goûter à la naiſſance d'un héritier dans une maiſon opulente, tant nous étions étourdis & ſans prévoyance des maux & des inquiétudes ſans nombre auxquels nous allions expoſer une créature qui nous étoit ſi chere. Un jour de baptême eſt dans toutes les familles un jour d'allégreſſé & de réjouiſſance ; mais ſi l'on conſidere l'intérêt du pauvre enfant qui cauſe toute cette joie, les perſonnes les plus gayes ont ſouvent bien peu de ſujet de ſe réjouir de ces ſortes d'occaſions.

Quoique nos yeux fuſſent trop foibles pour percer dans l'avenir, à l'occaſion de notre enfant, nous ne pûmes nous aveugler ſur les dangers imminens dont nous étions menacés. A l'expiration des deux mois, M. Bennet reçut une ſeconde lettre d'Oxford, écrite dans un ſtile fort preſſant, avec menace de le pourſuivre ſans autre délai. Cette lettre nous allarma beaucoup. Mon mari, pour aſſurer ſa liberté, fut conſeillé de ſe loger pour quelque tems dans l'étendue des privileges de la Cour.

C'eſt maintenant, Madame, que je vais

entrer dans une ſcène qui conduit directement à tous mes malheurs. . . . En cet endroit, Madame Bennet s'arrêta pour eſſuyer ſes larmes ; puis, ayant prié Amelie de l'excuſer pour quelques minutes, elle ſortit de l'appartement, laiſſant Amelie toute ſeule, & alla prendre quelques rafraîchiſſemens pour ſe mettre en état de raconter ce qui ſuit.

CHAPITRE VI.

Autre continuation du précédent.

MADAME Bennet fit en rentrant une excuſe courte à Amelie, & continua ſon récit en ces termes.

Nous quittâmes notre logement, & prîmes le ſecond étage de la maiſon où vous logez actuellement. Nous y fûmes recommandés par une femme où nous logions auparavant. Les maîtreſſes des deux maiſons ſe connoiſſoient, & nous avions été à la Comédie toutes enſemble. Nous nous rendîmes donc, pour notre malheur, à ce nouveau logement, où nous fûmes reçus très-poliment par Madame Elliſon (puis-je ſupporter encore ce déteſtable nom?); elle eut ſoin les quinze premiers jours de venir chaque Dimanche chercher ſon loyer; car ce quartier n'étant habité que par des perſonnes chargées de dettes, on ne peut pas y eſpérer le moindre crédit.

Quoique mon mari ne pût remplir ſes devoirs que les Dimanches, le Recteur, homme bon & compatiſſant à nos malheurs, lui conſerva ſa Cure. Il fut cependant obligé quelquefois de fournir à ſes dépens une perſonne pour officier à ſa

place, de ſorte que notre revenu étoit extrêmement petit ; & les pauvres reſtes du legs étant preſque conſommés, nous nous vimes ſerrés de fort près : ce qu'il y a de pis encore, nous n'avions pas une expectative plus heureuſe.

Dans ces circonſtances, quelle ſatisfaction ne dut pas reſſentir M. Bennet du procédé de Me. Elliſon, qui, quand il lui porta ſa rente le jour ordinaire, lui dit avec un ſourire de bienveillance, qu'il ne devoit pas s'inquiéter, ni ſe piquer d'une ſi grande ponctualité ! Elle ajouta même, que pour peu qu'il le jugeât à propos, il la payeroit quand il voudroit. A vous parler franc, dit-elle, je n'ai jamais eu de locataires qui me pluſſent tant que vous ; je ſuis convaincue, M. Bennet, que vous êtes un galant homme, & que vous êtes même fort heureux ; car vous avez la plus jolie femme & le plus bel enfant que j'aye encore vu. Voilà, ma chere Dame, les propres termes dont elle voulut bien ſe ſervir ; elle y joignit tant de marques extérieures d'amitié, que, ne pouvant pas deviner les vues d'intérêt qu'elle pouvoit avoir, il ne me fut pas difficile de les croire réelles.

Il logeoit dans la même maiſon ; Ah ! Madame Booth, mon ſang ſe glace dans mes veines, & vous éprouverez la même choſe vous-même quand je vous l'aurai

nommé; dans la même maiſon logeoit un Lord. . . . . le même Lord que j'y ai vu depuis en votre compagnie. Ce Lord avoit pris un goût ſingulier pour mon petit Charles. Folle que j'étois, & aveuglée par ma propre paſſion, qui me fit croire qu'un enfant de trois mois pût réellement être l'objet de l'affection de tout autre qu'un pere, & ſur-tout d'un jeune étourdi de Seigneur! Si j'ai été aſſez ſimple pour me laiſſer ainſi amuſer, que dira-t-on de la méchanceté de celui qui m'a trompée, & qui a employé pour cela tant de ſoins, de peines & d'artifices? Il faiſoit à mon fils les mêmes careſſes que feroit une nourrice, l'amuſoit, le faiſoit ſauter ſur ſes genoux, le baiſoit; c'étoit, diſoit-il, le vrai portrait d'un de ſes neveux, fils d'une ſœur qu'il chériſſoit. Enfin il me dit tant de choſes flatteuſes à ſon ſujet, que moi-même, qui, je crois, ne le cédois pas à une mere du côté de la tendreſſe, j'aurois à peine oſé porter auſſi loin mes propres idées ſur la beauté de mon cher petit enfant.

Mylord, peut-être par modeſtie, ne portoit pas les choſes encore ſi loin que Madame Elliſon. Quand elle vit l'impreſſion qu'un tel diſcours faiſoit ſur moi, elle ſaiſit tous les moyens favorables pour exagérer les vertus de Mylord, & ſur-tout ſon extrême tendreſſe pour les enfans de

ſa ſœur ; elle ne manqua pas de me faire entrevoir les eſpérances les plus ſingulieres & les plus flatteuſes des ſuites que pouvoit avoir ſon amitié pour mon petit Charles.

Quand, par de tels moyens, qui, tout ſimples qu'ils paroiſſent, étoient peut-être les plus adroits, Mylord ſe fut acquis dans mon eſprit quelque choſe de plus que de l'eſtime, il prit la méthode la plus efficace pour ſe confirmer dans mon affection ; ce fut d'affecter l'amitié la plus tendre pour mon mari. Pour ce qui me regarde, jamais il ne m'a fait paroître que des égards ordinaires ; & je me flatte que vous m'en croirez ſur ma parole : s'il l'eût fait, j'aurois eu peur, & je m'en ſerois détachée ſur le champ. Simple que j'étois ! j'attribuois l'amitié qu'il affichoit pour mon mari, & ſa tendreſſe apparente pour mon enfant, à la gentilleſſe de l'un, & au mérite de l'autre ; m'imaginant follement que les autres voyoient avec mes yeux, & ſentoient avec mon cœur. Je ne ſongeois guère que ma malheureuſe figure étoit la ſeule cauſe des bontés de ce Seigneur, & que ma perſonne même étoit la récompenſe qu'il s'en promettoit.

Une après-dînée que je prenois le thé avec madame Elliſon auprès du feu chez Mylord, liberté qu'elle ne ſe faiſoit pas de ſcrupule de prendre quand il étoit ſorti, mon petit Charles, qui pouvoit avoir

alors ſix mois, aſſis ſur ſes genoux, Mylord rentra par haſard ; du moins je le penſai ainſi. Je fus confondue, & je voulus me retirer ; mais Mylord jura que s'il dérangeoit la compagnie de madame Elliſon, (ce ſont ſes termes) il alloit ſortir lui-même, & quitter la place. Quand il m'eût ainſi obligée de reſter, Mylord prit mon petit garçon ſur lui, & lui fit avaler un peu de thé, aux dépens de ſa broderie ; car il étoit magnifiquement vêtu : & en effet c'eſt une des belles figures d'homme que j'aie vu. Sa conduite dans cette occaſion m'en donna des idées aſſez favorables ; je crus avoir découvert en lui du bon ſens, un bon caractère, de la politeſſe, & d'autres qualités aimables, par la tendreſſe qu'il montroit pour mon fils, & le peu de cas qu'il ſembloit faire de ſa parure, qui lui alloit ſi bien ; car on ne ſauroit nier qu'il ne ſoit le plus aimable homme du monde ; quoiqu'à bien dire, toutes ces réflexions ne lui firent pas faire un ſeul pas dans la route de mon cœur.

Mon mari revint alors de l'Egliſe, c'étoit un dimanche. A la priere expreſſe du Mylord, on le fit entrer dans la chambre. Mylord le reçut avec une politeſſe extrême, & mille proteſtations d'eſtime, qu'il avoit priſe, diſoit-il, ſur le récit que madame Elliſon lui avoit fait de ſon mérite. Enſuite il parla du bénéfice que l'on rete-

noit à mon mari, dont madame Elliſon l'avoit inſtruit, & dit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût beaucoup de difficulté à le lui faire rendre par le crédit de l'Evêque, qui étoit ſon ami particulier, & à qui il en diroit deux mots à la premiere occaſion. Il réſolut même d'entâmer cette affaire dès le lendemain : après quoi, il les invita tous à dîner, où il eſpéroit pouvoir les informer du ſuccès de ſa négociation.

Mylord voulut que mon mari reſtât à ſouper avec lui, ſans faire aucune mention de moi. Madame Elliſon lui dit qu'il ne falloit pas ſéparer l'homme d'avec la femme, & qu'elle reſteroit auſſi avec moi. Cette propoſition m'étoit trop agréable pour la rejetter; & excepté quelques momens que je pris pour aller coucher mon enfant, nous paſsâmes enſemble la ſoirée la plus agréable. Il n'étoit pas aiſé, je crois, de décider, qui, de Mr. Bennet ou de moi goûta le plus de plaiſir dans la compagnie de Mylord & de madame Elliſon. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que la nuit ſuivante, pendant laquelle aucun de nous deux ne peut fermer les yeux, notre unique converſation roula ſur la généroſité de Mylord, & ſur la complaiſance & la bonté extrême de la Dame.

Le lendemain au dîner, Mylord nous apprit qu'il avoit engagé l'Evêque à écrire au Bénéficier à la campagne; que l'Evê-

que lui avoit promis de prendre nos intérêts avec chaleur, & qu'il ne faiſoit pas le moindre doute du ſuccès. Cela nous inſpira beaucoup de gaieté, & l'après-dîner Mr. Bennet, à la priere de madame Elliſon ſecondée par Mylord, raconta notre hiſtoire depuis l'inſtant de notre connoiſſance. Mylord parut fort touché des endroits tendres que perſonne ne pouvoit mieux exprimer que mon mari, puiſque perſonne ne pouvoit les ſentir plus vivement que lui. Quand il eut fini, Mylord demanda excuſe de rappeler une occurrence qui lui avoit fait une peine ſenſible, & troublé le délicieux état de bonheur dans lequel nous avions vécu à notre précédent logement. Ce ſeroit manquer de généroſité, dit-il, que de ſe réjouir d'un accident, qui, quoiqu'il m'ait procuré l'heureux haſard de connoître le plus aimable couple du monde, a été cependant acheté aux dépens de votre félicité mutuelle. La circonſtance que je veux dire, eſt votre dette d'Oxford. En quel état eſt-elle actuellement? Je ne veux pas ſouffrir qu'elle trouble votre tranquillité à l'avenir. A ces mots les larmes vinrent aux yeux de mon pauvre mari, &, dans un tranſport de ſa reconnoiſſance, il s'écria: Mylord, vous m'accablez du poids de votre généroſité. Si vous vous y prenez de la ſorte, la reconnoiſſance de ma femme & la mienne

ne ſuffiront jamais pour acquitter tant de bontés. Enſuite il inſtruiſit Mylord de l'état exact de cette affaire, & en reçut de nouvelles aſſurances que cette dette ne le troubleroit plus davantage. Mon mari alloit encore lui marquer ſa reconnoiſſance par les expreſſions les plus vives; Mylord l'arrêta. Si vous avez quelque obligation, dit-il, c'eſt à mon petit Charles, de qui le ſourire innocent m'a cauſé plus de plaiſir que ne vaut cette bagatelle que je veux faire pour vous. J'oublîois de vous dire, que, quand je voulus ſortir de ma chambre après dîner, à cauſe de mon fils, Mylord ne le voulut pas, & donna ordre qu'on me l'apportât. Alors il le prit de mes bras, le mit ſur ſes genoux, & lui fit manger un peu de fruit du deſſert. En un mot, ce ſeroit vous ennuyer, que de rappeler toutes les amitiés qu'il faiſoit à cet enfant. Il lui donna mille babioles, & entr'autres un hochet qui valoit au moins trois guinées; & quand mon mari fut obligé de garder la chambre près de quinze jours pour un rhume, il venoit voir l'enfant tous les jours, (car l'enfant ſervoit toujours de prétexte à ſes viſites) & rarement il manquoit d'accompagner ſa viſite de quelque petit préſent.

Je ne puis m'empêcher, madame Booth, de vous parler d'un doute qui m'eſt ſouvent venu dans l'eſprit, depuis que j'ai eu aſſez de connoiſſance pour ſonger à l'en-

chaînement horrible des moyens que l'on prit pour détruire mon innocence. Ils étoient, ſans doute, barbares & méchans au dernier point. Mon doute eſt de ſavoir lequel s'y faiſoit le plus appercevoir, de l'artifice, ou de l'abſurdité. Quelque délicat & recherché que l'artifice ait pu être, je crois qu'à y regarder de près, la folie n'en paroîtra pas moins étonnante.

En effet, en écartant toutes les idées de cruauté & de crime d'un tel complot, l'homme ne fait-il pas un bien ſot marché pour lui-même, en achetant ſi cher un plaiſir ſi mince?

Depuis près de trois ſemaines nous vivions avec autant de liberté que ſi nous n'euſſions tous formé qu'une ſeule famille, quand, un jour, Mylord propoſa à mon mari de monter à cheval pour aller lui-même ſolliciter la reſtitution de ſon bénéfice. Car, dit-il, l'Evêque n'a pas reçu de l'Eccléſiaſtique une réponſe ſatisfaiſante à ſa lettre: il lui en a écrit une plus preſſante, que Mylord propoſa encore d'appuyer par une autre de ſa propre main, dont mon mari ſeroit le porteur. Mr. Bennet accepta cette propoſition avec reconnoiſſance, & l'on fixa le voyage au lendemain. Il y avoit près de vingt-cinq lieues: une chaiſe de poſte parut la commodité la plus agréable & la plus prompte. Mon mari ſe retranchoit ſur la dépenſe. Je

me

me rappelai d'avoir vu quelque choſe ſur cette matière dans le plan du *Bureau des adreſſes*. Il y alla par mon conſeil, & trouva un ſecond qui s'étoit fait enrégiſtrer pour aller à quelques lieues du même endroit; par le plus grand haſard, ce compagnon ſe trouva être une ancienne connoiſſance & un camarade d'études.

Mon mari partit donc pour ſon voyage: il ne m'eut pas plutôt quitée, que madame Elliſon entra au logis pour me conſoler de ſon abſence. A vous parler vrai, quoiqu'il ne dût être éloigné de moi que peu de jours, & que l'objet de ſon voyage fût de fixer notre bonheur ſur un fondement ſolide pour le reſte de notre vie, j'eus peine à me réſoudre à cette ſéparation. Quoique je cruſſe alors les intentions de madame Elliſon droites & pleines d'amitié, les motifs qu'elle emplova furent tout-à-fait inutiles, & ne me parurent point judicieux. Au lieu d'adoucir mon inquiétude, premier remède qu'on oppoſe ordinairement au chagrin, elle commença par m'en railler, & me parla d'un ſtyle enjoué fort extraordinaire, jettant du ridicule ſur l'amour conjugal.

Je lui fis comprendre que ce langage n'étoit pas de mon goût; mais elle trouva le moyen de lui donner une tournure, & de ſe faire un mérite de tout ce qu'elle avoit dit: enſuite, quand elle m'eut remiſe

en bonne humeur, elle me fit une propoſition, que je rejettai d'abord: à la fin, par une fatalité..... je me laiſſai perſuader. Ce fut d'aller à la maſcarade à Ranelagh, pour laquelle Mylord lui avoit donné des billets.

A ces mots, Amelie devint auſſi pâle que la mort, & demanda vite à ſon amie un verre d'eau, & un peu d'air. Madame Bennet ayant ouvert la fenêtre, & donné à Amelie un verre d'eau qui l'empêcha de s'évanouïr, la regarda avec tendreſſe, & lui dit: je ne ſuis pas ſurpriſe, ma chere Dame, que vous ayez été affectée de la ſimple mention de cette fatale maſcarade; je crois fermement qu'on avoit complotté votre ruine au même endroit. C'eſt cette appréhenſion qui a occaſionné la lettre que je vous ai écrite ce matin, & tout l'embarras que vous avez eu de m'écouter juſqu'ici.

Amelie l'embraſſa avec mille expreſſions de reconnoiſſance, l'aſſura qu'elle étoit tout-à-fait remiſe, & la pria de continuer ſon hiſtoire; ce que madame Bennet fit à l'inſtant. Mais comme le lecteur ſera peut-être bien aiſe de reprendre haleine, nous finirons ici ce Chapitre.

CHAPITRE VII.

Suite de l'hiſtoire de madame Bennet.

MADAME Bennet reprit ainſi la parole.

On me détermina donc à accompagner madame Elliſon à la maſcarade. L'agrément du lieu, la variété des déguiſemens, & la nouveauté de ce ſpectacle, me plûrent extrêmement, & m'enflammerent l'imagination au dernier point. N'ayant aucune apparence de ſoupçon, je bannis de mon eſprit toute réſerve; mes penſées n'étoient occupées que du plaiſir ſeul. L'innocence, il eſt vrai, rempliſſoit mon cœur; mais c'étoit une innocence ſans appui, ennivrée de deſirs fols, & expoſée à toutes les tentations. Pendant les deux premieres heures, nous n'eumes que des avantures badines, & qui ne méritent pas d'être rapportées. A la fin Mylord nous joignit, & reſta avec nous toute la ſoirée; nous dansâmes pluſieurs fois enſemble.

Je crois n'avoir pas beſoin de vous dire, madame, combien ſa converſation eſt amuſante. Je voudrois pouvoir dire avec vérité que je n'en fus pas charmée, ou du moins que j'eus lieu d'en être bien contente. Mais je ne veux rien vous déguiſer; je commençai alors à découvrir qu'il avoit de

l'affection pour moi; mais il étoit déjà trop ancré dans mon eſtime, pour que cette découverte me parût dangereuſe. Je vous... je vous avouerai la vérité. Je ne fus point fâchée d'appercevoir en lui une paſſion que je voulois bien croire qu'il eût conçue dès le commencement; & je me complaiſois à attribuer le ſilence qu'il avoit gardé ſi long-tems, à ſon reſpect pour ma vertu, & à la crainte de me déplaire. Je vous aſſure, Madame, que mes intentions ne furent jamais de paſſer au-delà des bornes de l'innocence. Enchantée de la délicateſſe de ſa paſſion, &, dans la ſituation d'eſprit folle & étourdie où je me trouvois alors, j'imaginai pouvoir ſans riſque donner quelque eſpérance éloignée à ſa paſſion, & ſacrifier à la fois à ma vanité & à mon intérêt, ſans me rendre coupable.

Je ſais que madame Booth blâmera toutes ces penſées: je ne les condamne pas moins; & je ſuis d'avis, maintenant, que toute femme qui ſe relâche ſur les moindres dehors de la vertu, eſt prête au même inſtant à livrer la place.

Sur les deux heures nous revinmes à la maiſon, & trouvâmes une collation qu'on nous avoit préparée. On me pria d'en prendre ma part; je ne pus pas le refuſer; j'y conſentis. Cependant je n'étois pas tout-à-fait ſans défiance, & je formai bien des réſolutions, dont l'une fut de ne pas

boire plus que d'ordinaire; c'eſt-à-dire, tout au plus trois verres de petit punch.

Je me tins ferme ſur la quantité; pour la qualité, il y eut de la ſupercherie. Avant que de ſortir de la chambre, je me trouvai la tête toute étourdie. Je ne ſais ce que ce malheureux me donna; outre que je fus enivrée, j'en reſſentis des effets que je ne puis vous décrire.

Il faut tirer le rideau ſur le reſte de cette fatale nuit. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que ma ruine fut complette. Cependant je puis proteſter avec vérité que je n'y ai jamais conſenti; & que, je m'en étois à peine apperçu, quand cet impudent me l'avoua en face le lendemain matin.

Voilà mon hiſtoire, Madame, juſqu'à cette cataſtrophe la plus terrible. Plût à Dieu que c'eût été le dernier période de ma vie! Hélas! j'étois réſervée encore pour des miſeres plus grandes. Mais avant que d'en entamer le récit, il faut vous apprendre une choſe remarquable, dont je fus inſtruite alors, & qui vous fera voir, que le haſard n'a contribué en rien à l'accident qui m'étoit arrivé, & que ce ne fut que l'exécution d'un projet prémédité de longue main.

Vous devez vous rappeler, Madame, que nous avions été recommandés à madame Elliſon, par la femme chez qui nous

avions logé auparavant. Cette femme, à ce que je penſe, eſt une des pourvoyeuſes de Mylord, & m'avoit déjà fait connoître à ce ſeigneur.

Vous ſaurez donc, Madame, que ce coquin de Lord m'avoua qu'il m'avoit vue pour la premiere fois dans une gallerie à l'Oratorio, où j'étois allée avec ma premiere hôteſſe, qui m'avoit fourni des billets, que ſans doute Mylord avoit fait acheter. Ce fut-là que je trouvai pour la premiere fois ce traître, déguiſé avec un habit de peluche, & un emplâtre ſur le viſage.

A ces mots Amelie s'écria: ô ciel! & retomba ſur ſa chaiſe. Madame Bennet ſe donna des ſoins pour la rappeler à ſes ſens: & Amelie lui déclara, qu'elle l'avoit vu auſſi elle-même au même endroit, & ſous le même déguiſement. Madame Bennet, s'écria-t-elle, que je vous ai d'obligations! quels termes, quelles actions pourront jamais vous exprimer la reconnoiſſance de mon cœur! Je vous regarde & vous reconnoîtrai toujours comme une amie, qui m'a tirée du bord du précipice; car j'allois tomber dans le même malheur, dont vous venez de faire ſi généreuſement l'aveu pour m'en préſerver.

En comparant les circonſtances, il parut que la conduite du Lord, à l'Oratorio, avoit été la même avec toutes les deux;

qu'il s'étoit ſervi avec Amelie des mêmes termes & des mêmes actions qu'il avoit auparavant mis en uſage contre l'infortunée madame Bennet. Peut-être trouvera-t-on ſingulier qu'aucune des deux n'ait pu le reconnoître enſuite : mais le fait eſt vrai ; & ſi l'on conſidère la force du déguiſement, le peu de tems que paſſerent l'une & l'autre avec lui dans cette premiere entrevue, & le peu de curioſité qu'on doit ſuppoſer dans l'eſprit de ces deux Dames, joint à l'amuſement qui les occupoit alors, toute ſurpriſe, à mon avis, doit ceſſer. Cependant Amelie déclara, qu'elle ſe rappeloit parfaitement ſa voix & ſes traits, & qu'elle étoit pleinement convaincue que c'eſt la même perſonne. Enſuite elle s'excuſa de ne pas lui avoir rendu viſite l'après-midi, ſuivant ſa promeſſe, ſur ce qu'elle avoit déclaré à madame Elliſon ſa réſolution de ne point les voir. Alors elle prononça quelques invectives ſatyriques contre cette femme, & déclara qu'elle avoit l'artifice auſſi bien que la méchanceté du diable même.

Madame Bennet félicita beaucoup Amelie, qui lui marqua à ſon tour les plus ſinceres témoignages de reconnoiſſance. Au lieu de nous amuſer à les détailler, nous continuerons l'hiſtoire de madame Bennet, qu'elle reprit, comme nous l'allons dire dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

Continuation du précedent.

MYLORD ne fut pas plutôt parti, dit madame Bennet en continuant ſon hiſtoire, que madame Elliſon entra, après avoir ſu ce qui s'étoit paſſé: elle ſe conduiſit de telle maniere, que, quoique je fuſſe convaincue d'abord qu'elle avoit trempé dans le complot de ma ruine, elle eut le ſecret de m'en faire douter, & à la longue parvint à s'en diſculper tout-à-fait à mes yeux. Elle vômit mille horreurs contre Mylord, jura qu'il ne reſteroit pas une minute dans ſa maiſon, & que de ſa vie elle ne lui reparleroit. Quand elle eût été la femme la plus innocente du monde, elle n'auroit jamais pu montrer plus de colere & d'indignation, contre le malheureux qui m'avoit déshonorée.

Elle avoit dit dans le fort de ſa colère, que Mylord ſortiroit de ſa maiſon; elle me jura qu'elle alloit ſur le champ mettre cette promeſſe à exécution: puis, feignant de réfléchir en elle-meme; ma chere enfant, me dit-elle, examinons un peu cependant; c'eſt pour l'amour de vous ce que j'en dis. Un tel procédé ne donneroit-il pas quelques ſoupçons à votre mari? Je lui répon-

dis que je ne m'en ſouciois pas ; que j'étois réſolue à informer mon mari de tout, à l'inſtant que je le verrois ; que je me déteſtois moi-même ; que la vie m'étoit à charge, & beaucoup d'autres choſes ſemblables.

Madame Elliſon trouva moyen de m'appaiſer, & de me convaincre de ma propre innocence ; c'eſt un point ſur lequel, à mon avis, nous ſommes faciles à nous laiſſer perſuader : en un mot, elle vint à bout de nous excuſer elle & moi, de rejetter tout le crime ſur Mylord, & me détermina à ne pas en informer mon mari.

Je reſtai tout le jour renfermée dans la chambre, & ne vis perſonne que madame Elliſon. J'aurois été honteuſe de regarder quelqu'un en face ; heureuſement pour moi Mylord partit pour la campagne, ſans tenter de venir me voir. Son aſpect m'auroit miſe en fureur.

Le lendemain je dis à madame Elliſon, que j'étois déterminée à quitter ſon logement, ſi-tôt que Milord reviendroit à la ville, non pas pour elle, (car je panchois réellement à la croire innocente) mais à cauſe de Mylord, que j'étois réſolue, s'il étoit poſſible, de ne jamais revoir de ma vie. Elle me répondit, qu'il n'y avoit point de raiſon à moi de quitter ſa maiſon pour cela : que Mylord lui-même avoit changé de logement ce matin, ſans doute par reſ-

ſentiment des injures qu'elle lui avoit dites la veille.

Cette nouvelle me confirma encore dans l'opinion de ſon innocence; &, depuis ce jour, juſqu'au moment de ma connoiſſance avec vous, je n'avois rien trouvé en elle qui pût me faire perdre cette idée. Au contraire, elle m'a rendu toutes ſortes de ſervices, &, entr'autres, j'ai reçu de Mylord un contrat de cent cinquante livres ſterlings de rente, que je dois à ſes ſollicitations: car elle n'eſt pas ſans généroſité & ſans un aſſez bon naturel; quoique ce que j'ai vu en dernier lieu, me prouve qu'elle a été cauſe de ma ruine, & qu'elle a tâché de vous attirer dans le même piége.

Pour revenir à ma malheureuſe hiſtoire, mon mari retourna au tems marqué, & je le reçus avec une agitation d'eſprit que je ne ſaurois décrire. Peut être la fatigue du voyage, & le chagrin de ſon peu de réuſſite, l'empêcherent-ils de prendre garde à ce que j'appréhendois qu'il n'apperçut. Toutes ſes eſpérances étoient détruites; le Bénéficier n'avoit point reçu de lettre de l'Evêque; quant à celle de Mylord, il l'avoit regardée avec mépris, & s'en étoit moqué. Tout las qu'il étoit, Mr. Bennet ne voulut pas s'aſſeoir ſans demander des nouvelles de Mylord, & prétendoit aller lui rendre ſes devoirs. Le pauvre homme! il ne ſoupçonnoit pas qu'il l'eût trompé,

comme je l'ai appris, à l'égard de l'Evêque, bien loin de ſonger aux autres torts qu'il lui avoit faits. Le Lord..... ce malheureux, étant allé en campagne, il fut forcé de différer les témoignages de ſa reconnoiſſance.

Mr. Bennet arriva à Londres le ſamedi fort tard, fit ſes fonctions le lendemain à l'Egliſe: je ne voulus pas y aller avec lui; c'eſt, je crois, la premiere choſe que je lui avois refuſée depuis notre mariage. J'étois devenue ſi miſérable, que ſa préſence, qui, auparavant, étoit la ſource de tout mon bonheur, faiſoit alors le poiſon de ma vie; non que j'euſſe de la répugnance à le voir, mais j'étois honteuſe de le regarder en face: j'étois tourmentée par les remords de mon..... j'eſpère qu'on ne peut pas appeler cela, crime.

Je ne le penſe pas non plus, s'écria Amelie.

Mon mari, pourſuivit madame Bennet, s'apperçut de mon mécontentement, & l'imputa au mauvais ſuccès de ſon voyage. Je fus charmée qu'il prit ainſi le change. Cependant, quand je conſidere ce que je ſouffrois, des efforts qu'il faiſoit pour me conſoler ſur ce point, j'étois bien punie. Oh! ma chere Dame, heureux celui qui eſt trompé entre deux amans, & malheureux mille fois l'auteur de la tromperie!

Dans ce miſérable état, je paſſai toute

une ſemaine, la plus fâcheuſe, je crois, de toute ma vie, tâchant à fortifier l'erreur de mon mari, & à cacher ce que je ſouffrois moi-même. J'eus lieu de craindre que je ne réuſſirois pas long-tems. Le ſamedi au ſoir, je vis un changement ſenſible dans ſa façon d'agir avec moi. Il ſe coucha de fort mauvaiſe humeur, & s'éloigna de moi tout-à-coup: j'eus beau lui faire des careſſes; il répondit toujours d'un ton bruſque.

Après une nuit paſſée dans l'agitation & ſans dormir, il ſe leva le dimanche au matin de bonne heure, & deſcendit l'eſcalier. J'attendis ſon retour pour déjeûner; mais bientôt j'appris par la ſervante qu'il étoit ſorti; il n'étoit cependant pas plus de ſept heures. Vous concevez bien, madame, que tout cela m'allarma: je vis clairement qu'il avoit découvert le fatal ſecret, quoique je ne puſſe pas deviner par quel moyen. Mon ame étoit dans un trouble qui approchoit de la folie. Tantôt je penſois à quitter mon pauvre mari que j'avois outragé, & tantôt à mettre fin à ma malheureuſe vie.

Je paſſai tout le jour dans ce cruel état; mon mari revint le ſoir. O ciel! pourrai-je vous décrire ce qui arriva? cela m'eſt impoſſible, je m'évanouirai en vous le racontant. Il entra dans la chambre auſſi blanc que du papier, les lêvres tremblantes, les

yeux rouges comme des charbons de feu, &, pour ainſi dire, ſortans de ſa tête. Molly, s'écria-t-il, comment vous trouvez-vous? O ciel! lui dis-je, qu'eſt ce que cela ſignifie? A la vérité, je ne puis pas dire que je ſois en bonne ſanté. Non! monſtre horrible, dit-il en s'élançant de deſſus ſa chaiſe: vous m'avez donc trahi? vous m'avez perdu? vous avez ruiné votre mari? Enſuite, avec des regards irrités, il ſaiſit un gros livre de deſſus ſon bureau, & avec la violence d'un furieux, il me le jetta à la tête, & du coup me renverſa par terre. Après cela il me prit dans ſes bras, m'embraſſa avec une tendreſſe extravagante; puis me regardant fixement pendant quelques inſtans, les larmes coulerent de ſes yeux, comme un torrent; & il me jetta encore ſur le carreau de toute ſa force, me heurta & me foula aux pieds. Je crois en vérité que ſon deſſein étoit de me tuer, & j'imagine qu'il crut l'avoir fait.

Je reſtai quelque tems par terre ſans connoiſſance. Quand je repris mes ſens, je vis mon mari couché près de moi ſur le viſage, & le ſang ruiſſelant de ſon corps. Quand il crut m'avoir ôté la vie, il ſe jetta de toute ſa force la tête contre des tablettes qui étoient dans la chambre, & ſe fit une bleſſure conſidérable à la tête.

Je puis vous certifier avec vérité que je n'eus aucun reſſentiment du mauvais trai-

tément que je venois d'eſſuyer; je ſentois que je méritois tout cela, quoique je ne devinois guère le mal que je lui avois fait. J'employai les prieres les plus preſſantes pour l'appaiſer, & je tâchai avec mes foibles bras de le ſoulever de terre. Il s'échappa de mes bras, & ſe relevant tout ſeul, il ſe jetta dans un fauteuil, d'où me lançant des regards furieux, il s'écria: éloignez-vous, Molly, je vous prie; laiſſez-moi, je ſerois fâché de vous tuer..... O madame Booth! ne devinez-vous pas? le miſérable Lord m'avoit donné du mal.... j'avois infecté mon mari.... O ciel! pourquoi faut-il que je vive pour raconter une choſe ſi horrible? Non, je n'y ſurvivrai pas..... je ne puis me pardonner à moi-même; le Ciel ne me pardonnera jamais.

Ici la violence de ſa douleur étouffa ſa voix, & elle tomba dans des tranſports ſi violens, que la pauvre Amelie effrayée appela du ſecours. La ſervante accourut, & voyant ſa maîtreſſe dans de violentes convulſions, s'écria qu'elle étoit morte. Alors il ſurvint une autre perſonne; qui croyez-vous que c'étoit? L'honnête ſergent Atkinſon. Sa contenance nous fit bientôt voir que, quoique ſoldat & très-brave, il n'étoit pas le moins troublé de la compagnie en cette occaſion.

Si le lecteur s'eſt jamais trouvé dans de pareilles ſcenes, il devinera aiſément que

madame Bennet recouvra au bout de quelque tems la parole. Le premier uſage qu'elle en fit, fut de marquer ſon étonnement en préſence du ſergent, & de demander d'un air égaré qui il étoit.

La fille, concluant que ſa maîtreſſe n'étoit pas encore revenue dans ſon bon ſens, répondit: eh bien, madame, c'eſt mon maître. Que le ciel vous conſerve la raiſon, madame.... Mon Dieu, mon maître, il faut que ma maîtreſſe ſoit bien mal pour ne pas vous connoître!

Je ne ſaurois vous dire ce qu'Atkinſon penſa dans ce moment; il eſt ſûr qu'il étoit fort troublé. Il voulut deux fois prendre la main de madame Bennet; elle la retira bruſquement, & auſſitôt après ſe levant de deſſus ſa chaiſe, elle dit qu'elle ſe ſentoit aſſez bien, & pria Atkinſon & la ſervante de ſe retirer: ils obéirent ſur le champ l'un & l'autre; le ſergent, à ſon air, paroiſſoit avoir preſqu'autant beſoin de ſecours que la dame pour qui on l'avoit appelé.

Quand on fait des confidences, il eſt bon de les faire entieres, ou point du tout; car ſouvent on trahit un ſecret pour ne l'avoir ſu qu'à demi. Il eſt certain que le diſcours de la ſervante fit paſſer un ſoupçon dans l'eſprit d'Amelie, que la conduite du ſergent n'étoit pas propre à diſſiper. Les lecteurs intelligens peuvent s'imaginer ce que c'eſt; ſinon ils attendront quelque

tems pour le découvrir. Madame Bennet, après bien des excuſes, reprit ſon récit, comme on vâ voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Concluſion de l'hiſtoire de madame Bennet.

QUAND je me fus apperçue, continua madame Bennet, de l'injure que j'avois faite à mon mari, je me jettai à ſes pieds, & embraſſant ſes genoux que j'arroſois de mes pleurs, je le priai de m'écouter patiemment, lui déclarant que s'il n'étoit pas ſatisfait de mes raiſons, je conſentois de me ſoumettre à ſon reſſentiment. Je lui proteſtai, & c'étoit avec vérité, que quand je devrois recevoir à l'inſtant la mort de ſes mains, je n'aurois pas d'autre frayeur que celle des ſuites fatales qu'elle pouvoit avoir contre lui.

Il parut ſe tranquilliſer un peu, & me permit de parler tant que je voudrois.

Alors je lui fis une relation fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé. Il m'écouta avec beaucoup d'attention; & quand j'eus fini, il s'écria avec un profond ſoupir.... Ah! Molly, je crois tout.... il faut que vous ayez été trahie, comme vous le dites; vous ne pouvez pas être coupable d'une telle

baſſeſſe, d'une telle cruauté, d'une telle ingratitude.... Alors il me marqua tant d'amitié, de tendreſſe, de douleur, de la maniere dont il m'avoit traitée.... Je ne ſaurois m'arrêter ſur cette ſcene.... je retomberois.... il faut que vous m'excuſiez.

Amelie la pria de ſupprimer tout ce qui pouvoit trop l'émouvoir : elle continua ainſi.

Mon mari, plus convaincu que moi que madame Elliſon avoit trempé dans le projet, déclara qu'il ne vouloit pas coucher le ſoir dans ſa maiſon ; enſuite il ſortit pour chercher un autre logement. Il me donna tout l'argent qu'il avoit, & me laiſſa le ſoin de payer le loyer & d'emballer nos effets, diſant que ſi je n'avois pas aſſez d'argent, je pouvois laiſſer les habits pour gage : mais il me proteſta qu'il ne répondoit pas de lui-même, s'il voyoit jamais Me. Elliſon.

Il n'y a point de termes capables d'exprimer le procédé de cette femme artificieuſe, tant elle fut douce & généreuſe. Elle me dit qu'elle ne blâmoit point le reſſentiment de mon mari, & qu'elle ne pouvoit s'attendre à autre choſe que d'être condamnée de lui & de tout le monde ; qu'elle haïſſoit ſa maiſon preſqu'autant que nous, & qu'elle déteſtoit ſon couſin encore plus, s'il eſt poſſible : enfin elle me dit que ſi

je laiſſois chez elle mes hardes ce ſoir, elle nous les enverroit le lendemain matin; qu'elle rougiroit même d'avoir la penſée de les retenir; & qu'à l'égard de cette méchante dette, nous pourrions la payer quand il nous plairoit: en effet, il faut lui rendre juſtice, elle eſt aſſez bonne malgré ſes vices.

Aſſez bonne! en effet, s'écria Amelie avec indignation.

A peine fûmes-nous inſtallés dans notre nouvelle habitation, pourſuivit madame Bennet, que mon mari commença à ſe plaindre de douleur dans le corps; il me dit qu'il craignoit de s'être bleſſé lui-même dans ſa fureur, & d'avoir rompu quelque vaiſſeau au-dedans de ſon corps. Quant à l'horrible maladie dont je ne puis ſoutenir la penſée, l'habileté du chirurgien l'eut bientôt tiré d'affaire; ſon autre mal, au lieu de céder aux remèdes, ne fit qu'empirer de plus en plus, & enfin le conduiſit au tombeau.

O madame Booth! ſi j'avois ſu certainement lui avoir cauſé la mort, quelqu'innocemment que ce fût, je n'aurois jamais pu lui ſurvivre. Le chirurgien qui fit l'ouverture de ſon corps après ſa mort, m'a aſſuré qu'elle avoit été occaſionnée par un polipe dans le cœur, & que rien de ce qui lui eſt arrivé à mon ſujet, n'y a contribué en aucune ſorte.

Je vous ai raconté fidèlement mon hiſtoire. La premiere fois que je l'ai jamais entendu ſe plaindre, fut un ou deux jours après notre ſortie de chez madame Elliſon; & ces douleurs ont duré juſqu'à ſa mort; ce qui peut ſans doute conduire à croire qu'elle a eu une autre cauſe : mais le chirurgien, qui eſt un homme fort habile, m'a toujours déclaré le contraire, avec la certitude la plus poſitive; & cette opinion a été mon unique conſolation.

Quand mon mari mourut, c'eſt-à-dire, environ deux mois & demi après avoir délogé de chez madame Elliſon, dont j'avois alors une opinion différente de celle que j'en ai maintenant, il me laiſſa dans la ſituation la plus miſérable du monde. Je crois, madame, qu'elle vous a montré ma lettre. Elle fit pour moi alors tout ce qu'on peut attendre de la meilleure des amies; elle me fournit de l'argent de ſa propre bourſe, & par ſon moyen j'ai été à l'abri de la miſere extrême, qui, ſans cela, m'auroit fait périr inévitablement.

Son bon procédé pour moi dans cette ſaiſon de détreſſe me détermina encore à retourner dans ſa maiſon. Comment en effet refuſer une offre qu'il m'étoit ſi eſſentiel d'accepter, & qui me paroiſſoit ſi généreuſe de ſa part? J'y menai une vie retirée avec mon petit garçon, ſans voir d'autre compagnie que madame Elliſon elle-

même, pendant plus de trois mois. A la fin elle m'apporta de Mylord un contrat, par lequel il m'avoit assuré, à sa sollicitation, à ce qu'elle me dit, & comme je l'ai cru en effet, une annuité de cent cinquante livres sterlings. Ce fut, je pense, la premiere fois qu'elle prononça devant moi le nom détesté de ce seigneur depuis mon retour dans sa maison. Elle m'engagea alors, quoiqu'avec bien de la peine, je vous en assure, à souffrir qu'il consommât cette affaire en ma présence.

Je ne vous ferai point le détail de notre entrevue, je ne le pourrois pas; & je me suis souvent étonnée comment j'ai eu le courage de supporter sa vue; tout ce que je puis vous dire en sa faveur, c'est que s'il n'est pas véritablement répentant de ce qu'il a fait, personne au monde ne peut mieux en jouer le personnage.

Outre mon ressentiment, j'avois encore une raison pour ne me pas prêter volontiers à une telle entrevue : je craignois, non sans raison, que l'annuité ne fût destinée plutôt comme un piége que comme une récompense, & qu'il n'eût encore de nouveaux desseins contre mon innocence: en cela je me trouvai heureusement trompée; car ni dans ce moment, ni en aucun tems depuis, je n'ai reçu de sa part la moindre sollicitation de cette espece;

je n'ai pas eu même ſujet de ſoupçonner dans Mylord aucun deſſein ſemblable.

Bon Dieu ! ce que c'eſt que les hommes ! quelle paſſion ! à qui il faut de la nouveauté & de la réſiſtance pour l'exciter, & qui ne ſe plaît avec nous qu'autant de tems que nous pouvons être conſidérées comme leurs ennemies !

Je vous rends graces, madame, s'écria Amelie, de m'avoir tirée de la crainte où j'étois pour vous. J'ai tremblé des ſuites de cette ſeconde entrevue avec un tel homme, & dans une telle ſituation.

Je vous aſſure, madame, que je ne courois aucun danger, répondit Me. Bennet ; outre que je crois que j'aurois pu compter ſur ma propre réſolution, j'ai entendu dire depuis par un intime ami de Mylord, qui ignoroit parfaitement mes affaires, que ſon vrai caractere eſt l'inconſtance ; & que dans le grand nombre de ſes maîtreſſes, il y en a fort peu qui aient reçu de lui une ſeconde viſite.

Madame, continua-t-elle, il ne me reſte guere autre choſe à vous raconter que le mauvais état de ma ſanté qui a duré longtems, & dont je ſuis heureuſement rétablie depuis peu, par l'avis de M. Thompſon ; ou à moins que je ne vous diſe le cruel accident qui arriva à mon pauvre petit Charles..... Ici madame Bennet s'arrêta & ſes larmes coulerent de ſes yeux.

Amelie garda quelque tems le ſilence, pour donner à la dame celui d'appaiſer ſa douleur ; après quoi elle lui fit mille remercimens de lui avoir raconté ſon hiſtoire, & ſur-tout du motif qui l'y avoit engagée, & de l'avis ſalutaire qu'elle lui avoit donné en lui écrivant ce matin.

Oui, madame, s'écria madame Bennet, je ſuis convaincue par ce que j'ai déjà vu, qu'on vous deſtinoit comme une victime à ce méchant Lord ; & que madame Elliſon, que je n'héſite plus de regarder comme l'inſtrument de ma ruine, avoit projetté de vous trahir de même. Le jour que je rencontrai Mylord dans votre appartement, je commençai à former quelques ſoupçons ; & je pris fortement madame Elliſon en averſion par cette raiſon. Sa conduite, malgré tout ce qu'elle put dire au contraire, me convainquit que j'avois deviné juſte ; j'eus envie pluſieurs fois de vous en parler, mais je ne le pus commodément : hier au ſoir le projet de la maſcarade me décida à ne pas différer plus longtems. Je vous ai donc envoyé un petit billet ce matin, & je ſuis bien aiſe que vous ayez connu heureuſement mon écriture, puiſque cela m'a fourni l'occaſion de vous ouvrir mon cœur, même en vous prouvant combien je ſuis indigne d'obtenir votre amitié, quoique je la deſire ardemment.

CHAPITRE X.

Qui eſt le dernier du ſeptieme livre.

AMELIE ne manqua pas de faire à madame Bennet les complimens ordinaires ſur la concluſion de ſon diſcours, qu'on a vu dans le chapitre précédent ; elle lui dit que, dès le premier moment de leur connoiſſance, elle avoit ſenti la plus forte inclination de ſe lier avec elle ; & que ce deſir s'étoit encore accru en entendant ſon hiſtoire. En vérité, madame, lui dit-elle, vous vous jugez trop ſévérement vous-même ; à mon avis il faudroit avoir bien peu de candeur pour regarder votre malheur d'un œil ſi ſévère : vous me paroiſſez mériter toute ſorte de compaſſion, & je vous conſidérerai toujours comme une femme innocente & malheureuſe.

Amelie voulut alors prendre congé ; mais madame Bennet la preſſa ſi fortement de déjeûner, qu'à la fin elle y conſentit. Elle avoit jeûné ſi longtems, & ſes eſprits avoient été ſi fortement agités par différentes paſſions, que le beſoin de la nature appuya efficacement l'invitation de Me. Bennet.

Tandis que la ſervante préparoit le déjeûner, Amelie, d'un air indifférent, demanda

à Me. Bennet, ſi le ſergent Atkinſon ne demeuroit pas dans ſa même maiſon. Celle-ci rougit tellement à cette queſtion, répéta le nom du ſergent d'un ſon de voix ſi mal aſſuré, & ſe conduiſit d'un air ſi embarraſſé, que les ſoupçons d'Amelie n'en furent encore que mieux confirmés; elle ne voulut pas cependant les lui faire entrevoir ſi bruſquement, mais elle entama une diſſertation ſur les qualités & le mérite du ſergent; & après avoir parlé de l'embarras où il s'étoit trouvé pendant l'évanouiſſement de madame Bennet, elle finit par lui dire que le ſergent feroit le meilleur mari de la terre, qu'il avoit le cœur extrêmement tendre, & une douceur de mœurs qu'on ne rencontre pas fréquemment dans les hommes, & encore plus rarement dans les perſonnes de ſon rang.

Et pourquoi non dans ſon rang, dit Me. Bennet? En vérité, Me. Booth, nous faiſons bien injuſtice à l'état inférieur des hommes. Je ne nie pas la force & le pouvoir de l'éducation; mais ſi l'on conſidère que l'éducation des gens d'un certain rang ſupérieur eſt mal conduite, & combien on néglige de les inſtruire dans la pratique des vertus, en vérité on ne doit pas s'attendre que leur cœur en devienne meilleur pour cela: quand on ne parleroit que de la tête, ne la trouvons-nous pas ſouvent très-mal meublée par ce qu'on appelle une

une belle éducation ? Je crois avoir rencontré moi-même des exemples d'autant de bonté & même d'entendement dans des gens du petit peuple, que parmi des perſonnes d'un état plus relevé. Comparons notre ſergent avec le Lord, qui a fourni la matiere de notre converſation, de quel côté la balance ne doit-elle pas pancher au jugement de toute perſonne impartiale ?

Hélas ! s'écria Amelie, c'eſt une opinion monſtrueuſe, de regarder comme une eſpece de déshonneur de nous marier tant ſoit peu au-deſſous de notre condition.

Elle eſt ſotte & abſurde, répondit vivement Me. Bennet, abſolument contraire à l'équité, au ſens commun, à l'humanité ; mais ſur-tout directement contraire à une religion où l'on fait profeſſion de ne point connoitre de différence de degrés, & qui place tout le genre humain dans la claſſe de nos freres. De toutes les eſpeces d'orgueil, il n'y en a point de ſi contraire au chriſtianiſme, que celui de la connoiſſance & de l'état ; non, il n'en eſt pas de ſi extravagant ; on peut dire que le mépris eſt ſon véritable objet ; & pour moi je ne connois point de gens plus odieux que ceux qui mépriſent les autres.

Madame, dit Amelie, vous penſez préciſément de même que moi ; je vous donne ma parole, que je ne ſerois point honteuſe

d'être la femme d'un honnête homme, de quelque profeſſion qu'il fut..... Non, quand j'aurois été d'un état plus relevé, je ne me ſerois pas cru dégradée en appelant notre honnête ſergent mon mari.

Puiſque vous me faites cette déclaration, s'écria Madame Bennet, je ſuis ſûre que vous ne ſerez pas offenſée d'un ſecret que je vais vous révéler.

Au contraire, ma chere, répondit Amelie, je ſuis plutôt ſurpriſe que vous me l'ayez ſi long-tems caché, ſur-tout après vous avoir mis ſur la voie.

Pardonnez-moi, Madame, répliqua l'autre, je ne me ſouviens pas que vous m'ayez donné aucune indication de cela, & peut-être même que vous ne devinez pas encore ce que je vais vous dire : voici mon ſecret.

Jamais femme n'a eu un amant ſi ſincere, ni ſi paſſionné que vous en avez un dans le ſergent.

Moi ! un amant dans le ſergent ! moi ! s'écria Amelie un peu ſurpriſe.

Un peu de patience, répondit l'autre; oui, ma chere, quelque ſurpriſe que vous paroiſſiez, je vous dis la vérité; mais c'eſt une verité que vous n'auriez jamais compté apprendre de ma bouche, ſur-tout avec tant de bonne humeur, puiſque je vous avouerai bonnement..... Mais, qu'ai-je beſoin de vous avouer ce que vous avez

déja deviné ? Dites-moi maintenant de bonne foi, ne devinez-vous pas ?

Je devine en effet, & je compte, dit-elle, qu'il eſt votre mari.

Oui, Madame, s'écria l'autre, il eſt mon mari, & je ſuis très-flattée de votre approbation ; en vérité, vous devez approuver mon choix, puiſque vous en avez été de toute façon la cauſe ; ce que vous m'avez dit de lui m'en a donné l'opinion la plus favorable ; mais ce qui me l'a rendu encore plus cher, c'eſt ce qu'il m'a dit de vous. En un mot, j'ai découvert qu'il vous a toujours aimé avec une paſſion ſi fidelle, ſi honnête, ſi noble, ſi généreuſe, que j'ai été convaincue que ſon ame doit poſſéder tout ce qu'il faut pour une ſi grande paſſion ; c'eſt-à-dire, l'honneur, la bonté, la modeſtie, la bravoure, la tendreſſe ; en un mot, toutes les vertus humaines..... Pardonnez-moi, ma chere ; mais je n'ai point eu de tranquillité que je n'aye été l'objet d'une telle paſſion.

Penſez-vous, dit Amelie en ſouriant, que je vous pardonnerai de m'avoir dérobé cet amant ? Ou ſuppoſé que ce dont vous faites un badinage ſoit vrai, croyez-vous réellement que vous pourriez changer telle inclination ?

Non, ma chere, répondit l'autre ; j'eſpere ſeulement lui avoir fait changer d'objet ; car ſoyez ſûre, c'eſt la plus grande

& la plus commune erreur, de croire qu'il ſoit impoſſible à un homme qui aime une femme, d'en aimer jamais une autre. Au contraire, il eſt certain qu'un homme qui peut ſi bien aimer une femme de loin, en aimera encore mieux une autre qui eſt proche de lui. J'ai entendu un des meilleurs maris du monde, avouer en préſence de ſa femme, qu'il avoit toujours aimé une princeſſe à l'adoration. Ces paſſions, qui ne réſident que dans les eſprits fort ſenſibles, ſe repaiſſent des délicateſſes qui y germent, & en laiſſent toute la nourriture ſubſtantielle, & aſſez de délicateſſe auſſi pour la femme.

Le thé étant prêt, Madame Bennet, ou, comme nous la nommerons à l'avenir, Madame Atkinſon, propoſa d'appeler ſon mari. Amelie s'y oppoſa, diſant qu'elle ſeroit bien aiſe de le voir en tout autre tems; mais qu'elle étoit alors trop preſſée, y ayant plus de trois heures qu'elle étoit abſente de ce qu'elle aimoit. Cependant elle avoit à peine bu une taſſe de thé, qu'elle changea d'avis, & dit que, ne voulant pas ſéparer l'homme de la femme, elle la prioit de faire venir M. Atkinſon.

La fille répondit que ſon maître n'étoit pas au logis. Dans le même inſtant il frappa vivement à la porte, & accourant dans la chambre tout pâle & hors d'haleine, il adreſſa la parole à Amelie, & s'écria: je

ſuis fâché, ma chere Dame, de vous apporter de mauvaiſes nouvelles; mais le Capitaine Booth..... Quoi, quoi! s'écria Amelie, en laiſſant échapper la taſſe de ſes mains, de quoi eſt-il queſtion par rapport à lui? Ne vous effrayez pas, ma chere Dame, dit le ſergent; il eſt en bonne ſanté, il lui eſt arrivé un petit malheur..... Comment vont mes enfans, dit Amelie?... Fort bien, répondit le ſergent; je vous prie, Madame, ne vous effrayez pas; j'eſpere que ce ne ſera rien..... il eſt arrêté, j'eſpere le tirer bientôt de leurs maudites mains. Où eſt-il, s'écria Amelie, que je l'aille trouver tout à l'heure? Il vous prie de n'en rien faire, interrompit le ſergent; je lui ai envoyé ſon Procureur, & je vais y retourner tout à l'heure avec Madame Elliſon. Je vous conjure pour l'amour de lui & pour vous-même de ne pas y aller.. Madame Elliſon, dit Amelie? qu'a-t-elle affaire là, Madame Elliſon? Je veux y aller, il le faut. Madame Atkinſon ſe mêla alors dans la converſation, & la conjura de ne point s'inquiéter l'eſprit, mais de ſe tranquilliſer, & de retourner auprès de ſes enfans, où elle iroit lui tenir compagnie; elle la conſola par la réflexion que le capitaine n'étant pas en danger, elle pourroit l'aller voir quand elle voudroit: en même tems elle la pria de permettre au ſergent de retourner chez Madame

Elliſon, diſant que cette femme pourroit lui être utile, & qu'il y avoit de la prudence, & point du tout de blâme, à tirer parti des méchantes gens dans de certains cas.

Et qui eſt-ce qui a fait cette action barbare, s'écria Amelie un peu revenue à elle-même.

Un homme que je ſuis honteux de nommer, répondit le ſergent; j'avois bien meilleure opinion de lui, & je ne l'aurois jamais cru capable de ce procédé, ſi je ne l'euſſe vu & entendu moi-même, c'eſt le Docteur Harriſon qui a fait ce coup.

Le Docteur Harriſon, s'écria Amelie! Eh bien donc, il y a un terme à tout, même à la bonté, je n'aurai bonne opinion de qui que ce ſoit.

Le ſergent dit qu'il alloit rejoindre le Capitaine, & que s'il plaiſoit à Amelie de retourner chez elle, il l'accompagneroit. Elle aima mieux ne pas voir Madame Elliſon dans cette circonſtance; & après un peu de réflexion, elle ſe chargea de reſter où elle étoit, & Madame Atkinſon réſolut d'aller chez elle, & de lui amener ſes enfans, n'y ayant que quelques pas de diſtance.

Alors le ſergent partit: dans la confuſion où étoit Amelie, elle ne ſongea pas ſeulement à lui faire compliment ſur ſon mariage.

LIVRE VIII.

CHAPITRE I.

Qui eſt le commencement du huitieme Livre.

Il faut reprendre maintenant notre hiſtoire de plus loin, & rappeler les circonſtances qui ont donné lieu à la cataſtrophe que l'on a vue à la fin du Livre dernier.

Amelie en ſortant le matin avoit laiſſé ſon mari gardien de ſes enfans. Il avoit été occupé près d'une heure à cette agréable fonction, & il étoit alors aſſis par terre avec ces marmots, qui rodoient & jouoient autour de lui, lorſqu'on frappa un grand coup à la porte; auſſi-tôt un laquais montant l'eſcalier vint lui dire que ſa femme s'étoit trouvée extrêmement mal, & qu'on l'avoit tranſportée chez une marchande de modes, nommée Madame Chenevix. Booth n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qui lui fut annoncée avec empreſſement, & une apparence de zèle, qu'il ſe leva bruſquement, laiſſa ſes enfans en pleurs à la

nouvelle de la maladie de leur mere, & ſous les ſoins de la ſervante: & courut de toutes ſes forces à l'endroit, ou plutôt vers le lieu déſigné. Mais, avant que d'arriver à cette boutique, un homme l'arrêta en criant: Capitaine, où allez-vous ſi vîte? Booth lui répondit en courant: Ami, qui que vous ſoyez, ne me retardez point par vos queſtions. Pardonnez-moi, Monſieur, répondit l'homme, j'ai une affaire à vous communiquer; oui, Capitaine, j'ai dans ma poche un petit décret à vous ſignifier à la requête d'un nommé le Docteur Harriſon. Vous êtes donc un baillif, répliqua Booth? Je ſuis un officier, Monſieur, répondit l'autre. Eh bien Monſieur, dit Booth, il n'y a point à diſputer, permettez-moi ſeulement de m'arrêter chez Madame Chenevix. Je vous ſuivrai ſur mon honneur par tout où vous voudrez; mais ma femme qui y eſt, s'eſt trouvée extrêmement mal. . . . . Oh! pour cela, lui répondit le baillif, vous pouvez être tranquille; j'eſpere que votre femme eſt en bonne ſanté; je vous aſſure qu'elle n'y eſt pas: vous m'excuſerez, Monſieur, ce ſont des ruſes de guerre. *Bolus and virtus quis in a goſteſſ equirit?* Monſieur, j'honore votre ſavoir, & je vous embraſſerois preſque pour la nouvelle que vous m'apprenez; je vous aſſure que je vous pardonne cinq cent arrêts pour une pareille nouvelle. Eh

bien ; Monſieur, où faut-il que j'aille avec vous ? Oh ! par tout où vous voudrez, s'écria le baillif. Eh bien, allons, ſi vous voulez, au caffé de Brown, dit le priſonnier. Non, répondit le baillif, cela ne ſe peut pas, il eſt dans l'étendue des priviléges de la cour. Eh bien donc à la prochaine Taverne, dit Booth. Non, non, s'écria l'autre, pas à la prochaine Taverne, ce n'eſt pas un lieu ſûr ; & vous ſavez, capitaine, que vous êtes un morceau trop précieux pour le laiſſer échapper ; il y a trois mois que je vous guette : venez avec moi, Monſieur, nous irons, s'il vous plaît, à ma maiſon. De tout mon cœur, répondit Booth, ſi ce n'eſt pas trop loin. Oh ! c'eſt à deux pas, répliqua le baillif : alors il appela un carroſſe, & pria le priſonnier d'y monter.

Booth entra dans le caroſſe ſans faire de réſiſtance : quand il auroit été d'humeur d'en faire, elle auroit été fort inutile ; le baillif avoit pluſieurs gens à ſa ſuite, dont deux avec leur commandant y monterent auſſi. Booth, qui étoit d'un tempérament doux, & un peu philoſophe, conſerva toute la bonne humeur imaginable, & même plus que ſes compagnons, qui cependant lui marquerent ce qu'ils appellent de la politeſſe, c'eſt-à-dire, qu'ils ne le frapperent, ni ne lui cracherent au viſage.

Malgré l'air gai que Booth tâchoit de conſerver, il envioit réellement tous les porte-faix qu'il voyoit paſſer dans le chemin. Les charmes de la liberté lui revinrent malgré lui dans l'eſprit; & il ne put s'empêcher de ſonger combien le miſérable le plus pauvre qui peut retourner librement dans ſa maiſon & avec ſa famille, eſt moins à plaindre que lui, qu'on arrachoit ainſi par violence, & cependant avec juſtice, à la compagnie de ſa femme & de ſes enfans; leur état, & ſur-tout celui d'Amelie, cauſoit à ſon cœur mille tourmens cruels & amers.

Arrivé à la maiſon du baillif, on l'enferma dans une chambre, où il y avoit déja pluſieurs perſonnes. Booth demanda d'être ſeul; ſur quoi le baillif le fit monter dans un appartement dont les fenêtres étoient fermées de grilles de fer; mais les murs n'avoient point la moindre tapiſſerie pour les couvrir: on peut bien dire qu'ils étoient abſolument nuds, les briques n'ayant été couvertes que d'un enduit mince, qui dans beaucoup d'endroits étoit écaillé, & tomboit par morceaux.

La premiere choſe qu'on demanda à Booth, fut de quoi payer le louage du caroſſe, qui montoit à deux shellings, ſuivant le compte du baillif, quoique ce fût au moins le double de ce qui étoit dû. On lui demanda enſuite s'il ne ſouhaitoit

pas une jatte de punch. A quoi ayant répondu que non ; le baillif répliqua : eh bien, Monſieur, comme il vous plaira. Je ne demande pas à boire, ſi vous ne voulez pas ; mais vous devez ſavoir la coutume : ma maiſon eſt remplie de priſonniers, & je ne ſaurois fournir aux gens une chambre particuliere pour rien.

Booth ſentit tout d'un coup ce qu'il vouloit ; il dit au baillif qu'il ne feroit point difficulté de payer le loyer, mais que réellement il ne buvoit jamais hors de ſes repas. A cet égard, Monſieur, cria le baillif, cela eſt juſte, cela eſt juſte, comme il vous plaira ; je ne veux pas rançonner les perſonnes qui ſont dans l'infortune ; je ſouhaite même que vous en ſortiez bien vîte : au reſte, vous ne devez pas m'en vouloir ; je ne fais que mon devoir, & ce que je ſuis obligé de faire ; mais comme vous dites que vous ne voulez rien boire, que vous plaît-il avoir pour dîner ?

Booth alors conſentit à commander un plat de bonne chere, & dit au baillif qu'il boiroit bouteille avec lui après dîner. Enſuite il demanda une plume, de l'encre, du papier & un commiſſionnaire. On lui procura de tout cela ; le baillif promit d'envoyer par-tout où il voudroit, répétant qu'il étoit fâché de l'infortune de

Booth, & qu'il ſouhaitoit de tout ſon cœur de la voir ceſſer.

Le meſſager fut à peine dépêché avec la lettre, qu'à l'inſtant on vit entrer le bon Atkinſon. Un ſoldat des gardes de la même compagnie que le ſergent, & qui avoit connu Booth à Gibraltar, ayant vu faire la capture, & entendu les ordres donnés au cocher, avoit rencontré par haſard Atkinſon, & lui avoit raconté toute l'affaire.

A l'arrivée d'Atkinſon, la joie ſe répandit auſſi-tôt ſur le viſage de Booth. Il n'eſt pas néceſſaire de répéter les amitiés qu'ils ſe firent réciproquement. Atkinſon fut auſſitôt dépêché chez le procureur & chez Madame Elliſon, comme le lecteur l'a déja entendu de ſa propre bouche.

Booth fut alors très-fâché d'avoir écrit à ſa femme; il ſentit qu'il auroit mieux valu qu'elle eût appris ſon accident de la bouche du ſergent. Booth le pria de faire tout ſon poſſible pour la conſoler, l'aſſurer qu'il étoit en bonne ſanté & de bonne humeur, & diminuer, autant que faire ſe pourroit, le chagrin qu'elle devoit ſentir à la lecture de ſa lettre.

Cependant le ſergent, comme le lecteur l'a vu, lui donna lui-même la premiere nouvelle de ſon empriſonnement: l'autre meſſager n'arriva qu'une bonne heure après. Ce retard fut moins cauſé par

ſa propre négligence, que par les courſes différentes qu'il eut à faire avant que de délivrer la lettre. Car, malgré le déſir preſſant que le baillif ſuppoſoit de voir Booth hors d'embarras, il avoit ordonné au porteur, qui étoit un homme à ſa dévotion, d'aller avertir deux ou trois baillifs & autant de procureurs, pour tâcher de charger ſon priſonnier d'autant de recommandations qu'il ſeroit poſſible.

Ici le lecteur ſera prêt à conclure que le baillif étoit un ennemi du pauvre Booth; point du tout, il n'avoit point d'autre objet que d'accumuler les actions: car ce baillif paſſoit pour un aſſez bon & honnête homme dans ſon métier; & il n'avoit pas plus d'animoſité contre les perſonnes qui étoient ſous ſa garde, qu'un boucher contre les animaux qu'il a chez lui: & comme le dernier, quand il prend en main ſon couteau, ne ſonge qu'aux jointures où il doit trancher ſa viande; de même auſſi le premier, quand il manie un décret, n'a en vue que de lier ſon homme par autant de créances qu'il peut, afin qu'il y ait plus de cautions. A l'égard de la vie de l'animal ou de la liberté du priſonnier, ce ſont des penſées qui ne viennent jamais troubler la cervelle de l'un ni de l'autre.

CHAPITRE II.

Qui contient le détail des compagnons d'infortune de M. Booth.

AVANT que de retourner à Amelie; nous retiendrons un peu plus longtems notre lecteur avec M. Booth dans la prison de M. *Bondum* le baillif, qui alors informa son prisonnier qu'il auroit la liberté de sa maison avec les autres personnes qui y étoient.

Booth demanda qui étoient ces Messieurs. Monsieur, dit *Bondum*, l'un d'eux est un grand écrivain, un auteur célèbre. Il est ici depuis cinq semaines à la requête d'un libraire pour onze guinées d'argent prêté. Il compte être élargi dans un ou deux jours; car il a une décharge de la dette. Il écrit maintenant pour cinq ou six libraires; & il gagne quelquefois, quand il s'y met, jusqu'à quinze shellings par jour: c'est une bonne plume, dit-on; mais il est paresseux. Il y a des jours qu'il ne travaille pas plus de six heures; dans d'autres tems je lui en ai vu employer plus de seize. Mais, s'écria Booth, quelles sont ses productions? qu'est-ce qu'il écrit? Quelquefois, répondit *Bondum*, il écrit l'histoire, des livres de morale, des vers, des

poëmes : que ſais-je ? Quelquefois auſſi il écrit des nouvelles pour les papiers publics. En vérité, dit Booth, c'eſt un homme extraordinaire. Quoi ! il fait des nouvelles ici ? Oui, vraiment, dit *Bondum*, comme il fait des diſcours de parlement pour vos *magaſins*. Il nous les lit quelquefois en buvant une jatte de punch. . . . . Ma foi, c'eſt préciſément comme ſi on étoit dans une des chambres du Parlement. . . . . Ils roulent ſur la liberté, la franchiſe, & ſur la conſtitution de l'Angleterre. J'écoute tout ſans rien dire, parce que je ne veux pas donner priſe : mais, ma foi, il fait voir tout clairement que toutes les matieres ne vont pas comme elles devroient aller. Pour ce qui me regarde, je ſuis tout pour la liberté. Cela eſt-il tant d'accord avec votre profeſſion ? s'écria Booth. Je croyois, mon ami, que vous aviez toujours vécu en privant les autres de leur liberté. Ah ! c'eſt une autre affaire, s'écria le baillif ; tout cela ſe fait ſuivant les loix ; & c'eſt mon métier. Il faut que chacun paye ſes dettes, ſans quoi on ne finiroit jamais rien. Booth lui demanda ce qu'il entendoit par liberté ; ſur quoi il héſita un moment, & enſuite s'écria : oh ! c'eſt une belle choſe, oui une très-belle choſe, & la conſtitution d'Angleterre. Booth lui dit que, ſuivant l'ancienne conſtitution d'Angleterre, il avoit entendu dire qu'on ne

pouvoit pas arrêter les gens pour dettes. A quoi le baillif répondit que ce devoit donc être des tems bien mauvais. Car enfin, dit-il, ne ſeroit-ce pas la choſe du monde la plus dure, qu'un homme ne pût pas en arrêter un autre pour une dette juſte & légitime ? D'ailleurs, Monſieur, il faut que vous vous ſoyez trompé; car comment cela pourroit-il être ? La liberté n'eſt-elle pas la conſtitution d'Angleterre ? la conſtitution n'eſt-elle pas comme qui diroit..... au moyen de quoi la conſtitution qui eſt la loi & la liberté..... & tout cela.....

Booth eut un peu de pitié du pauvre baillif en le voyant verbiager ainſi, & lui dit qu'il avoit bien expliqué la choſe. Il continua enſuite à le queſtionner ſur les autres priſonniers, ſes compagnons d'affliction; & *Bondum* lui répondit: l'un d'eux eſt un pauvre garçon qui ſe dit gentilhomme; mais je n'ai jamais rien remarqué de tel en lui. Depuis huit jours pleins qu'il eſt ici, il n'a bu que ſa part d'une bouteille de vin. Je compte l'envoyer à Newgate dans un ou deux jours, s'il ne peut pas trouver une caution: ce que je ne le crois pas en état de faire; car chacun dit que c'eſt un homme ruiné. Il a conſommé tout ce qu'il avoit par des pertes dans les affaires, & autrement; de plus il a une femme & ſept enfans. Toute ſa famille vint ici l'autre jour: tous par-

loient enſemble: jamais je n'ai vu une telle bande de gueux; j'étois preſque honteux de les voir dans ma maiſon. Ils m'ont paru plus propres pour Bridewell que pour tout autre endroit. Cet homme aſſurément n'eſt pas une ſociété qui vous convienne; mais, Monſieur, il y a dans la maiſon un autre priſonnier; j'oſe aſſurer que vous le goûterez beaucoup. C'eſt celui-là qui ſent bien ſon gentilhomme, & il dépenſe ſon argent comme tel. Il n'y a que trois jours qu'il eſt ici, & je crains bien qu'il n'y reſte pas long-tems. A la vérité, on dit que c'eſt un joueur; mais qu'importe à moi ou à tout autre, tant qu'un homme ſe comporte bien, & a l'air d'un gentilhomme? J'aime toujours à parler ſelon les gens que je trouve: & à mon avis, il pourroit faire compagnie au premier lord du royaume. Il eſt très-bien vétu, & ne manque pas d'argent: il n'eſt point ici pour dettes, mais ſur un décret du Juge, pour diſpute & batterie. Car il faut que vous ſachiez qu'on dépoſe auſſi chez moi des criminels.

Le Baillif haranguoit ainſi Booth, quand il fut interrompu par l'arrivée du Procureur, que le fidèle ſergent étoit allé chercher en diligence, & qu'il avoit envoyé au ſecours de ſon ami dans la détreſſe. Mais, avant que de parler davantage du Capitaine, retournons à la pauvre Amelie,

pour qui le lecteur compatiſſant doit ſans doute être inquiet, attendu la ſituation dans laquelle nous l'avons laiſſée.

CHAPITRE III.

Conduite aſſez extraordinaire dans Madame Elliſon.

LE ſergent étant parti pour mener madame Elliſon au Capitaine, ſa femme alla chercher les enfans d'Amelie, afin de les conduire auprès de leur mere.

L'inquiétude d'Amelie pour les malheurs de ſon mari, augmenta encore à la vue de ſes enfans. Bon Dieu! s'écria-t-elle, que vont devenir ces pauvres miſérables? Quoi! n'ai-je donné le jour à ces petites créatures, que pour leur faire ſouffrir la pauvreté & la miſere? A ces mots elle les embraſſa tendrement, & les arroſa tous les deux de ſes larmes.

Bientôt ces enfans répandirent des pleurs abondamment, comme faiſoit leur mere, quoique ni l'un ni l'autre ne fût la cauſe de ſon affliction. Le petit garçon, qui étoit l'aîné, & le plus raiſonnable des deux, attribuoit la douleur de ſa mere à la force de la maladie dont on avoit apporté la nouvelle devant lui à ſon pere.

Quand Amelie ſut le ſujet des craintes de l'enfant, elle lui annonça bientôt qu'elle étoit en parfaite ſanté. Le petit garçon lui répondit avec beaucoup de ſatisfaction, qu'il étoit bien aiſe qu'elle ſe portât mieux... Amelie lui certifia qu'elle n'avoit pas été malade du tout. Sur quoi le petit innocent s'écria: Hélas! comment donc peut-on inventer de pareils menſonges? Un grand homme eſt venu dire à mon papa, que vous vous étiez trouvée mal dans la boutique de Me. Chenevix: mon papa a couru auſſi-tôt au bas de l'eſcalier; j'avois peur qu'il ne ſe brisât le col pour aller vous trouver.

Oh! les coquins, s'écria madame Atkinſon; quelle ruſe ils ont inventée pour prendre votre mari, & l'emmener!

L'emmener! répondit l'enfant.... Eſt-ce que quelqu'un a emmené mon papa? Sûrement ce grand vaurien n'a pas pu emmener mon papa.

Amelie pria madame Atkinſon de dire quelque choſe à ſes enfans, parce qu'elle étoit prête à tomber en défaillance; enſuite elle s'alla mettre dans un fauteuil, & donna l'eſſor à ſa douleur, qui penſa prendre le deſſus ſur ſon tempérament délicat.

Il m'eſt impoſſible de décrire à mes lecteurs la ſcène qui ſe paſſa enſuite, & qui dura quelques minutes; ainſi, qu'ils

conſultent leur propre cœur, & ſe la peignent à eux-mêmes. Les enfans étoient après leur mere, qu'ils tâchoient en vain de conſoler. Madame Atkinſon en faiſoit autant auſſi inutilement auprès d'eux, pour les tranquilliſer, en diſant que tout iroit bien, & que bientôt ils reverroient leur cher pere.

Enfin, ſoit à la perſuaſion de madame Atkinſon, ſoit à la conſidération de ſes petits enfans, & peut-être encore plus par le ſoulagement que lui avoit procuré l'effuſion de ſes larmes, Amelie devint un peu plus tranquille.

Il ne ſe paſſa rien dans cette famille affligée, qui mérite d'être raconté, depuis ce moment, juſqu'au retour de madame Elliſon de chez le Baillif. Nous ne nous étendrons pas plus long-tems ſur ces ſcènes de triſteſſe; outre que cette tâche eſt trop difficile à remplir, les lecteurs qui ont l'ame un peu portée à la mélancolie, ne nous ſauroient pas de gré de la peine que nous aurions priſe.

Madame Elliſon arriva, & entra dans la chambre avec un air de gaieté qui ſembloit peu convenable dans de pareilles circonſtances. Quand elle fut aſſiſe, elle dit à Amelie que le Capitaine étoit en bonne ſanté & d'une humeur charmante, & qu'il ſouhaitoit qu'elle eût ſoin auſſi de la ſienne. Venez, Madame, dit-elle; ne

vous découragez pas : j'eſpère que bientôt nous le tirerons de cet embarras. Il eſt vrai que les dettes montent plus haut que je ne croyois; cependant on peut trouver des moyens pour le délivrer. Il doit un peu s'accuſer de témérité, pour être ſorti de l'enceinte des *franchiſes*, ſachant ce dont il étoit menacé; c'eſt une affaire faite, à laquelle il n'y a point de remede. S'il eût ſuivi mon conſeil, cela ne ſeroit pas arrivé; mais les hommes ſont ſi entêtés.....

Je ne puis pas y tenir, s'écria Amelie : faut-il blâmer le meilleur des hommes, pour avoir eu de la tendreſſe pour moi?

Eh bien, je ne le blâmerai pas, répondit madame Elliſon: je n'ai rien à propoſer que pour le ſervir; &, ſi vous en voulez faire autant pour l'amour de lui, il ne reſtera pas long-tems en priſon.

Je ne demande pas mieux, s'écria Amelie. O ciel! y a-t-il quelque choſe ſur la terre.....

Oui, il y a quelque choſe ſur la terre, dit madame Elliſon, & une choſe bien facile encore. Cependant je gagerois ma vie, que vous vous y oppoſerez, ſi je vous la propoſe..... Pourtant, quand je conſidere que vous êtes une femme d'eſprit, je ne ſais pourquoi je penſe ainſi: ſûrement vous avez trop de bon ſens pour croire que vous puiſſiez tirer votre mari hors de priſon par des pleurs: ſi cela étoit

poſſible, il ſeroit déjà en liberté; car je vois que vous vous êtes preſque perdu les yeux à force de pleurer: cependant vous pouvez en venir à bout d'une maniere beaucoup plus agréable qu'en vous lamentant.

Que voulez-vous dire, madame, s'écria Amelie? Pour moi je ne le comprends pas.

Avant que de vous le déclarer, Madame, répondit madame Elliſon, il faut que je vous apprenne, ſi vous ne le ſavez déjà, que le Capitaine eſt chargé de recommandations pour plus de cinq cent livres: je m'offrirois volontiers pour ſa caution; mais je ſuis bien ſûre qu'on ne recevroit pas ma garantie pour une ſi groſſe ſomme. Il faut donc conſidérer, Madame, quelle eſpérance vous avez de racheter, à moins que vous n'aimiez mieux, comme certaines femmes feroient peut-être, qu'il reſtât toute ſa vie en priſon.

A ces mots Amelie répandit un déluge de pleurs, & montra les ſimptômes du chagrin le plus vif.

A quoi tout cela ſert-il maintenant, s'écria madame Elliſon? Tandis que vous vous livrez à cette douleur extravagante, comment pouvez-vous être en état d'écouter la raiſon? Je ſais que je ſuis une folle de me mêler ainſi des affaires des autres. Je connois combien l'office que je fais eſt ingrat: cependant je vous aime,

ma chere madame Booth, je ne puis ſupporter de vous voir affligée, & je vous conſolerois ſi vous vouliez le ſouffrir. Permettez donc que je vous mette l'eſprit tranquille; dans deux jours je réponds de la liberté de votre mari. Ecoutez-moi, mon enfant, conduiſez-vous ſeulement en femme d'eſprit ce ſoir; tenez votre rendez-vous, malgré ce qui eſt arrivé; je ſuis convaincue qu'il y a un homme qui a le pouvoir & la volonté de vous ſervir.

Madame Elliſon prononça tout bas la derniere partie de ſon diſcours, de ſorte que madame Atkinſon qui étoit alors occupée avec les enfans, ne pouvoit pas l'entendre; mais Amelie répondit tout haut: Quel rendez-vous voulez-vous que je tienne ce ſoir?

Bon, bon! ſi vous avez oublié, s'écria madame Elliſon, je vous en dirai davantage une autre fois. Allons, voulez-vous venir à la maiſon? le dîner eſt prêt actuellement, & vous dînerez avec moi.

Ne me parlez pas de dîner, s'écria Amelie, je n'ai déjà l'eſtomac que trop plein.

Eh mais, ma chere Dame, répondit madame Elliſon..... venez à la maiſon avec moi, je vous prie. Je ne me ſoucie pas, dit-elle tout bas, de parler devant certaines gens.

Madame, repliqua Amelie tout haut, je n'ai point de ſecret dans le monde que

je ne vouluſſe communiquer à cette Dame. Je lui aurai toujours les plus ſinceres obligations des ſecrets dont elle a bien voulu me faire part.

Madame, lui dit madame Elliſon, je ne me mêle pas de ces obligations, je ſuis charmée que cette Dame vous ait tant obligée; & je ſouhaite que tout le monde ſoit auſſi reconnoiſſant des ſervices qu'on rend. Je penſe n'avoir laiſſé échapper aucune occaſion d'obliger madame Booth, de même que j'ai fait à quelques autres perſonnes.

Madame, dit madame Atkinſon, ſi c'eſt moi que vous entendez par ces autres perſonnes, j'avoue & je crois ſincérement que vous avez eu envie de nous rendre le même ſervice à toutes les deux; & j'ai le plaiſir de penſer que c'eſt moi qui ſuis cauſe que cette Dame ne vous eſt pas tant obligée que je le ſuis.

Je vous proteſte, Madame, dit madame Elliſon, que je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Avez-vous deſſein de m'inſulter, Madame.

J'ai deſſein, Madame, répondit l'autre, de conſerver, tant que je le pourrai, l'innocence & la vertu: & il n'y a qu'une réſolution ferme & décidée de la détruire, qui puiſſe vous porter à parler actuellement d'un tel rendez-vous.

Je n'attendois pas de vous un pareil traitement,

lement, dit madame Elliſon. Si toute autre m'eût raconté une telle ingratitude de votre part, je vous avoue que je n'aurois jamais pu le croire.

Ah! s'écria madame Atkinſon, une telle impudence, à mon avis, ſurpaſſe tout ce qu'on peut croire. Quand une fois les femmes ont renoncé à cette modeſtie qui caractériſe notre ſexe, il eſt rare qu'elles mettent des bornes à leur effronterie.

Je n'aurois jamais imaginé, s'écria madame Elliſon, que pareille choſe eût pu ſe rencontrer dans la nature. Eſt-ce donc là cette femme que j'ai nourrie, habillée, entretenue? qui doit à ma charité & à mes ſollicitations le bonheur de n'être pas à préſent deſtituée de toutes les néceſſités de la vie?

J'avoue tout cela, répondit madame Atkinſon..... J'ajouterai encore par deſſus le marché la faveur d'un billet de maſcarade. Aurois-je pu penſer, Madame, que vous vouluſſiez en ma préſence demander à une autre Dame d'aller au même lieu avec le même homme? Mais je vous impute peut-être plus d'aſſurance que vous n'en avez..... Vous avez tâché de me faire un ſecret de ce rendez-vous; ce n'a été que par haſard que j'en ai fait la découverte: il faut qu'il y ait des intelligences céleſtes, qui, en général, protégent l'innocence & la vertu, quoique pourtant je

n'aie pas toujours eu le bonheur de les trouver ſi vigilantes.

En vérité, dit madame Elliſon, vous ne méritez pas que je vous réponde; je ne puis pas reſter plus long-tems avec une telle femme. Eh bien, madame Booth, c'eſt à vous à choiſir, ou de venir avec moi, ou de préférer la compagnie de cette Dame.

Madame, répondit madame Booth, je ne ſerai pas long-tems à me déterminer de reſter où je ſuis.

Madame Elliſon jetta alors un regard d'indignation ſur les deux Dames, & fit un diſcours fort court & plein d'invectives contre madame Atkinſon, non ſans reprocher indirectement l'ingratitude à la pauvre Amelie; après quoi elle ſortit de la chambre, & s'en retourna fort vîte chez elle, dans une ſituation d'eſprit, à laquelle la fortune ſeule ſans le crime ne peut guère, à mon avis, réduire jamais perſonne.

En effet, la ſupériorité de la miſere eſt du côté des méchans, comme on le connoîtra aiſément, pour peu que l'on compare la ſituation actuelle d'Amelie avec celle de madame Elliſon. La fortune avoit lancé contre la premiere preſque tous les traits de ſa malice. Elle ſe trouvoit accablée du malheur le plus ſenſible; & ſon mari, ſon principal ſoutien, étoit arraché

par force de ſes bras : cependant ſon affliction, quoiqu'extrême, étoit pleine de douceur & de tendreſſe, & elle n'étoit pas ſans motifs de conſolation. Quelque dure que fût ſa poſition, elle n'étoit pas tout-à-fait déſeſpérée ; car il n'y a guère de revers de fortune qui ſoit abſolument ſans reſſources. L'art & l'induſtrie, le haſard, des amis, ont ſouvent procuré du ſoulagement dans les circonſtances les plus fâcheuſes, & les ont quelquefois transformées en un état d'opulence. Au milieu de tous ſes malheurs, il lui reſtoit de l'eſpérance pour cette vie ; ſa vertu & une innocence parfaite lui donnoient les plus fortes aſſurances pour l'autre : au lieu que dans le cœur de madame Elliſon, il n'y avoit que tempête & orage. La colère, la vengeance, la crainte & l'orgueil, comme autant de furies menaçantes, s'étoient emparés de ſon ame, & la tourmentoient par l'idée de la honte & de l'infamie. La perte de la réputation, qui, communément eſt irréparable, étoit ſon unique partage ; la perte des amis en eſt une ſuite certaine : tout dans cette vie ne lui offroit qu'horreur ſans conſolation ; & une miſere éternelle lui préſentoit un avenir déſeſpérant.

Ainſi, lecteurs, conſolez-vous, ſi vous n'avez pas reçu en partage beaucoup de bonheur dans cette vie ; la meilleure de

toutes les choſes, l'innocence, eſt toujours en votre pouvoir: la fortune peut vous traverſer, mais elle ne peut jamais vous rendre complétement miſérable & ſans reſſources, à moins que vous n'y conſentiez.

CHAPITRE IV.

Qui contient entr'autres choſes la conduite exemplaire du Colonel James.

QUAND madame Elliſon fut partie, madame Atkinſon alloit employer tout ſon art pour adoucir & conſoler Amelie; mais elle en fut auſſi-tôt empêchée par elle-même. Je ſuis honteuſe, ma chere, dit Amelie, d'avoir tant écouté mon affliction à vos dépens. Je n'ai d'autre excuſe que la maniere bruſque dont la circonſtance s'eſt préſentée. Si j'avois eu le tems d'appeler mon courage à mon ſecours, je me flatte que j'aurois montré plus de patience que vous ne m'en avez vu juſqu'ici: je ſais, Madame, que dans mes excès que je ne puis juſtifier, j'ai été coupable de bien des fautes, d'abord contre la volonté divine, ſans la permiſſion de qui aucun accident ne peut arriver: en ſecond lieu, Madame, ſi quelque choſe eſt capable d'aggraver cette faute, j'ai bleſſé les loix de l'amitié auſſi bien que la décence, en rejettant ſur vous une partie du poids de mon chagrin: j'ai péché encore contre le bon ſens, qui devoit m'enſeigner, au lieu de lamenter foiblement & de pleurer mes infortunes, à raſſembler toutes mes forces

pour les écarter. Je ſuis confuſe de ma folie, & je ſuis réſolue de confier mes enfans à vos ſoins, & d'aller directement trouver mon mari. Je dois le conſoler: je dois l'aider: je dois le ſecourir. Il n'y a rien maintenant pour moi de trop difficile à entreprendre.

Madame Atkinſon approuva & même complimenta ſon amie ſur la premiere partie de ſon diſcours, excepté en ce qui avoit rapport à elle-même: ſur quoi elle lui parla, je crois, très-franchement: à l'égard de ſa réſolution d'aller trouver ſon mari, elle tâcha de l'en diſſuader; du moins elle la pria de différer juſqu'au retour du ſergent. Enſuite elle fit reſſouvenir Amelie qu'il étoit cinq heures paſſées, & qu'elle n'avoit encore rien pris de tout le jour qu'une taſſe de thé; en conſéquence elle la pria de lui permettre qu'elle fît venir un poulet pour dîner.

Amelie remercia ſon amie, & dit qu'elle feroit tout ce qu'elle voudroit: mais, dit-elle, ſi je ne mange pas, je vous conjure de ne l'imputer qu'au défaut d'appétit; car ſûrement toutes choſes me ſont indifférentes. Je ſuis plus inquiéte pour ces pauvres petits enfans, qui ne ſont pas dans l'habitude de jeûner ſi long-tems. Dieu ſait ce qui leur doit arriver un jour.

Madame Atkinſon la conjura d'avoir

bonne eſpérance, & recommanda à ſa ſervante d'avoir ſoin des enfans.

Auſſi-tôt il arriva un domeſtique de la part de madame James, portant une invitation au Colonel Booth & à ſa femme d'aller dîner avec le Capitaine le ſurlendemain. Amelie ſe trouva un peu embarraſſée; mais après y avoir réfléchi, elle fit réponſe à madame James, & l'informa en deux mots de ce qui étoit arrivé.

L'honnête ſergent, qui avoit été occupé preſque toute la journée à courir, revint alors, & apporta une petite lettre à Amelie de la part de ſon mari, qui, après les plus fortes aſſurances de ſa bonne ſanté & de ſon courage, la prioit inſtamment de bien conſerver la ſienne; & que, ſi elle le fait, il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent bientôt heureux. Il ajoutoit quelque choſe de l'eſpérance qu'il fondoit ſur Mylord, dont madame Elliſon l'avoit bercé, & qui ne ſervit qu'à détruire la conſolation qu'Amelie avoit reçue du reſte de la lettre.

Tandis qu'Amelie, le ſergent & ſa femme étoient occupés à manger un poulet & d'autres viandes froides, on entendit frapper un grand coup à la porte, & auſſi-tôt le Colonel James entra dans la chambre. Après les premiers complimens, le Colonel dit à Amelie qu'on avoit apporté ſa lettre à madame James, tandis qu'ils

étoient à table; & que, dès qu'elle lui en eut fait part, il avoit fait ſes excuſes à la compagnie, & avoit pris une chaiſe pour la venir trouver. Il lui parla de cet accident avec toute la tendreſſe poſſible, & la pria de ſe tranquilliſer, l'aſſurant qu'il feroit de ſon mieux pour ſervir ſon mari. Enſuite il l'invita au nom de ſa femme, de la manière la plus preſſante, de venir dans ſa maiſon.

Amelie lui rendit mille actions de graces de ces offres obligeantes, mais le pria de ſouffrir qu'elle n'acceptât pas un appartement chez lui..... Elle lui dit pour excuſe, que ne pouvant pas quitter ſes enfans, elle ne vouloit pas lui cauſer cet embarras dans ſa maiſon. Le Colonel l'aſſura que ſes enfans ſeroient auſſi bien reçus qu'elle de madame James; mais, quoiqu'il en vint juſqu'aux prieres, elle perſiſta toujours dans ſon refus.

A la vérité, Amelie avoit pris beaucoup d'amitié pour madame Atkinſon; ſa compagnie lui procuroit dans ſon malheur une conſolation dont elle ne pouvoit conſentir à ſe priver, ni à la changer pour celle de madame James, pour qui elle ſentoit depuis peu aſſez d'éloignement.

Le Colonel ne pouvant réuſſir à faire accepter ſon invitation à Amelie, ceſſa de la preſſer davantage. Il tira de ſon portefeuille un billet de banque de cinquante

livres, & lui dit.... Ma chere Dame, j'attribue le refus que vous faites de ma maiſon, à un éloignement pour mon épouſe, que je ne vous donne pas pour la plus gracieuſe des femmes, plutôt qu'à aucune averſion ou reſſentiment contre moi: mais, ajouta-t-il en ſoupirant, tous les hommes n'ont pas le même bonheur que le Capitaine Booth. Je prétends donc rendre votre habitation actuelle la plus douce que faire ſe pourra.... J'eſpère, Madame, que vous ne me refuſerez pas cette ſatisfaction. Faites-moi l'honneur d'accepter cette bagatelle. En diſant ces mots, il lui mit ce billet dans la main, & ajouta, que l'honneur de la toucher valoit cent fois plus que cette ſomme.

Colonel James, répondit Amelie en rougiſſant, je ne ſais que faire ni que dire, tant je ſuis confuſe de tant de bonté. Connoiſſant ſi bien l'étendue des grandes obligations que Mr. Booth a déjà à votre générosité, puis-je conſentir que vous ajoutiez encore à une dette que nous ne pourrons jamais acquitter?

Le Colonel l'arrêtant tout court, proteſta qu'elle plaçoit mal le terme d'obligation; que ſi accorder le plus grand bonheur étoit obliger, il lui étoit très-obligé lui-même de vouloir bien l'accepter. Je vous aſſure, Madame, continua-t-il, que ſi cette bagatelle, & même une ſomme

beaucoup plus forte pouvoit contribuer à votre aiſance, je me croirois le plus heureux mortel, d'être capable d'y contribuer; & vous, Madame, je vous regarderai comme ma bienfaitrice, ſi vous daignez ne pas me refuſer.

Amelie mit le billet dans ſa poche, & ils entamerent une converſation, qui fut affaiſonnée de part & d'autre de mille politeſſes: ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'eſt qu'Amelie avoit preſque toujours le nom de ſon mari à la bouche, & que le Colonel n'en parla preſque point. La premiere affectoit de rejetter autant qu'elle pouvoit toutes les obligations ſur le compte de Booth; & le Colonel tâchoit, avec la plus grande délicateſſe, de faire entendre que ſon bonheur à elle étoit le principal & même l'unique but qu'il ſe propoſoit, & de lui procurer un peu de tranquillité & d'aiſance.

En voyant entrer le Colonel, Amelie n'avoit fait aucun doute qu'il n'eût deſſein d'aller auſſi-tôt viſiter ſon mari. Quand donc il laiſſa échapper qu'il comptoit le voir le lendemain matin, elle parut fâchée de ce délai. Le Colonel s'en appercevant, lui dit: Quoique cette viſite ne s'accorde pas avec mes affaires, ſi elle peut vous obliger, Madame, & que vous le vouliez, je la ferai dès ce ſoir. Amelie lui répondit: Mon mari ſeroit fort éloi-

gné, Monſieur, de ſouhaiter aucune conſolation qui put vous gêner: mais ſi vous me le demandez, je prends la liberté de vous dire que je ne deſire rien tant au monde, que de lui procurer une auſſi grande conſolation, que celle qu'il recevra ſûrement de la préſence d'un ami tel que vous. Eh bien, Madame, s'écria le Colonel, pour vous prouver que je ne cherche qu'à vous plaire, je vais le voir ſur le champ.

Amelie alors ſongea au ſergent, & dit au Colonel, qu'Atkinſon ſon ancienne connoiſſance, qu'il avoit vu à Gibraltar, étoit alors dans ſa maiſon, & qu'il le conduiroit où Booth étoit détenu. Auſſi-tôt on appela le ſergent; il rendit ſes reſpects au Colonel, qui le reconnut, & ils ſortirent tous les deux enſemble, parce que Amelie les preſſa de toutes ſes forces de s'y rendre au plutôt.

Madame Atkinſon rentra alors; Amelie lui fit part de la derniere généroſité du Colonel. Son cœur étoit ſi rempli de reconnoiſſance, qu'elle ne pouvoit en cacher toute l'étendue. Amelie fit encore à ſon amie le récit entier de l'ancienne amitié du Colonel pour ſon mari, tant en Angleterre que hors du Royaume, & finit par lui déclarer que c'étoit l'homme le plus généreux qu'il y eût ſur la terre.

Madame Atkinſon applaudit à la con-

cluſion d'Amelie, & dit qu'elle étoit charmée d'apprendre qu'il y eût un tel homme. Enſuite elles ſe mirent avec les enfans à prendre le thé. Les éloges, & non la médiſance, firent la matiere de leur converſation, & l'objet principal en fut le Colonel, les deux Dames ſemblant célébrer à l'envi les louanges de ſa bonté, & renchériſſant l'une ſur l'autre.

CHAPITRE V.

Commentaire ſur les Auteurs.

Nous avons laiſſé Amelie dans une ſituation auſſi tranquille qu'on pouvoit l'eſpérer, ſes principaux beſoins ſoulagés, & le cœur rempli de grandes eſpérances fondées ſur l'amitié du Colonel. Nous la laiſſerons pour retourner à Booth, qui, quand le Procureur & Atkinſon l'eurent quitté, reçut une viſite de ce grand Auteur, dont nous avons fait une mention honorable dans le Chapitre ſecond.

Le lecteur aura la bonté de ſe rappeler que Booth étoit paſſablement verſé dans la lecture des auteurs claſſiques. Son pere, quoiqu'il le deſtinât pour le métier de la guerre, n'avoit pas cru devoir l'élever comme un ignorant. Il imaginoit bien qu'une connoiſſance paſſable du latin & du grec ne feroit pas de ſon fils un ignorant & un lâche. Il enviſageoit auſſi ſans doute que la vie d'un ſoldat étant oiſive & pareſſeuſe, les heures d'un officier dans ſes quartiers ſeroient auſſi bien employées avec un livre, qu'à courir les rues, s'ennuyer dans un caffé, s'abrutir dans une taverne, & méditer des projets pour dé-

baucher & ruiner de pauvres filles de campagne novices & innocentes.

Booth étant donc ce qu'on peut appeler, ſur-tout dans notre ſiecle, un homme d'étude, il commença ſa converſation avec notre auteur par des ſujets de littérature. Je crois, monſieur, dit-il, que tous les critiques du royaume en général ſont d'accord que le docteur Swift connoiſſoit mieux que perſonne le ſel de la fine raillerie. En effet, je maintiens qu'il a poſſédé les talens les plus admirables en ce genre : s'il a choiſi Rabelais pour modèle, il nous a bien prouvé la vérité du proverbe, que ſouvent l'écolier ſurpaſſe le maître. Quant à Cervantes, je ne crois pas qu'on puiſſe établir entr'eux aucune comparaiſon juſte : *car* quoique M. Pope l'ait loué d'avoir pris quelquefois l'air ſérieux de Cervantes.... Je me reſſouviens du paſſage, s'écria l'auteur : *O toi, de quelque nom que tu te plaiſe à être nommé, Doyen, Drapier, Bickerſtaff ou Gulliver ; ſoit que tu prennes l'air ſérieux de Cervantes, & que tu plaiſantes aſſis dans la chaire facile de Rabelais*.....

Vous avez raiſon, monſieur, dit Booth ; j'avoue que quelquefois le Dr. a bien voulu imiter Rabelais ; mais je ne me ſouviens pas d'avoir vu dans ſes ouvrages le moindre morceau dans le goût de Cervantes. Il y a un homme qu'il a trouvé dans ſon chemin, & que je ſuis convaincu qu'il a étu-

dié plus que tous les autres : vous devinez, je crois, que je veux parler de Lucien. Je suis convaincu qu'il a tâché d'imiter cet auteur; mais ce n'a été que de loin, comme ont fait, à mon avis, tous les écrivains de son genre ; car aucun, je pense, ne l'a encore égalé. A la vérité je pense comme M. Boyle, dans son discours sur le siecle de la Philopatris ; quand il lui donne l'épithete de l'*incomparable* Lucien : & je crois en effet qu'il sera toujours tel, tant que la langue dans laquelle il a écrit durera. Quel admirable morceau de plaisanterie que son *Coq* ! Oh ! je m'en souviens fort bien, s'écria l'auteur ; son histoire du Bœuf & du Coq est excellente. Booth s'arrêta, & lui demanda ce qu'il entendoit par le Bœuf. Mais.... répondit-il, ma foi je ne sais pas trop bien. Il y a longtems que je l'ai lu, je l'ai appris par cœur à l'école, & je ne l'ai pas vu beaucoup depuis. Je vous prie, monsieur, continua-t-il, comment trouvez-vous sa Pharsale ? ne pensez-vous pas que la traduction de M. Rowe est fort belle ? Booth lui répliqua : nous parlons de deux auteurs différens. La Pharsale que M. Rowe a traduite, a été écrite par Lucain; mais je vous parlois de Lucien, auteur grec, & à mon avis le plus grand dans le genre de plaisanterie, que le monde ait jamais produit. Ah ! s'écria l'auteur, vous avez raison : c'étoit en effet un excellent auteur ;

j'imagine qu'une traduction de lui ſeroit de bonne défaite. Je ne ſais pas, s'écria Booth; il eſt ſûr qu'une bonne traduction de lui ſeroit un ouvrage ineſtimable. J'en ai vu une mauvaiſe publiée par M. Dryden, mais écrite par d'autres, qui en beaucoup d'endroits ont mal entendu le ſens de Lucien, & n'ont conſervé nulle part l'eſprit de l'original. C'eſt grand dommage, dit l'auteur; dites-moi, je vous prie, monſieur, a-t-il été bien traduit en françois? Booth répondit qu'il ne pouvoit pas l'aſſurer, mais qu'il en doutoit fort, n'ayant guere vu dans cette langue de bonne traduction du grec. A vous dire le vrai, dit-il, je crois que les traducteurs François ont en général conſulté le latin ſeulement, qui, dans quelques-uns des auteurs grecs que j'ai lu, eſt horriblement mauvais; & comme la plupart des traducteurs Anglois ſuivent les François, nous ne pouvons guere deviner à quel point ces mauvaiſes copies d'autres mauvaiſes copies ont conſervé l'eſprit de l'original.

Par Dieu, s'écria l'auteur, vous ſavez deviner à merveille! Je ſuis bien aiſe que les libraires n'aient pas autant de ſagacité que vous. Mais comment pourroit-on faire autrement, vu le prix qu'ils payent de la feuille? Vous conviendrez que le grec eſt une langue difficile, & que parmi les gens qui écrivent, il y en a peu qui ſoient en

état de le lire ſans un *Lexicon*. Or, monſieur, ſi nous prenions le tems néceſſaire pour trouver la vraie ſignification des mots, un auteur ne gagneroit pas du pain; encore ſi on eſpéroit d'être payé comme M. Pope l'a été pour ſon Homere. Ne penſez-vous pas, monſieur, que c'eſt la meilleure traduction qu'il y ait au monde ?

Monſieur, s'écria Booth, c'eſt aſſurément une belle paraphraſe, & par elle-même un beau poëme; mais il y a beaucoup d'endroits où ce n'eſt point du tout une traduction. Au commencement de l'ouvrage, par exemple, il n'a pas rendu la vraie force de l'original. Homere invoqua ſa muſe dans les cinq premiers vers de l'Iliade, & à la fin du cinquieme il en donne la raiſon.

Toutes ces choſes, dit-il, *ſont arrivées par un décret de Jupiter*; par conſéquent il ſuppoſe que leurs véritables ſources ne ſont connues que des divinités. Or la traduction ne fait pas plus de cas du DE, que ſi ce mot n'y eût pas été.

Cela ſe peut, répondit l'auteur, il y a longtems que j'ai lu l'original; peut-être auſſi a-t-il ſuivi les traductions françoiſes. J'obſerve en effet qu'il parle beaucoup dans les notes de madame Dacier & d'Euſtathe.

Booth fut alors convaincu de l'étendue des connoiſſances de cet homme dans la

langue grecque ; ainſi, ſans entreprendre de le relever, il paſſa ſubitement à la langue latine. Monſieur, lui dit-il, comme vous avez parlé de la traduction de la Pharſale par M. Rowe, vous rappelez-vous comment il a rendu ce paſſage ſur le caractere de Caton ?

Veneriſque huic maximus uſus
Progenies ; Urbi pater eſt, Urbique maritus.

Il me ſemble qu'en général on interprête mal ce paſſage.

Je ne m'en ſouviens pas bien, répondit l'auteur : eh bien, monſieur, qu'entendez-vous par là.

Je crois, monſieur, répliqua Booth, que par ces mots, *Urbi pater eſt, Urbique maritus*, Caton eſt repréſenté comme le pere & le mari de la ville de Rome.

Cela eſt vrai, monſieur, s'écria l'auteur ; cela eſt bien beau en effet . . . non-ſeulement le pere de ſon pays, mais encore le mari. Cela eſt bien noble véritablement.

Pardonnez-moi, monſieur, s'écria Booth, je ne puis croire que ce ſoit là ce que Lucain a voulu dire. Si vous remarquez la ſuite du diſcours, Lucain ayant exalté la tempérance de Caton dans la nourriture & les vêtemens, paſſe aux plaiſirs de l'amour, dans leſquels, dit le poëte, ſon unique but étoit la procréation : enſuite il ajoute,

Urbi pater eſt, Urbique maritus; c'eſt-à-dire, que c'eſt pour l'amour ſeul de la ville qu'il devint pere & mari.

Sur ma foi vous avez raiſon, dit l'auteur, je n'y faiſois pas réflexion. Ce ſens eſt beaucoup plus beau que l'autre, *Urbi pater eſt*: quel eſt l'autre? eſt... *Urbis maritus*.... C'eſt aſſurément comme vous dites, monſieur.

Booth ſut à quoi s'en tenir ſur le profond ſavoir de l'auteur; cependant il voulut le mettre à l'épreuve encore. Il lui demanda donc quelle étoit ſon opinion en général ſur Lucain, & dans quelle claſſe des écrivains il le rangeoit.

L'auteur fut un peu embarraſſé à cette queſtion, & après avoir héſité quelques inſtans, il lui répondit: monſieur, aſſurément c'eſt un bel écrivain & un grand poëte.

Je ſuis bien de même avis que vous, s'écria Booth; mais dans quelle claſſe le rangez-vous? Après quel poëte le placez-vous?

Voyons, s'écria l'auteur, à quelle claſſe je le range, après qui je le place: eh! mais.... & vous, monſieur, je vous prie, où le placez-vous vous-même?

Sûrement, s'écria Booth, ſi on ne le place pas au premier rang avec Homere, Virgile & Milton.... je crois qu'il eſt à la tête du ſecond, avant même Stace, ou Silius

Italicus.... quoique j'accorde à chacun d'eux leur mérite; peut-être un poëme épique étoit-il au-dessus du génie de l'un & de l'autre. J'ai souvent pensé, je l'avoue; que si Stace n'avoit pas pris un vol plus élevé qu'Ovide ou Claudien, il auroit mieux réussi. Ses *Silvæ* sont à mon avis beaucoup meilleures que sa Thébaïde.

Je crois aussi, dit l'auteur, que j'étois autrefois de même opinion que vous.

Et par quelle raison en avez-vous changé, s'écria Booth?

Je n'en ai point changé, répondit l'auteur; mais à vous parler franchement, je n'ai point d'opinion du tout sur ces matieres pour le présent; je ne m'embarrasse pas beaucoup la tête de poésie; car on ne peut tirer aucune ressource de cette étude dans ce siecle. Il est vrai que j'ai fait de tems en tems de petites poésies pour les magasins, mais je n'ai pas envie d'en écrire davantage, on n'est pas payé de son tems. Une feuille n'est jamais qu'une feuille pour les libraires; qu'elle soit en vers ou en prose, ils n'en font point de distinction, quoique certainement il y a autant de différence pour un particulier dans ces ouvrages, que pour un tailleur entre un habit uni & un habit galonné. Les rimes sont fort difficiles, diablement difficiles, monsieur. J'ai été quelquefois plus longtems à repasser un couplet, qu'à écrire un discours

entier ſur *l'oppoſition*, qui a été lu avec applaudiſſement par tout le royaume. Je ſuis bien aiſe que vous daigniez me mettre au fait, s'écria Booth; je vous proteſte que juſqu'à préſent j'ai toujours été abſolument dans l'erreur. Je ſuis ſi ſimple, que je croyois que les diſcours publiés dans les magaſins avoient été réellement prononcés par les membres eux-mêmes.

Il y en a quelques-uns, & je crois pouvoir dire ſans vanité, les meilleurs, s'écria l'auteur, qui ſont des productions de ma plume. Mais je crois que je ceſſerai bientôt d'en faire, à moins qu'on ne me paye de la feuille un prix plus fort qu'on n'a fait juſqu'à préſent. Franchement, écrire des Romans eſt la ſeule choſe qui ſoit avantageuſe aujourd'hui, & qui vaille la peine qu'on s'en occupe. Les ouvrages de ce genre ont eu tant de faveur depuis peu dans le commerce, qu'un libraire ne regarde pas quel prix il en donne; c'eſt pourtant l'ouvrage le plus facile à faire. On compoſe dans ce genre preſqu'auſſi vîte qu'on peut écrire; &, pour peu qu'on y entrelarde de médiſance, ou un peu de ſatire contre quelques grands perſonnages, on ne peut guere manquer de réuſſir.

Ma foi, monſieur, s'écria Booth, vous m'avez inſtruit beaucoup; je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût autant de régularité dans le commerce de littérature, que vous m'en

avez fait appercevoir. Comme je vois, les plumes & l'encre ont l'air de devenir la marchandiſe de défaite dans le royaume.

Hélas ! Monſieur, répondit l'auteur, il en eſt ſurchargé, il y en a trop; on ne trouve plus ni encouragement au mérite, ni patrons. Je ſuis occupé depuis cinq ans à ſolliciter une ſouſcription pour ma nouvelle traduction des métamorphoſes d'Ovide, avec des notes grammaticales, hiſtoriques & critiques; & j'ai bien eu de la peine à ramaſſer juſqu'ici cinq cent noms.

La nouvelle de cette traduction ſurprit un peu Booth, outre que l'auteur venoit de déclarer qu'il avoit intention de renoncer aux muſes; par quelques autres raiſons qu'il avoit recueillies de ſa converſation, il ne s'attendoit guere à lui entendre propoſer une ſouſcription pour traduire aucun des poëtes latins. Il réſolut donc de le queſtionner un peu plus, & d'après ſes réponſes, il fut pleinement convaincu que cet auteur connoiſſoit auſſi peu Ovide, qu'il avoit paru peu inſtruit au ſujet de Lucain.

L'auteur tira enſuite un paquet de papier contenant les propoſitions pour ſa ſouſcription, & des quittances; & s'adreſſant à Booth: monſieur, lui dit-il, quoique le lieu où nous nous rencontrons ne ſoit guere convenable pour ſolliciter des faveurs de cette eſpece, peut-être aurez-vous occaſion de

me rendre ſervice, en vous chargeant de quelques ſouſcriptions. Booth alloit s'excuſer, quand le bailli annonça le Colonel James & le ſergent.

La viſite imprévue d'un ami chéri, pour un homme dans l'affliction, & ſur-tout dans la ſituation de M. Booth, eſt une conſolation à laquelle il eſt difficile de ne pas être bien ſenſible; outre qu'il eſpere être ſoulagé ou délivré par ſon moyen, cette viſite eſt la preuve évidente d'une amitié ſincere, qui ne laiſſe dans ſon ame ni doute, ni ſoupçon. Un tel exemple à la vérité dédommage de toutes les peines & les embarras; & on doit ſe trouver fort heureux, lorſque l'on a cette occaſion de découvrir que l'on poſſéde un des biens les plus eſtimables de la vie.

Booth fut ſi tranſporté de joie à la vue du colonel, qu'il laiſſa tomber les papiers que l'auteur lui avoit mis en main; il s'abandonna aux témoignages les plus expreſſifs de ſa reconnoiſſance envers un ami qui agiſſoit ſi dignement en ſa faveur, & dit tout ce qui peut venir à la bouche en pareil cas.

Il eſt vrai que le colonel ne paroiſſoit pas remué comme Booth ou le ſergent, dont les yeux ne purent refuſer des larmes dans cette circonſtance. En effet, quoique fort généreux, il ne mettoit pas la moindre degré de tendreſſe dans ſes procédés.

Son ame étoit formée de ces matériaux plus fermes dont la nature avoit anciennement forgé les Stoïciens, & ſur qui les chagrins du prochain ne pouvoient faire une forte impreſſion. Un homme de cette trempe, qui ne craint pas beaucoup le danger, combattra pour la perſonne qu'il appelle ſon ami; celui qui n'a que peu d'amour pour ſon argent, le lui donnera : mais il ne faut jamais compter ſur une telle amitié; il eſt ſûr qu'elle tombe & s'évanouït en fumée, dès que la paſſion dominante s'y trouve intéreſſée; au lieu que l'homme dont le caractere tendre reſſent les malheurs d'un autre, tâchera de toutes ſes forces de les faire ceſſer pour l'amour de lui : l'amitié dans une telle ame prend ſouvent le deſſus, & l'emporte ſur toute autre paſſion.

De quelque motif qu'elle vînt, la conduite du colonel avec Booth parut vraiment eſtimable; l'auteur ſaiſit la premiere occaſion pour y applaudir par un diſcours très-orné, dont le lecteur ne ſera pas ſurpris. S'il ſe rappelle qu'il en faiſoit ſon métier, il ne le ſera peut-être pas beaucoup plus, de ce que bientôt après il fit naître l'occaſion de mettre une de ſes ſouſcriptions entre les mains du colonel, tenant en même tems dans la ſienne une quittance toute prête.

Le colonel reçut l'une & l'autre, & en échange il donna à l'auteur une guinée, qui

qui étoit le double de la ſomme portée dans la quittance. L'auteur lui fit une révérence très-baſſe, & prit congé poliment, en diſant : ſans doute, meſſieurs, vous avez enſemble quelqu'affaire ; ainſi je vous laiſſe M. Booth, je vous ſouhaite de tout mon cœur une promte délivrance ; & je vous félicite de poſſéder un ami ſi grand, ſi noble & ſi généreux.

CHAPITRE VI.

Dont la matiere viſe plus à la ſatire qu'au panégyrique.

Le colonel eut la curioſité de demander à Booth le nom du gentilhomme, qui en bon François lui avoit tiré une guinée avec tant d'aiſance & d'adreſſe. Booth répondit qu'il l'ignoroit; qu'autant qu'il en pouvoit juger, c'étoit l'homme le plus impudent & le moins lettré qu'il eût encore vu; & que, de ſon propre aveu, il étoit l'auteur de la plupart des étonnantes productions de ce ſiecle. Peut-être, dit-il, qu'il paroîtra peu charitable à moi de blâmer votre généroſité; mais je ſuis convaincu que cet homme n'a ni mérite, ni capacité, & vous avez ſouſcrit pour la plus horrible miſere qui aît jamais été écrite.

Je m'embarraſſe de ce qu'il publie comme d'un rien, dit le colonel; à Dieu ne plaiſe que je ſois obligé de lire la moitié des abſurdités pour leſquelles j'ai ſouſcrit.

Mais ne penſez-vous pas, dit Booth, qu'en encourageant ainſi les auteurs ſans diſtinction, vous faites un tort réel à la ſociété? En multipliant ces ſouſcriptions, les gens ſe laſſent & retirent leurs contri-

butions à des perſonnes d'un mérite réel, & vous contribuez à inonder le monde de toute ſorte de ſottiſes, d'indécences & de profanations dont le ſiecle abonde, & dont les mauvais écrivains rempliſſent leurs ouvrages au défaut de génie.

Bon! s'écria le colonel, je n'ai jamais conſidéré tout cela. Bon ou mauvais, c'eſt tout un pour moi; j'ai un ami, homme de beaucoup d'eſprit, qui penſe que les plus mauvais livres ſont les meilleurs, parce que ce ſont ceux qui l'amuſent le plus.

Je vous demande pardon, monſieur, dit le ſergent, vous devriez ſonger un peu à vos affaires; il commence à être tard.

Le ſergent a raiſon, répondit le colonel. Qu'eſt-ce que vous avez envie de faire?

Ma foi, colonel, je ne ſais pas; mes affaires ſe trouvent ſi embarraſſées, que je cherche tant que je puis à les chaſſer de mon eſprit: ſi j'étois le ſeul qui dût en ſouffrir, je pourrois enviſager mon malheur d'un œil philoſophique; mais quand je ſonge à ceux qui doivent partager mon ſort.... les enfans les plus chers, la meilleure, la plus digne & la plus noble des femmes.... Pardonnez-moi, mon cher ami, ces ſenſations ſont plus fortes que moi; elles abattent mon courage; elles me jettent dans le déſeſpoir & la fureur.

Le colonel lui conſeilla de prendre le

deſſus, & lui dit que ce n'étoit pas le moyen de réparer ſa fortune. Quant à moi, mon cher Booth, dit-il, vous ſavez que vous pouvez diſpoſer de moi, autant que mes facultés pourront s'étendre.

Booth répondit vivement, que bien loin d'exiger de nouvelles faveurs du colonel, il avoit réſolu de ne pas lui rien faire connoître de ſes malheurs. Non, mon cher ami, s'écria-t-il, je vous ai déjà été trop à charge. Alors il lui donna mille témoignages de ſa reconnoiſſance, tant que le colonel l'arrêta lui-même, & lui demanda un état des dettes pour leſquelles il étoit détenu dans cet horrible lieu.

Booth lui répondit qu'il ne pouvoit pas le dire exactement, mais qu'il craignoit qu'il ne montât à plus de quatre cent livres ſterlings.

Il n'y a que trois cent livres, monſieur, s'écria le ſergent. Si vous pouviez avoir trois cent livres, vous ſeriez libre dans le moment.

Booth qui ne ſaiſit pas la généreuſe intention du ſergent, auſſi bien que le lecteur le fera ſans doute, répondit qu'il ſe trompoit, qu'il en avoit fait le calcul, qu'elles montoient à plus de quatre cent; & que le bailli lui avoit montré des actes pour plus que cette ſomme.

Si vos dettes montent à trois ou quatre cent livres, dit le colonel, il ne s'agit main-

tenant que de donner caution ; vous aurez quelque tems pour vous adreſſer à vos amis. Je penſe que vous pourrez obtenir une compagnie hors d'Angleterre : alors j'avancerois l'argent ſur l'hypotheque de la moitié de votre paye ; juſqu'à ce tems je ſerai un de vos garans de tout mon cœur.

Tandis que Booth lui exprimoit ſa reconnoiſſance pour tant de bontés, le ſergent deſcendit chez le bailli, & bientôt après revint avec lui dans la chambre.

Le bailli informé que le colonel offroit d'être caution pour le priſonnier, répondit un peu bruſquement : fort bien, monſieur, & qui ſera l'autre ? Vous ſavez qu'il en faut deux ; de plus, il me faut du tems pour les diſcuter.

Le colonel repliqua : je crois, monſieur, que ſuis capable de répondre d'une ſomme beaucoup plus groſſe que la dette de ce gentilhomme ; mais ſi vos formalités en exigent deux, le ſergent ici préſent voudra bien être le ſecond.

Je ne connois point le ſergent, ni vous non plus, Monſieur, répondit *Bondum ;* ſi vous vous propoſez pour ſervir de cautions à ce gentilhomme, il me faut du tems pour faire mes informations.

Il n'en faut pas beaucoup pour vous informer de moi, dit le Colonel ; je puis faire venir pluſieurs gens de loi que vous

connoiſſez ſans doute, qui certifieront qui je ſuis; mais conſiderez qu'il eſt tard.

Oui, Monſieur, répondit Bondum, je conſidere qu'il eſt trop tard pour que le Capitaine ſoit cautionné aujourd'hui.

Qu'entendez-vous, trop tard, s'écria le Colonel?

J'entends, Monſieur, qu'il faut que j'aille au Bureau, & qu'il eſt fermé actuellement. Quand le Lord Maire & la Cour des Aldermans voudroient être ſes garans, je ne le relâcherois pas que je n'euſſe été au Bureau.

Comment, Monſieur, repliqua le Colonel, la loi d'Angleterre a-t-elle aſſez peu d'égards à la liberté des ſujets, pour ſouffrir que des drôles tels que vous, retiennent un homme en chartre pour dettes, quand il peut donner des garans indubitables?

Point d'injures, dit le Bailli, je ſuis auſſi honnête homme que vous, quoique vous portiez un ruban à votre chapeau.

Savez-vous à qui vous parlez, dit le ſergent? Savez-vous que c'eſt à un Colonel d'armée?

Que m'importe, un Colonel d'armée, s'écria le Bailli? J'ai eu ſous ma garde des gens qui le valoient bien.

Et à un membre du Parlement, dit le ſergent?

Quoi! reprit Bondum tout ſtupéfait,

CHAPITRE VII.

Qui mérite d'être lu avec une ſérieuſe attention.

LE Colonel trouva Amelie inconſolable, & ſeule avec madame Atkinſon. Il entra dans la chambre avec un air de gaieté, & l'aſſura que ſon mari ſe portoit fort bien, & qu'il eſperoit le lui rendre le lendemain.

Amelie fut un peu conſolée à cette nouvelle, fit au Colonel beaucoup de complimens ſur ſon amitié incomparable, comme il lui plaiſoit de la nommer. Cependant elle ne put s'empêcher de laiſſer échapper un ſoupir en penſant à la détention de ſon mari, & l'aſſura que cette ſoirée ſeroit la plus longue qu'elle eût jamais paſſée.

Madame, lui dit le Colonel, cette Dame tâchera de vous la rendre plus courte, & ſi vous me le permettez, je me joindrai à elle pour faire les mêmes efforts. Enſuite, après quelques autres diſcours conſolans, le Colonel entreprit de donner un tour plus gai à la converſation. J'étois engagé, dit-il, à aller paſſer la ſoirée déſagréablement à Ranelagh avec une compagnie qui ne me plaît pas; que je vous ſuis obligé, ma chere Dame, de ſouffrir

que je la paſſe avec vous d'une maniere infiniment plus ſatisfaiſante pour moi!

En vérité, Colonel, dit Amelie, je ſuis perſuadée qu'une ame auſſi bien faite que la vôtre goûte beaucoup plus de plaiſir à rendre les plus grands ſervices de l'amitié, qu'à aucuns des divertiſſemens que les aſſemblées publiques pourroient vous procurer.

Sur ma parole, Madame, répondit le Colonel, vous faites plus que me rendre juſtice. J'ai toujours eu la plus grande indifférence pour ces ſortes de plaiſirs; je les trouve à peine dignes de porter ce nom; ou ſi ce ſont des plaiſirs, ils ſont de la claſſe la moins amuſante. A mon avis, la plus grande amitié doit toujours nous conduire au plaiſir le plus ſenſible.

Ici Amelie enfila une longue diſſertation ſur l'amitié, dans laquelle elle s'adreſſa pluſieurs fois au Colonel comme au héros de ſon conte.

Le Colonel applaudit beaucoup à tous ſes diſcours; & quand il ne lui fut plus poſſible de ne pas prendre le compliment pour lui-même, il le reçut avec un ſalut très-reſpectueux. Enſuite il mêla auſſi du ſien dans la converſation, & trouva moyen de payer Amelie de la même monnoie. Mais, quoiqu'il le fit avec toute la délicateſſe poſſible, un obſervateur curieux auroit aiſément ſoupçonné que c'étoit pour

l'amour d'elle que le Colonel s'étoit diſpenſé d'aller à la maſcarade.

La ſoirée ſe paſſa à des diſcours de cette nature, juſqu'à ce qu'il fût fort tard: le Colonel ne fit mine de s'en aller que quand il entendit ſonner une heure; il crut ſans doute que la décence l'obligeoit à prendre congé.

Si-tôt qu'il fut parti, madame Atkinſon dit à madame Booth: il me ſemble, Madame, que vous m'avez dit cette après-dînée que le Colonel étoit marié.

Amelie répondit qu'en effet elle l'avoit dit.

J'ai penſé auſſi, Madame, que vous connoiſſez la femme du Colonel.

Amelie répondit qu'elle avoit lié une amitié intime avec elle hors du Royaume.

Eſt-elle jeune & belle? demanda madame Atkinſon; en un mot, je vous prie, étoit-ce un mariage d'amour ou de convenance?

Tout-à-fait d'inclination, répondit Amelie, du moins du côté du Colonel: car la Dame avoit fort peu de fortune.

Je ſuis bien aiſe de ſavoir cela, dit madame Atkinſon: je ſuis sûre que le Colonel eſt amoureux. Je ne crois pas avoir jamais entendu faire un portrait ſi vrai de l'amour, que celui qu'il lui a plu de nous donner pour celui de l'amitié. J'ai lu bien des choſes d'Oreſte & de Pilade, de

Damon & de Pythias, & d'autres grands amis de l'Antiquité. Je me flatte quelquefois moi-même d'être capable d'amitié; mais pour cette paſſion douce, tendre, délicate, qu'il lui a plu de nous décrire, je ſuis convaincue qu'elle ne peut ſe rencontrer qu'entre des perſonnes de différent ſexe.

Ma chere, vous vous êtes trompée, s'écria Amelie. Si vous aviez connu l'amitié qui a toujours ſubſiſté entre le Colonel & mon mari, vous n'imagineriez pas qu'aucune deſcription pût aller au-delà; je penſe que la conduite qu'il a tenue aujourd'hui doit ſuffiſamment vous en convaincre.

J'avoue, dit madame Atkinſon, que ſon procédé d'aujourd'hui mérite bien des éloges. Cependant d'après ce qu'il a fait ce ſoir..... Vous me pardonnerez, ma chere Dame; peut-être je ſuis trop clairvoyante dans mes obſervations; je crains même d'en devenir impertinente.

Fi donc, s'écria Amelie, comment pouvez-vous parler ainſi? Imaginez-vous que j'attende des cérémonies; dites, je vous prie, dites tout ce que vous penſez avec la plus grande liberté.

N'a-t-il pas répété, dit madame Atkinſon, bien plus d'une fois, *la plus belle femme du monde?* N'a-t-il pas employé une expreſſion qui auroit pu convenir à Orondate lui-même? Si je me rappelle bien,

voici ſes termes: « Que s'il eût été Alexandre le Grand, il auroit trouvé plus » de gloire à eſſuyer une larme des beaux » yeux de Statira, qu'à faire la conquête » de cinquante mondes ».

A-t-il dit cela? s'écria Amelie: oui en effet il a dit quelque choſe de ſemblable; mais j'avois les idées ſi occupées de mon mari, que je n'y ai pas fait attention. Que voudriez-vous conclure de ce qu'il a dit? Vous ne penſez pas qu'il ſoit amoureux de moi?

Je veux qu'il ne le penſe pas non plus lui-même, répondit madame Atkinſon: cependant en parlant des yeux brillans de Statira, il fixoit les ſiens ſur les vôtres de l'air le plus languiſſant.

Amelie alloit lui répondre, lorſque le ſergent arriva; auſſi-tôt elle l'interrogea au ſujet de ſon mari, & en reçut des réponſes ſi ſatisfaiſantes à toutes ſes queſtions, qu'elle en marqua le plus grand plaiſir. Ces idées occuperent tellement ſon ame, que ſans détourner une ſeule fois ſes penſées ſur un autre ſujet, elle prit congé du ſergent & de ſa femme, & s'alla mettre au lit avec ſes enfans dans une chambre que madame Atkinſon lui avoit fait préparer dans la même maiſon.

CHAPITRE VIII.

Qui contient des ſujets fort graves.

TANDIS que l'innocence & l'eſpérance ſereine, en dépit des méchancetés de la fortune, fermoient les paupieres de la douce Amelie ſur un lit aſſez mauvais, & qu'elle jouiſſoit d'un ſommeil aſſez profond, le Colonel paſſa toute la nuit ſans dormir ſur ſon lit de duvet; ſon eſprit étoit agité d'une eſpèce de fièvre, tantôt brûlant de deſirs enflammés, & tantôt glacé par le deſeſpoir le plus affreux.

Il y a, je crois, ſuivant un de nos Poëtes, un tems où l'envie & la lubricité ſommeillent; c'eſt, je ſuppoſe, quand elles ſont raſſaſiées des alimens qu'elles aiment le plus: mais quand l'une ou l'autre eſt affamée, *le pavot, la mandragore, ni tous les ſoporatifs du Levant ne peuvent la guérir, ni lui provoquer le ſommeil.*

Le Colonel étoit alors tourmenté de ces deux paſſions ennemies du repos; ſa derniere converſation du ſoir avec Amelie, avoit opéré efficacément; toutes les douceurs qu'elle lui avoit prodiguées, les regards attendris qu'elle lui avoit lancés, comme à l'ami & au libérateur de ſon mari, avoient fait abſolument la conquête

de ſon cœur. Les ſentimens qu'elle lui accordoit, comme à un homme à qui ſa petite famille alloit être redevable de ſa conſervation & de ſon bonheur, lui inſpirerent les penſées de les précipiter tous dans le plus profond abîme de la ruine & de la miſere; & tandis qu'elle ſourioit avec douceur à l'ami prétendu de ſon mari, elle transformoit ce même ami en ſon plus mortel ennemi.

Prends garde à l'amitié; car ſi la femme s'y trouve mêlée, ſois sûr que le moment de ta ruine eſt proche.

Ce paſſage eſt de Vanbrugh; la maxime en eſt meilleure que la poëſie. Il eſt vrai que ſi une belle femme eſt la cauſe & le lien des fauſſes amitiés, ſouvent elle eſt capable de détruire les véritables.

L'objet de la lubricité du Colonel ſaute aux yeux; mais celui de ſon envie eſt peut-être plus difficile à découvrir. La nature & la fortune ſembloient s'être diſputé avec une ſorte de rivalité, à qui des deux verſeroit le plus de faveurs ſur lui. La premiere lui avoit donné une figure, des qualités, un tempérament, qui l'emportoient ſur preſque tous les autres hommes. La derniere lui avoit procuré un rang dans le monde, & des richeſſes conſidérables: à qui donc cet homme heureux devoit-il

naturellement porter envie? De peur que l'ambition n'inſpire mal-à-propos au lecteur de parcourir les Palais des Grands, nous l'adreſſerons tout d'un coup à Grays Inn-Lane, où dans un méchant lit, dans un pauvre appartement, il verra un malheureux Lieutenant hors de ſervice, dans l'état le plus fâcheux, accablé du fardeau peſant de ſes dettes, & ſans un ſol dans ſa poche. Voilà, n'en cherchez point d'autre, voilà l'objet de l'envie du Colonel. Et pourquoi? Parce que ce malheureux poſſédoit les affections d'un pauvre petit agneau; tout le vaſte troupeau qui étoit à la portée & au pouvoir du Colonel, ne put empêcher ce glouton de convoiter encore ce morceau: ce n'eſt pas ſans raiſon que nous la comparons ici à un agneau: car quel étoit le deſir du Colonel & ſon deſſein, ſinon de conduire cette pauvre innocente, pour ainſi dire, à la boucherie, pour ſe procurer un regal de quelques jours par ſa ruine totale, & l'arracher des bras d'un homme, dans leſquels elle étoit ſûre d'être chérie & careſſée tout le tems de ſa vie.

Tandis que le Colonel étoit agité de ces penſées, ſa plus grande conſolation étoit qu'Amelie & Booth étoient maintenant ſéparés, & ſa plus grande appréhenſion de les voir réunis enſemble. Des deſirs, il en vint donc à méditer ſur les moyens, & il

ſe trouva ſi éloigné de toute intention de procurer la liberté à ſon ami, qu'il commença au contraire à former des projets pour prolonger ſa détention, juſqu'à ce qu'il pût ſaiſir quelque occaſion favorable pour l'envoyer au loin, & le ſéparer d'elle; auquel cas il ne faiſoit pas difficulté de croire qu'il réuſſiroit dans ſes deſirs.

Il étoit occupé à arranger ce plan dans ſon eſprit, quand un domeſtique vint annoncer qu'un ſergent nommé Atkinſon demandoit à parler à ſon honneur. Le ſergent fut introduit auſſi-tôt, & annonça au Colonel, que s'il lui plaiſoit de venir & de ſe porter caution pour M. Booth, un autre particulier bien ſolvable ſe joindroit volontiers avec lui. Le ſergent avoit trouvé cette caution ce matin; & avec la permiſſion de ſa femme, il avoit paſſé en ſa faveur un acte d'indemnité en bonne forme.

Le Colonel parut moins empreſſé à cette nouvelle, qu'Atkinſon ne ſe l'étoit promis. Au lieu de répondre directement à ce qu'Atkinſon lui diſoit, ce Seigneur lui parla ainſi: Il me ſemble, ſergent, que Mr. Booth m'a dit que vous étiez frere de lait de ſa femme; en vérité cette femme eſt charmante, & c'eſt grand dommage qu'elle ſe trouve dans la ſituation terrible où elle eſt maintenant. Il n'y a rien de ſi ridicule pour des Officiers ſubalternes de l'armée, que de ſe marier, à moins qu'ils ne rencontrent des fem-

mes qui leur donnent une fortune considérable. Que peut-il arriver, quand ils se marient autrement, que de plonger dans la misere & réduire à la mendicité leurs femmes & leurs enfans?

Monsieur, s'écria le sergent, il est trop tard à présent pour faire ces réflexions. Il est sûr que Madame pouvoit espérer d'épouser le plus distingué de tous les Gentilshommes de sa Province: elle est sans difficulté une des meilleures aussi-bien que des plus belles femmes du Royaume; & si elle eût été traitée comme elle devoit l'être, elle auroit eu une fortune fort considérable. En effet, elle est digne du plus grand Prince du monde; & si j'eusse été dans ce cas, je me serois tenu fort heureux de posséder une telle femme; mais son sort a été d'aimer le Lieutenant, & il ne peut jamais y avoir de vrai bonheur dans le mariage, si on n'a point de goût l'un pour l'autre.

Tenez, sergent, dit le Colonel, vous savez que je suis l'ami du Lieutenant; je crois lui en avoir déjà donné des preuves.

Oui, Monsieur, répondit le sergent, je le sais, & plus d'une fois à ma connoissance.

Mais, dit le Colonel, je suis fâché contre lui de son imprudence: oui très-fâché, & d'autant plus qu'elle fait souffrir une femme qui a tant de mérite.

Oui, dit le ſergent, elle eſt du plus haut mérite. Cette pauvre chere Dame, je la cõnois, ne vous en déplaiſe, dès ſa plus tendre enfance; c'eſt le caractère le plus doux, le meilleur naturel de femme que l'Angleterre ait produite; je l'ai toujours aimée, comme ſi elle eût été ma propre ſœur..... Bien plus, elle m'a ſouvent appelé ſon frere, & je m'en ſuis ſenti plus honoré, que ſi on devoit m'appeler un Officier général.

Quel dommage donc, dit le Colonel, qu'une créature ſi digne ſoit expoſée à tant de miſere par l'étourderie d'un homme de qui, tout ſon ami que je ſuis, je ne puis m'empêcher de dire qu'il s'eſt comporté tout au moins avec une imprudence impardonnable! Quoi! ne pouvoit-il pas vivre de ſa demi-paye? Qu'avoit-il beſoin d'aller s'endetter par-deſſus les oreilles?

Je voudrois bien, dit le ſergent, qu'il eût été un peu plus circonſpect; je penſe que cette avanture-ci ſera pour lui une bonne leçon.

Comment en être ſûr, répondit le colonel, & quelle raiſon y a-t-il de l'eſpérer? L'extravagance eſt un vice dont les hommes ne ſe corrigent pas aiſément. J'ai beaucoup réfléchi ſur cette matiere, M. le ſergent, &, après la délibération la plus mûre, je ſuis d'avis qu'il ſera plus à propos, tant pour lui que pour ſa pauvre

femme, qu'il reſte un peu plus long-tems dans l'embarras.

Votre honneur a raiſon ſûrement, Monſieur, dit le ſergent ; cependant ſi vous voulez bien me permettre de parler, daignez conſidérer la ſituation de ma pauvre Dame ; elle ſouffre pendant ce tems-là autant ou plus même que le lieutenant: je la connois très-bien ; je ſuis perſuadé qu'elle ne goûtera pas un moment de tranquillité, tant que durera la détention de ſon mari.

Je connois les femmes mieux que vous, Sergent, s'écria le Colonel ; elles placent leurs affections ſur un mari, de même que les enfans ſur leurs nourrices ; mais ils s'effacent bientôt de leur ſouvenir. Je ſais, ſergent, que vous êtes un garçon de ſens auſſi-bien que de courage, ſans quoi je ne parlerois pas ſi clairement devant vous ; j'ai pris du goût pour vous, il y a déja long-tems, & j'ai deſſein de vous rendre ſervice ; auparavant il faut que je vous faſſe une queſtion : eſt-ce à M. Booth ou à ſa femme que vous êtes attaché ?

Certainement, Monſieur, dit le ſergent, je dois aimer ma Dame plus que lui ; ce n'eſt pas que je ne me ſente beaucoup d'affection auſſi pour le lieutenant, parce que je ſais que Madame en a beaucoup ; d'ailleurs il m'a rendu ſervice tant qu'il a pu. Un lieutenant, comme votre honneur ſait,

ne peut pas faire beaucoup, mais il s'eſt toujours déclaré mon ami en toutes les occaſions.

Vous avez raiſon, répliqua le colonel; un lieutenant n'a pas grand crédit; mais je puis vous ſervir efficacément, & je le ferai volontiers. . . . . Répondez-moi encore une fois . . . . . qui eſt la Dame que j'ai vu hier au ſoir avec Madame Booth à ſon nouveau logement?

Le ſergent rougit & répéta: la Dame, Monſieur! Oui, une Dame, une femme, s'écria le colonel, qui ſoupa avec nous hier. Elle m'a paru avoir l'air d'une Dame, plutôt que d'une femme qui loue des chambres.

Le ſergent ſentit la rougeur lui monter aux joues, à ce compliment fait à ſa femme, & il alloit la reconnoître pour ſon épouſe, lorſque le colonel continua: jamais je n'ai vu une femme ſi ruſée, ſi renfermée, ſi réſervée; je donnerois bien quelque choſe pour ſavoir qui elle eſt.

Je ne ſais pas en vérité, dit le ſergent extrêmement confus . . . . . je ne devine pas qui c'eſt.

Il faut que vous vous en informiez, dit le colonel; apprenez-moi ſon nom & ce qu'elle eſt; j'ai une étrange curioſité de le ſavoir. Vous viendrez me revoir ce ſoir à ſept heures préciſes.

Votre honneur n'ira donc pas trouver le lieutenant ce matin : dit Atkinſon ?

Je ne le puis pas, répondit le colonel ; je ſuis engagé d'un autre coté. D'ailleurs cette affaire ne preſſe pas. Quand les hommes ſont imprudens, il n'y a point de mal qu'ils en eſſuyent un peu les conſéquences. Venez me voir à ſept heures, & apportez-moi toutes les informations que vous pourrez de cette dégingandée que je vous ai dit ; car je veux abſolument ſavoir qui elle eſt. Adieu, ſergent, ſoyez ſûr que je ſaiſirai l'occaſion de vous être utile ; je ferai quelque choſe pour vous.

Quelques lecteurs imagineront peut-être que le ſergent n'étoit pas digne que le colonel voulût s'entretenir ſi bonnement avec lui : en effet, cet officier hautain n'auroit pas voulu ſans doute s'abaiſſer à cette familiarité avec un homme de ce rang, s'il n'eût pas eu deſſein de s'en ſervir. Dans l'acte de vérité, il commença à concevoir l'eſpérance de faire entrer le ſergent dans ſes projets ſur Amelie, ou, pour parler clairement, d'en faire un mercure ; fonction à laquelle le colonel avoit quelquefois employé des gens plus relevés qu'Atkinſon : il ne doutoit pas que le ſergent n'acceptât très-volontiers, ſachant qu'il étoit en ſon pouvoir de le bien récompenſer de ſa complaiſance. Or c'eſt une opinion que le ſergent, ſans avoir jamais

donné lieu de la concevoir, auroit dû lui pardonner, puiſque le colonel l'avoit tirée de la connoiſſance de ſon propre cœur. Ce cœur lui diſoit que, par un mauvais motif, il étoit capable de chercher à débaucher la femme de ſon ami; le même cœur lui inſpiroit de ſouhaiter qu'un autre homme, par un auſſi mauvais motif, pût de même violer l'amitié en le ſécondant. Il y a peu de gens qui aient des autres une meilleure idée qu'ils n'ont d'eux-mêmes; & on n'admet que difficilement l'exiſtence d'aucune vertu, dont on n'apperçoit pas des traces dans ſon propre cœur. Auſſi j'ai remarqué qu'il eſt extrêmement difficile de perſuader à un coquin que vous êtes un honnête homme; on ne réuſſiroit jamais dans cet eſſai avec les plus évidentes preuves, ſans la concluſion conſolante que cet homme en tire. Celui qui prouve qu'il eſt honnête homme, prouve en même tems qu'il eſt une dupe.

CHAPITRE X.

Fort intéreſſant, & dont le lecteur curieux pourra tirer bien des remarques.

LE ſergent quitta le colonel avec l'ame plongée dans le plus grand découragement. Nous le laiſſerons quelque tems pour retourner à Amelie, qui, auſſi-tôt ſon lever, avoit dépêché Madame Atkinſon pour acquitter ce qu'elle devoit à ſon précédent logement, & faire rapporter ſes habits & autres effets.

La fidelle meſſagere revint ſans avoir rien fait : Madame Elliſon ayant fermé toutes ſes chambres, étoit ſortie de bonne heure, & la ſervante ne ſavoit où elle étoit allée.

Les deux Dames ſe mirent donc à déjeûner enſemble avec les deux enfans d'Amelie ; après quoi celle-ci dit qu'elle vouloit prendre un caroſſe, & aller voir ſon mari. Madame Atkinſon, loin de s'y oppoſer, offrit même de l'accompagner : à dire le vrai, cela étoit aſſez raiſonnable ; & le grand éloignement que Booth avoit de voir ſa femme dans cette maiſon du baillif, étoit peut-être une délicateſſe mal entendue.

Quand les Dames furent habillées & prêtes

prêtes à envoyer chercher un carroſſe, on frappa un grand coup à la porte, & peu après Madame James entra dans la chambre.

Cette viſite ne fut pas trop agréable à Amelie, d'autant qu'elle l'empêchoit de voir ſon mari, qu'elle déſiroit avec ardeur d'aller trouver. Cependant, comme elle avoit lieu de penſer que cette viſite ſeroit aſſez courte, elle réſolut de recevoir la Dame avec le plus d'égard qu'il lui ſeroit poſſible.

Madame James ſe comporta d'une maniere ſi différente du perſonnage qu'elle avoit fait ci-devant, que, pour n'en être pas extrêmement ſurpris, il faut ſavoir que les Dames, pour l'ordinaire, outre les façons d'une femme du bel air, qui ne ſont qu'artifice & momerie, ont au fond un caractere particulier qui les fait agir, toutes les fois que la nature prend le deſſus. Ainſi les plus belles femmes du monde, tantôt aiment, tantôt déchirent, ſelon leur caractere naturel, avec fureur & violence, quoique ces deux façons d'agir ſoient également incompatibles avec le caractere étudié d'une belle Dame.

Madame James étoit dans le fond de l'ame d'un fort bon naturel; dès qu'elle avoit appris l'infortune d'Amelie, elle en avoit été ſincèrement affligée. En conſéquence, elle avoit applaudi au premier mot

du deſſein qu'avoit eu le colonel de l'inviter à prendre ſa maiſon : & ce matin au déjeûner, ayant été informée qu'Amelie faiſoit difficulté d'accepter ſa propoſition, elle s'étoit portée volontiers à la venir voir pour lui perſuader d'accepter l'invitation.

Elle preſſa donc Amelie avec tant de vivacité, que celle-ci qui n'étoit pas extrêmement verſée dans l'art de refuſer, eut beaucoup de peine à réſiſter à ſon importunité. En effet, rien que ſon affection pour Madame Atkinſon n'auroit pu l'y faire perſiſter. Elle ne voulut pourtant pas abandonner ce point; & Madame James à la fin ſe contenta, que, dès que leurs affaires ſeroient arrangées, Amelie avec ſon mari & ſa famille iroient lui faire une viſite, & reſteroient quelque tems avec elle à la campagne, où elle devoit retourner bientôt.

Après avoir obtenu cette promeſſe, & s'être fait réciproquement mille proteſtations d'amitié, Madame James prit congé. En remontant dans ſon caroſſe, elle reprit le rôle de grande Dame, & alla rejoindre ſa compagnie à une vente où elle l'avoit laiſſée.

Au moment qu'elle fut partie, Madame Atkinſon, qui étoit ſortie de la chambre à l'arrivée de Madame James, y rentra; & Amelie lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé.

Madame, dit Madame Atkinſon, dites-moi, je vous prie, le Colonel & ſa femme vivent-ils bien enſemble ?

Voulez-vous me demander, dit Amelie, ſi ce ſont des gens bien amoureux l'un de l'autre ? Dans ce cas je dois vous répondre que je ne le crois pas trop.

On m'a appris, dit Madame Atkinſon, qu'il y avoit des exemples de femmes qui étoient devenues les commodes de leurs maris, & réciproquement des maris de leurs femmes.

Fi donc, s'écria Amelie, je ne puis croire qu'il y ait de tels gens dans le monde. En bonne foi, ma chere, n'eſt-ce pas porter la critique un peu trop loin ?

Vous l'appellerez comme vous voudrez, dit Madame Atkinſon : en tout cas, c'eſt mon amitié pour vous, & la crainte que vous ne couriez des dangers, qui me le fait dire. Vous ſavez le proverbe du *chat échaudé ;* pour peu qu'on ait le cœur bon, on craint le danger pour les autres auſſi-bien que pour ſoi-même ; & s'il m'eſt permis de vous parler ſincérement, je ne ſaurois croire que vous ſoyez en ſûreté dans la maiſon du Colonel.

Je ne doute pas que vos appréhenſions ne ſoient ſinceres, répliqua Amelie : j'en ſuis très-reconnoiſſante : mais je ſuis convaincue que vous êtes abſolument dans l'erreur : je regarde le Colonel James com-

me le plus généreux & le meilleur des hommes. Il étoit ami, & ami ſolide de mon mari, long-tems avant que je l'aye connu; & il lui a rendu mille bons offices. Que dites-vous, par exemple, de ſa conduite d'hier?

Je ſouhaiterois, dit Madame Atkinſon, que ſes façons d'aujourd'hui euſſent été ſemblables. Je vais maintenant faire auprès de lui l'office le plus déſagréable de l'amitié; mais cela eſt abſolument néceſſaire. Il faut que je vous diſe ce qui s'eſt paſſé ce matin entre le Colonel & Mr. Atkinſon; quoiqu'à tous égards cela vous afflige, il faut toujours que vous le ſachiez. Elle lui raconta alors tout ce que nous avons rapporté dans le Chapitre précédent, & que le ſergent lui avoit appris, pendant que Madame James faiſoit ſa viſite à Amelie. Comme le ſergent avoit rendu les choſes encore plus fortement que le Colonel, Madame Atkinſon renchérit peut-être auſſi ſur le ſergent. Non pas que ni l'un ni l'autre eût deſſein d'aggraver les circonſtances; mais c'eſt le ſort de tous les récits qui paſſent de bouche en bouche. On peut ſuppoſer que Madame Atkinſon ne vit pas ce qui regardoit James ſous un jour bien favorable, parce qu'Atkinſon, plus ſincere que prudent, avoit redit à ſa femme, que le Colonel n'avoit pas trop bonne idée d'elle, & qu'il l'avoit traitée de ruſée &

fine. Il eſt vrai qu'il avoit omis d'autres mots, qui peut-être auroient pouſſé à bout la patience de Job lui-même, s'il eût été femme. Il y avoit pourtant ſuppléé en ſubſtituant d'autres termes, qui ne pouvoient pas être écoutés trop favorablement par une oreille femelle.

D'après le récit de Madame Atkinſon, Amelie ſentit que le Colonel avoit mal parlé de Booth devant le ſergent, & qu'il avoit refuſé abſolument de ſe porter ſa caution. La pauvre Amelie pâlit, & devint auſſi immobile qu'une ſtatue. Enfin elle s'écria: ſi cela eſt, nous voilà tous ruinés. Nous n'avons plus de conſolation, plus d'eſpérance, plus d'amis. Je ne puis pas refuſer de vous croire..... Je ſais que vous ne voudriez pas me tromper..... Et pourquoi en effet me tromperiez-vous? .... n'ais-qu'eſt-ce qui peut avoir opéré ce changement depuis hier au ſoir? Ai-je fait ou dit quelque choſe capable de l'offenſer?

Au contraire, dit Madame Atkinſon, vous en avez plutôt dit & fait trop pour lui plaire. D'ailleurs il n'eſt point fâché contre vous. Il en a dit quantité de choſes gracieuſes.

Eh! qu'eſt-ce que mon pauvre amour peut avoir fait, dit Amelie? Il n'a pas vu le Colonel depuis hier au ſoir. Il faut bien que quelque coquin l'ait indiſpoſé contre

mon mari. Autrefois il a ſoupçonné une certaine perſonne. Quelque monſtre cruel aura calomnié ſon innocence.

Pardonnez-moi, ma chere Dame, dit Madame Atkinſon, je crois que la perſonne qui a fait tort au Capitaine auprès de ſon ami, eſt une des plus dignes & des meilleures créatures..... Bien plus, n'en ſoyez pas ſurpriſe; celle que je veux dire, c'eſt vous-même. Vous n'auriez pas été auſſi aveugle dans tout autre cas. Mais dans celui-ci, la reconnoiſſance, l'humilité, la modeſtie, toutes vos vertus vous ont faſciné les yeux. Qu'y a-t-il de plus conſéquent, que le deſir de vous avoir chez lui, & de tenir votre mari renfermé dans une autre maiſon? Tout ce qu'il a dit & fait, & ce qui me paroît encore plus convainquant, ſes regards enflammés d'hier, me paroiſſent d'accord avec ces deux derniers ſeins.

O ciel! s'écria Amelie, vous me glacez le ſang d'horreur: l'idée m'en effraye mortellement. Je ne puis, je ne dois pas le penſer: non, je n'en ferai rien: il n'y a qu'une conviction..... Dieu me préſerve d'en être plus convaincue! Il abuſoit donc mon mari? Quoi, il abuſoit un pauvre homme dans le malheur & la détreſſe, opprimé, ruiné, arraché à ſa malheureuſe femme, le plus honnête, le plus digne, le plus noble, le plus tendre, le plus paſ-

ſionné, le meilleur..... Ici elle tomba dans une eſpece de chagrin qui ſurpaſſe toute deſcription.

Dans cette ſituation, Madame Atkinſon alloit faire tous ſes efforts pour la conſoler, quand on entendit frapper à la porte. On vit paroître auſſi-tôt Atkinſon, qui, en entrant dans la chambre, préſenta à Amelie un cordial qui la fit revenir ſur le champ. Le lecteur apprendra dans un autre tems ce que c'étoit que ce cordial. En attendant, qu'il ſuſpende ſa curioſité. Les gens qui ſont au café de *White*, pourront gager ſi c'étoit des pilules de *Ward*, ou cette poudre dont la découverte dans tout autre pays que celui-ci, auroit valu à mon digne & ſavant ami le Docteur James des honneurs publics & des récompenſes.

Mais avant que de terminer ce Chapitre, & de retourner à la maiſon du Baillif, tâchons d'excuſer le caractère de notre Héroïne, du défaut de conception & d'intelligence, dont pluſieurs de nos lecteurs pénétrans pourroient l'avoir déjà accuſée, plus que n'avoit fait ſon amie Madame Atkinſon.

Il faut donc informer ces lecteurs, que l'innocence n'eſt pas plus aveugle que le crime, quoique la premiere bronche ſouvent, & tombe dans des précipices que le dernier prévoit, & dont il ſe garantit. La vérité eſt, qu'il eſt preſque impoſſible que

le crime manque à découvrir tous les filets qui ſont tendus ſur ſon paſſage, parce qu'il examine avec ſoin tous les recoins, afin de tendre lui-même des embuches aux autres; au lieu que l'innocence ne croyant pas avoir d'ennemis, marche ſans précaution & ſans crainte: par conſéquent elle eſt expoſée à mettre le pied ſur les piéges, que l'adreſſe & la fraude ont tendus pour l'arrêter & la ſurprendre. Pour parler clairement & ſans allégorie, ce n'eſt pas faute de ſens, mais faute de ſoupçon que l'innocence eſt trahie. D'ailleurs, nous frondons ſouvent la folie des dupes, au lieu que nous devrions reſerver toute notre haine pour le crime & la trahiſon. En un mot, bien des perſonnes innocentes ont dû leur ruine à cette ſeule circonſtance, que le degré du crime étoit tel, qu'il ſurpaſſoit la croyance de tout homme qui n'auroit pas été un coquin lui-même.

CHAPITRE X.

Dans lequel on verra pluſieurs ſecrets profonds de philoſophie développés.

BOOTH ayant été ſuffiſamment dégoûté de la compagnie de l'Auteur le jour précédent, choiſit un autre compagnon; auſſi bien cet homme ne ſe ſoucioit pas d'une ſeconde entrevue. Outre qu'il n'avoit point de prétentions ſur la bourſe de Booth, il n'y avoit pas d'apparence que ſa vanité pût trouver ſon compte à ſa converſation. Tout mal partagé qu'étoit ce pauvre miſérable du côté de la vertu, du ſens, du ſavoir, de la naiſſance & de la fortune, il n'en étoit pas moins pétri de vanité. Cette paſſion étoit ſi grande chez lui, & elle éclipſoit tellement à ſes yeux ſon peu de mérite, qu'il haïſſoit tous ceux qui ne lui donnoient pas de l'encens ou de l'argent: en un mot, il exerçoit une prétention fort ſinguliere; c'étoit, ou d'arracher des louanges à tous les gens de ſa connoiſſance, ou de leur attraper de l'argent; auſſi dans le dernier cas il les payoit libéralement par des éloges.

Il ne falloit pas avoir pratiqué long-tems une telle eſpèce, pour qu'un homme de la trempe d'eſprit de M. Booth en fût plus

que raſſaſié. Il jugea donc à propos de s'aſſocier avec le gentilhomme que Boudum lui avoit dépeint comme un gredin. M. Booth avoit ſi mauvaiſe opinion du baillif, que celui qu'il recommandoit le plus, lui paroiſſoit devoir être celui qui le méritoit le moins: quoique, dans le ſujet en queſtion, le baillif eût tiré une conſéquence un peu méchante, il avoua ſincèrement que ç'avoit été d'après ſon extérieur pauvre; argument qui à mon avis ne doit pas être d'une autorité irréfragable pour un bon eſprit: mais il auroit fallu l'avoir bien mal tourné, dans les circonſtances où ſe trouvoit M. Booth, pour prendre du dégoût ou de l'éloignement pour un autre homme, par la ſeule raiſon de ſa pauvreté.

Booth ayant eu avec ce gentilhomme quelques converſations préliminaires, dans leſquelles ils s'étoient déclaré leur ſituation réciproquement, le dernier jetta ſur lui un regard affectueux, & lui marqua beaucoup de pitié pour ſes embarras. Booth l'en remercia & dit: il faut que vous ayez un grand fonds de généroſité & le cœur bien bon, dans une poſition auſſi fâcheuſe que la vôtre, pour avoir encore de la pitié de reſte pour les autres. Il eſt vrai, répondit l'autre, que mes affaires ſont bien délabrées; cependant il y a une circonſtance qui vous rend à mes yeux plus digne de pitié que moi-même; c'eſt qu'à votre âge vous devez

être encore novice en fait d'affliction, au lieu que, par un long apprentiſſage de la miſere, avec le tems, j'ai dû apprendre mon métier. Je penſe, à vous parler vrai, que l'habitude enſeigne aux hommes à ſupporter les fardeaux de l'ame, comme elle apprend à leur corps à en porter ſur leurs épaules. Sans l'uſage & l'expérience, les ames les plus fortes, ainſi que les corps, chancelleroient ſous les faix que l'habitude rend faciles à porter, & que même en quelque ſorte elle fait regarder comme des bagatelles.

Il y a bien de la juſteſſe dans cette comparaiſon, s'écria Booth; je crois l'avoir ſenti moi-même par expérience: car je ne ſuis pas ſi novice en afflictions que vous ſemblez l'imaginer. Peut-être même eſt-ce cette habitude dont vous parlez, qui me met en état de ſupporter mes infortunes préſentes.

A ces mots le gentilhomme ſourit & s'écria: en effet; capitaine, vous êtes un jeune philoſophe.

Je crois, répondit Booth, avoir un titre bien fondé à cette philoſophie que l'infortune inſpire; & vous me paroiſſez, Monſieur, dans le goût de penſer que c'eſt une des meilleures écoles de philoſophie.

Je n'entends rien de plus, Monſieur, dit le gentilhomme, ſi ce n'eſt que dans les tems d'affliction, nous ſommes inclinés à

penſer plus ſérieuſement, que dans les ſaiſons de la vie où nous nous trouvons engagés à la pourſuite embarraſſante des affaires ou des plaiſirs; où nous n'avons ni le tems, ni l'inclination de diſcuter les choſes & de les examiner à fond. Or il y a deux conſidérations, qui, pour avoir longtems fixé mon attention, m'ont fortement ſoutenu dans mes afflictions. L'une eſt la briéveté de la vie même la plus longue, que le plus ſage des hommes a comparé à la courte étendue d'un empan. Un des poëtes latins la compare à la durée d'une courſe, & un autre au mouvement encore plus court d'une vague qui paſſe. La ſeconde conſidération eſt ſon incertitude. Quelqu'étroites que ſoient les limites, il s'en faut bien que l'on ſoit aſſuré d'y atteindre. Le jour, l'heure, l'inſtant voiſin peut être la fin de notre courſe. Or, de quelle valeur peut être une demeure ſi incertaine & ſi précaire? Cette conſidération, quoiqu'elle gliſſe légérement ſur notre eſprit, met preſque au même niveau toutes les fortunes & les états, & ne donne point à l'homme un droit de triompher dans l'état le plus heureux, ni aucune raiſon de ſe décourager dans la ſituation la plus déplorable. Si les hommes les plus attachés au monde conſidéroient ces choſes ſous le point de vue qu'ils examinent toutes les autres matieres, ils reconnoîtroient bien-

tôt la force de cette maniere de raiſonner ; car, qui d'entr'eux voudroit donner aucun prix pour un bien dont il y a apparence qu'ils ſeront ſitôt expulſés ? Ne ſe moqueroient-ils pas comme d'un fou, de celui qui ſe croiroit riche par une poſſeſſion ſi incertaine ? Voilà, Monſieur, la ſource d'où j'ai tiré ma philoſophie. C'eſt de-là que j'ai appris à regarder toutes ces choſes qui paſſent pour le bonheur de la vie, & celles que l'on craint comme ſes maux, avec tant d'indifférence ; comme je ne ſerois pas plus orgueilleux pour poſſéder les premieres, je ne ſuis pas non plus beaucoup humilié ni honteux de ſouffrir les autres. L'acteur chargé du premier rôle, eſt-il plus heureux que celui qui fait le dernier ? Cependant la piéce peut avoir vingt repréſentations de ſuite, & conſéquemment durer plus que notre vie. Or la vie n'eſt tout au plus qu'une piece un peu plus longue ; & l'affaire du grand Théâtre eſt par conſéquent plus ſérieuſe que celle qui ſe paſſe ſur le théâtre du roi. Mais même ici les cataſtrophes & les calamités qu'on repréſente, ſont capables de nous affecter : les hommes les plus ſages peuvent ſe faire illuſion, & éprouver des ſerremens de cœur à une tragédie, quoiqu'ils ſachent bien que ces malheurs ne ſont qu'une feinte ; & les enfans y pleurent ſouvent, comme ſi tout y étoit réel. Qu'y a-t-il donc de ſurprenant que ces

ſcènes tragiques, que j'avoue être un peu plus ſérieuſes, nous puiſſent affecter un peu plus ? Où en trouvera-t-on donc le remède, ſinon dans cette philoſophie dont je vous ai parlé, qui, quand une fois on s'en eſt fait une habitude, par une longue ſuite de méditations, nous apprend à apprécier juſte les choſes, & guérit tout à la fois les déſirs empreſſés & les craintes viles, la joie & le chagrin exceſſif pour des objets qui ne peuvent pas durer long-tems, & qui ſouvent n'exiſtent qu'un moment.

Vous vous exprimez parfaitement bien s'écria Booth, & je conviens de la juſteſſe de vos ſentimens ; mais quelque vrais qu'ils puiſſent être dans la théorie, je douterai toujours de leur efficacité dans la pratique. Voici la cauſe de la différence entre ces deux choſes ; c'eſt que les raiſonnemens partent de nos têtes, & les actions de nos cœurs.

Video meliora, proboque; deteriora ſequor.

Rien ne differe plus eſſentiellement que les fous & les ſages dans l'eſtime qu'ils font des choſes : mais comme tous ſuivent les impulſions de leur paſſion la plus dominante, ils agiſſent ſouvent d'une maniere ſemblable. Ainſi, quelle conſolation votre

philoſophie peut-elle donner à un avare privé de ſes richeſſes, ou à un ambitieux dépouillé de ſon pouvoir, au tendre amant arraché à ſa maîtreſſe, ou à un mari enlevé à ſa femme? Penſez-vous réellement qu'aucune méditation ſur la courte durée de la vie, puiſſe adoucir leurs afflictions? Ce peu de durée n'eſt-elle pas elle-même une de leurs peines? Et ſi le mal qu'ils ſouffrent n'eſt qu'une privation paſſagere de ce qu'ils aiment, ne croiront-ils pas leur ſort plus dur, & ne le déploreront-ils pas d'autant plus, qu'ils doivent perdre une partie de cette jouiſſance à laquelle il y a un période ſi court & ſi incertain?

Permettez-moi, monſieur, dit le gentilhomme, de faire ici une diſtinction: je n'entens pas par philoſophie la ſimple connoiſſance du bien & du mal, mais une énergique habitude, comme Ariſtote l'appelle. Or je crois avec lui & avec les Stoïciens, qu'elle eſt ſupérieure à toutes les attaques de la fortune.

Il alloit continuer, quand le baillif entra, & d'un ton rude leur ſouhaita à tous les deux le bon jour; après quoi il demanda au philoſophe s'il étoit prêt à aller à Newgate, où il devoit être transféré cette après-midi.

Le pauvre homme parut courroucé de cette nouvelle. J'eſpere, s'écria-t-il, que vous me donnerez un peu plus de tems, du

moins juſqu'au retour de l'ordonnance; je vous prie ſinguliérement de ne pas m'y mener aujourd'hui; j'attends ce ſoir ma femme & mes enfans.

Je ne m'embarraſſe ni de femme, ni d'enfans, s'écria le baillif; je n'ai jamais cherché à voir ici de femmes ni d'enfans: je n'aime point cette compagnie.

Je vous ſupplie, dit le priſonnier, de me donner encore un jour. Je regarderai cela comme une grande obligation; & vous m'allez affliger de la façon du monde la plus cruelle, ſi vous me refuſez.

Je ne puis pas ſonger à l'affliction des gens, s'écria le baillif; je dois me conſidérer moi-même & ma propre famille. Je ne ſais pas où je ſerai payé de l'argent qui m'eſt dû déjà, & je ne puis pas ſuffire à garder les priſonniers à mes dépens.

Je n'entends pas que ce ſoit à vos dépens, s'écria le philoſophe: ma femme eſt allée chercher de l'argent ce matin, & j'eſpere à ſon arrivée vous payer tout ce que je vous dois. Mais nous avons deſſein de ſouper ce ſoir à votre maiſon; & ſi vous me transfériez maintenant, cela feroit pour nous deux le contre-tems le plus barbare, & me rendroit l'homme du monde le plus miſérable.

Pour ce qui me regarde, dit le baillif, je n'aime pas à faire une action barbare. Je ſais auſſi bien qu'un autre traiter les gens

avec civilité, ſur-tout quand ils payent à meſure, & dépenſent leur argent en gentilshommes; je ſuis ſûr que perſonne ne peut m'accuſer d'aucune incivilité depuis que je ſuis dans ma place. Si vous avez envie de vous divertir ce ſoir, je ne ſuis pas homme à vous en empêcher.... Quoique je diſe cela, vous pouvez faire apprêter ici un auſſi bon ſouper que dans aucune taverne de la ville.

Puiſque M. Bondum eſt ſi bon, capitaine, dit le philoſophe, j'eſpere que vous nous honorerez de votre compagnie. Je vous aſſure que ſi jamais j'ai le bonheur de retourner dans le monde, je ſerai très-flatté de l'honneur de votre connoiſſance.

Monſieur, répondit Booth, c'eſt un honneur que je ſerai toujours prêt d'accepter; mais pour ce ſoir, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'eſpere être engagé dans un autre endroit.

Je vous promets, monſieur, répondit l'autre, que je me réjouïrai de votre liberté, quoiqu'en mon particulier j'y perde.

Oh! quant à cela, s'écria Bondum en ſouriant, je crois, capitaine, que vous pouvez vous engager avec ce gentilhomme, ſans crainte de manquer à votre parole; car je ſuis bien trompé, ſi nous nous quittons aujourd'hui.

Pardonnez-moi, mon bon ami, dit

Booth ; j'attends ma caution à chaque minute.

Tenez, monſieur, s'écria Bondum, je n'aime pas à voir les braves gens dans l'erreur. Je ne prendrai pas la caution du ſergent; quant au colonel, j'ai été le voir moi-même ce matin (car ſoyez ſûr que j'aime à faire ce que je puis pour les honnêtes gens). Il m'a dit qu'il ne pourroit venir ici aujourd'hui. D'ailleurs, pourquoi me mêlerois-je de cette affaire ? Il y a du nouveau à l'office.

Qu'entendez-vous par du nouveau, s'écria Booth ?

J'entends, répondit le baillif, qu'il y a une nouvelle demande à la requête de Me. Elliſon, cette même dame qui étoit hier ici, & le procureur qui étoit avec elle s'eſt tourné contre vous. Il y a des officiers qui ne voudroient pas vous dire tout cela: mais j'aime à procéder civilement avec les gens; j'aime les gens de guerre particuliérement. J'ai eu envie d'aller auſſi à la guerre autrefois; mais j'ai préféré la commiſſion que j'exerce. Allons, capitaine, ne laiſſez pas abattre votre noble courage. Que diriez-vous d'un verre de vin blanc, ou d'un peu de punch en maniere de petit lait ?

Je vous ai déjà dit, monſieur, que je ne bois jamais le matin, répliqua Booth un peu de mauvaiſe humeur.

Ah! ne vous fâchez pas, je vous prie, monſieur, dit le baillif. Je ne vous ai rien dit d'incivil, je crois. Je n'exige jamais que perſonne faſſe venir de la liqueur chez moi, à moins qu'il ne le veuille. Je ne cherche pas non plus à y faire reſter les gens plus longtems qu'ils n'en ont envie. Il eſt ſûr que Newgate eſt l'endroit deſtiné pour tous les débiteurs qui ne peuvent pas trouver de caution. Je ſais ce que c'eſt que la politeſſe, & j'aurois honte de me conduire d'une façon peu convenable à un gentilhomme; mais ayez la bonté de conſidérer que les vingt-quatre heures preſcrites par acte du parlement, ſont prêtes à expirer, & qu'il eſt tems bientôt de vous transférer. Quant à la caution, il ne faut pas que vous vous en flattiez; car je ſais très-bien qu'il y a d'autres choſes ſurvenues contre vous. D'ailleurs la ſomme dont vous êtes déjà chargé, eſt fort groſſe, & il faut que je vous mette en lieu de ſûreté. Ma maiſon n'eſt pas une priſon, quoique j'y enferme les gens à clef pour quelque tems. Il eſt vrai que quand les gens ſe comportent en gentilhommes, & qu'il y a apparence qu'ils trouveront des cautions, je ne prends pas garde à un jour ou deux. Mais j'ai bon nez, capitaine; je n'ai pas conduit tant de gibier à Newgate, ſans avoir appris à le ſentir.

Je ne vous entends pas, s'écria Booth;

mais je ne crois pas vous avoir tant insulté en refusant de boire le matin.

Moi offensé! monsieur, s'écria le baillif. Qui vous a dit cela? Croyez-vous, monsieur, que quand j'ai besoin d'un verre de vin, je sois obligé d'en demander à mes prisonniers? Morbleu, monsieur, je vous ferai voir que je me moque de vos mauvais discours. Je suis en état de vous régaler du meilleur vin d'Angleterre, si vous le prenez-là.... Alors il tira de sa poche une poignée de guinées, en disant: voyez-vous, monsieur, tout cela est à moi; je ne dois pas un schelling. Je ne suis pas un gueux, ni un homme endetté. Je suis officier du roi aussi bien que vous; & je dépenserai toujours guinée pour guinée, si longtems que vous voudrez.

Drôle, s'écria Booth en mettant la main au collet du baillif, comment oses-tu me traiter avec cette insolence? La loi te donne-t-elle pouvoir de m'insulter dans mon infortune? A ces mots, il repoussa fortement le baillif, & l'éloigna de lui.

Fort bien, monsieur, s'écria le baillif; je vais faire serment que vous m'avez battu, & que vous avez entrepris de vous sauver. Si on pouvoit traiter ainsi les officiers, il n'y auroit plus de loi ni de justice. Mais si je ne suis pas en état de lutter contre vous, j'ai là-bas des gaillards qui le feront. Alors il courut à la porte, & appela deux drôles

de mauvaiſe mine, de ſes Recors. Dès qu'ils furent dans la chambre, il leur ordonna de ſaiſir Booth, diſant qu'il vouloit le conduire ſur le champ à Newgate, & vomiſſant en même tems une bordée d'injures que la dignité de l'hiſtoire ne nous permet pas de répéter.

Booth dit à ces deux hommes de ne pas l'approcher, & qu'il ne feroit aucune réſiſtance; & en même tems défia le baillif de le transférer, s'il en avoit la hardieſſe.

Je vous ferai voir que j'oſe, s'écria le baillif, & il ordonna de nouveau à ſes hommes de ſe ſaiſir du priſonnier, en diſant; il m'a déjà attaqué & a tenté de ſe ſauver. Je n'aurai plus aſſez de confiance pour laiſſer un tel homme en liberté. Voilà un plaiſant gentilhomme, vraiment! ah! ah! Newgate eſt l'endroit propre pour une pareille nobleſſe, le plus inſigne gibier qui y ait jamais été conduit.

Alors ces hommes ſe jetterent avec violence ſur Booth, & le baillif ſortoit à la porte pour demander un caroſſe, lorſqu'on vit la ſcene changer en une minute. Le ſergent entra dans la chambre tout en courant & hors d'haleine; & voyant le capitaine ſon ami maltraité ainſi par deux drôles, ſans autre queſtion ſauta vîte à ſon ſecours, & d'abord ſalua un des aſſaillans par un ſi vigoureux coup de poing,

toutes. Auſſitôt on fit les actes de cautionnement convenables : le docteur & l'ami du ſergent les ſignerent ; & le baillif, ſur le rapport du praticien, accepta les cautions.

Vous pouvez vous figurer que Booth ne manqua pas de faire un beau diſcours au docteur, pour le remercier de cette preuve d'amitié extraordinaire. Nous ne croyons pas cependant devoir en régaler le lecteur, de peur de l'ennuyer. Quand tout fut fini, & la compagnie prête à ſe retirer, le baillif s'adreſſa à Booth, & lui dit qu'il le prioit de ſe reſſouvenir du *droit de civilité.*

Bon ! dit Booth, vous voulez dire plutôt *le droit d'incivilité :* car s'il eſt dû un ſalaire pour les mauvais traitemens, j'avoue que vous avez un juſte titre à en demander.

Sûrement, monſieur, dit le baillif, je vous ai traité avec tous les égards poſſibles. Perſonne ne peut, je m'en flatte, m'accuſer de maltraiter un gentilhomme. Je ſais trop bien ce qui eſt dû à un gentilhomme. Mais vous ne ſauriez nier que deux de mes hommes ont été battus & jettés par terre : or comme vous êtes un galant homme, je compte que vous leur donnerez quelque choſe pour boire.

Booth alloit répondre avec un peu de colere, quand le praticien ſe mêlant de la converſation, dit à l'oreille de Booth, qu'il étoit d'uſage de faire une gracieuſete à

à l'officier, & que le meilleur parti étoit de ſe conformer à la coutume.

Si cet homme m'eût traité civilement, dit Booth, je n'héſiterois pas à ſuivre une mauvaiſe coutume en ſa faveur; mais j'y ſuis réſolu: je ne récompenſerai jamais un homme pour m'avoir traité mal, & je ne conſentirai pas à lui donner un liard.

Fort bien, monſieur, dit le baillif, me voilà bien payé de ma politeſſe: ſi la choſe étoit à recommencer, j'aurois ſoin d'empêcher que vous ne puſſiez être cautionné aujourd'hui.

Le docteur Harriſon, à qui Booth s'en rapporta, après lui avoir conté ſuccinctement la choſe, déclara que le capitaine avoit raiſon. Il dit que c'étoit une extorſion horrible de laiſſer de pareils gens piller les néceſſiteux; mais que l'exemple ſeroit encore pire, de les récompenſer quand ils ſe ſont mal conduits. Je penſe, ajouta-t-il, que le baillif mérite d'être réprimandé fortement de ce qu'il vient de dire; en quoi je ſuis ſûr qu'il s'eſt vanté d'un pouvoir qu'il n'a pas. En effet, n'aurions-nous pas bien ſujet de faire valoir notre liberté & nos franchiſes, ſi la liberté des ſujets dépendoit du caprice de pareils gens?

Cela n'eſt pas ainſi non plus, s'écria le Praticien; mais la coutume a voulu qu'on donne un préſent ou ſalaire au baillif à la délivrance d'un priſonnier; ils appellent

cela l'argent de civilité, & ils le demandent comme une ſorte de droit, quoique réellement il ne ſoit pas dû.

Mais, s'écria le docteur Harriſon, après ce que le capitaine nous a dit, quelqu'un peut-il prétendre que le baillif ſe ſoit conduit comme il le devoit ? Et quand il l'auroit fait, faudroit-il le récompenſer pour n'avoir pas tenu une conduite barbare & inhumaine ? C'eſt bien dommage, qu'au lieu de la coutume de les récompenſer aux dépens des pauvres & des malheureux, quand ils ne ſe conduiſent pas mal, il n'y ait pas une loi & un uſage de les punir très-ſévérement quand ils le font. Dans le cas préſent, je ſuis bien éloigné de convenir qu'il faille donner un ſchelling au baillif; au contraire, s'il y avoit quelque moyen de le punir de ſa dureté, je ferois charmé de le voir pratiquer. Il n'y a perſonne dont la conduite dût être ſi éclairée, que celle de ces maux néceſſaires dans la ſociété, puiſque leur fonction principale concerne de pauvres gens qui ne peuvent ſe faire juſtice à eux-mêmes, & que ce ſont le plus communément les plus méchans des hommes qui l'exercent.

Le baillif ſortit de la chambre en marmotant qu'il ſauroit mieux s'y prendre une autre fois. Peu de tems après, Booth & ſes amis ſortirent de la maiſon. Comme ils en ſortoient, l'auteur tira à part le docteur,

& lui gliſſa une ſouſcription que le docteur lui rendit, en diſant que jamais il n'avoit ſouſcrit, ſans connoître ni l'auteur ni l'ouvrage; mais que s'il venoit le trouver chez lui, il étoit charmé de donner au mérite tout l'encouragement qui étoit en ſon pouvoir.

L'auteur demanda le nom & l'adreſſe du docteur, & lui fit autant de révérences, que s'il eût déjà tenu la demi-guinée à laquelle il viſoit.

M. Booth prit alors congé du philoſophe, & partit avec le reſte de ſes amis.

Fin du Tome Second.

HS

A

HS

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

MAY 18 1923